3 1761 08158883 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surlesconfinsdum00rous

745

Sur les Confins du Maroc

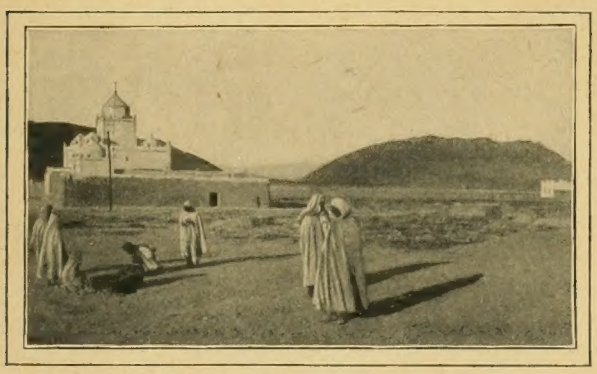
Dans l'oasis de Sidi-Yaya, près d'Oudjda. (*Cl. Rousselet.*)

LOUIS ROUSSELET

Sur les Confins du Maroc

D'OUDJDA A FIGUIG

OUVRAGE ORNÉ DE 68 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1912
Droits de traduction et de reproduction réservés.

OUVRAGES DE M. L. ROUSSELET

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

DANS LA BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

PREMIÈRE SÉRIE GRAND IN-8°

L'Exposition Universelle de 1889. . . . . Un vol. avec 70 grav.

L'Exposition Universelle de 1900. . . . . Un vol. avec 152 grav.

Au vieux Pays de France. Excursions de vacances dans le bassin de la Loire. Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne. . . Un vol. avec 137 grav.

Broché. . . . 3 fr. — *Genre demi-reliure, tranches dorées*. . . . 5 fr.

TROISIÈME SÉRIE IN-8° — 3° SÉRIE B

Les Deux Mousses. . . . . Un vol. avec 45 grav.

Le Fils du Connétable . . . . . Un vol. avec 114 grav.

Le Tambour du Royal-Auvergne . . . . . Un vol. avec 55 grav.

Broché. . 1 fr. 40. — *Cartonnage percaline, tranches dorées*. . 2 fr. 30

COLLECTION DE LA JEUNESSE — 2e SÉRIE

Le Serviteur du Lion de la Mer. . . . . Un vol. avec 76 grav.

Broché. . . 2 fr. 50. — *Cartonnage percaline, tranches dorées*. . . 5 fr.

DT
310
R68

2178. — Corbeil. Imprimerie Crété.

AVERTISSEMENT

La région dans laquelle nous convions nos lecteurs à nous accompagner semble quelque peu sortir du cadre ordinaire du tourisme, puisque, sans parler du Sahara Algérien, nous allons parcourir un pays où nos soldats, en ce moment même, combattent encore sur certains points pour porter plus en avant le drapeau de la France. Mais qu'on se rassure ; c'est bien, comme on le verra, d'une simple excursion qu'il s'agit, dans un des pays les plus attirants du globe, excursion sans aucun risque ni péril, ne demandant ni beaucoup plus de temps et d'argent et certes moins de gêne et de privation que nombre de celles que l'on peut faire dans les pays du littoral méditerranéen.

Dans cette immense bande de territoire qui s'étend de la Méditerranée au Grand Sahara, entre notre fontière algérienne, la Moulouïa et l'Atlas, et qui constitue les Confins Marocains, la marche frontière entre l'Algérie et le Maroc, règne aujourd'hui, presque partout, la « paix française », c'est-à-dire que, sauf dans la zone occidentale où notre action se termine, sur tous les points abrités par notre drapeau, le pays est assuré du calme

et de la sécurité. Ainsi se trouvent ouverts aux simples touristes et accessibles par des chemins de fer ou des routes praticables aux voitures et aux automobiles, avec des hôtels fort convenables, des pays qui naguère encore étaient les plus fermés, les plus inaccessibles du globe ; et en les visitant, nous autres Français, comme le font déjà en grand nombre les étrangers, nous avons non seulement l'avantage, sans parler des incomparables paysages, de contempler les derniers vestiges de mœurs primitives que la civilisation aura tôt fait de niveler, mais encore, par notre visite même, de contribuer à la prospérité d'une région si importante pour l'avenir de notre France africaine.

Sans entrer dans des développements historiques et politiques hors de place ici, il nous faut cependant expliquer en quelques lignes comment ces vastes régions sont venues peu à peu se placer, nous ne dirons pas sous notre domination, ce serait contraire aux conventions diplomatiques, mais sous notre influence civilisatrice, et comment, en quelques années, nous les avons arrachées à l'état de barbarie et d'anarchie où elles étaient plongées. Au cours de notre excursion, nous pourrons examiner les diverses phases de cette rapide expansion dont nous ne donnons ici que les traits généraux.

Après la belle et complète victoire d'Isly remportée par le maréchal Bugeaud sur les Marocains le 14 août 1844, dans la plaine des Angad, tout auprès d'Oudjda, la France aurait pu. et aurait dû, porter la limite de son territoire jusqu'à ce fleuve Moulouïa, qui avait servi de frontière aux conquérants turcs dont nous étions les successeurs ; mais, soit ignorance de nos diplomates sur ce point, soit que nous considérions alors notre conquête algérienne comme déjà trop étendue, nous acceptâmes de nous arrêter en deçà même de la ligne dépassée par nos

troupes victorieuses, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres de la Moulouïa.

Avec une arrière-pensée qu'ils songeaient devoir nous être préjudiciable et qui devait cependant plus tard tourner si nettement en notre faveur, les représentants du Sultan du Maroc,

Le champ de bataille d'Isly : la plaine des Angad avec, à l'horizon, le massif des Béni-Snassen. (*Cl. Rousselet.*)

dans le traité signé avec nous, à Lalla-Marnia, le 18 mars 1845, obtinrent que, sauf sur une partie très restreinte, il n'y aurait pas de délimitation précise entre les territoires des deux puissances. C'est ainsi qu'il fut convenu qu'il ne serait tracé une « frontière » que depuis l'embouchure du petit fleuve l'Oued-Kiss dans la Méditerranée jusqu'au col de Teniet-es-Sassi qui s'ouvre dans l'Atlas tlemcenien, à environ 150 kilomètres au sud.

Au delà de ce col, « dans le Sahara (désert), disait le traité, il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert seulement de pacage aux Arabes de deux Empires qui viennent y camper pour y trouver les pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires ». Cependant le Maroc reconnaissait que bien loin, dans le sud du Teniet-es-Sassi, existaient quelques bourgades ou *ksour* (pluriel de *ksar*) habitées d'une façon permanente, et, après en avoir reconnu quelques-unes à la France telles que Aïn-Sefra et Tiout, il se réservait explicitement la possession de Figuig. Puis, revenant encore sur l'inutilité de plus ample délimitation, le traité ajoutait : « Quant au pays qui est au sud de ces ksour, comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable, que c'est le désert proprement dit, la délimitation en serait superflue. »

C'était laisser dans le vague une profondeur de territoire de plus d'un millier de kilomètres; mais, en revanche, le traité nous reconnaissait le précieux « droit de suite », c'est-à-dire le droit de poursuivre nos assaillants sur les terrains des tribus relevant nominalement du Sultan, lorsque nous en verrions la nécessité. Aussi ne fûmes-nous pas longs à user de cette prérogative, obligés à maintes reprises de nous faire justice nous-mêmes en allant châtier les pillards marocains qui venaient incursionner sur notre territoire, alors que le Sultan se déclarait incapable de contenir ces tribus qui n'avaient jamais été soumises au Makhzen. C'est ainsi que, dès 1859, le général de Martimprey était amené à occuper cette région d'Oudjda et des Béni-Snassen où nous ne devions revenir que près de cinquante ans plus tard.

Il est vrai que, même sur les territoires qui nous étaient dévolus dans la région saharienne, notre occupation effective ne s'opérait que bien lentement. Si le général de Wimpffen s'était

avancé, en 1870, jusqu'au delà de Figuig, ce n'est qu'après la grave insurrection de Bou-Amama, en 1881, que nous nous décidions à nous installer à Aïn-Sefra. Quelques années plus tard, nous étions amenés à nous avancer jusqu'au Touat et à occuper ces oasis de l'Extrême-Sud dont le Maroc, profitant de notre ignorance et poussé par des influences étrangères, revendiquait la possession.

L'occupation des oasis du Touat et du Tidikelt nous obligeait, afin d'assurer leur jonction avec l'Algérie et la sécurité de leur ravitaillement, à nous entendre avec le Maroc pour la police de cette longue zone de frontière indécise. C'est à partir de 1900 que, par des accords successifs avec le Makhzen, nous établissions le nouveau régime de la vaste région qui allait constituer les Confins Marocains. Sous ce nom un peu vague, on comprendra tous les territoires situés à l'ouest de la ligne hypothétique formant la limite des terrains de parcours des tribus algériennes et dans lesquels le Sultan se reconnaît lui-même incapable d'assurer l'ordre et la sécurité des transactions commerciales. « Ce sont, a dit M. Revoil, les territoires où résident, campent et se meuvent traditionnellement les tribus marocaines, sédentaires ou nomades, en relations et en contact habituel avec les tribus algériennes. »

Nous avons dit que l'on comprend sous ce titre l'immense pays s'étendant au long de notre frontière algérienne de la Méditerranée au Grand Sahara et borné à l'ouest par la Moulouïa et le Grand Atlas.

En fait, ces territoires n'avaient jamais été soumis au Sultan, et c'est par une habile fiction diplomatique que, dès 1900, nous nous sommes chargés de les organiser, d'y créer des marchés, d'y ouvrir des routes commerciales et même des chemins de fer,

d'y faire la police, d'y prélever les impôts, et tout cela au nom et pour le compte du Makhzen ou gouvernement du Sultan, si bien que nous avons continué à les considérer, quoique occupés par nos troupes, comme absolument distincts de notre Algérie dont les sépare une ligne de douanes.

Les accords de la fin de 1911 passés avec l'Allemagne et approuvés par les grandes puissances, et enfin le traité signé par le Sultan et qui place tout le Maroc sous notre protectorat, n'ont jusqu'ici rien changé à cette situation de fait.

Depuis 1903, notre occupation des Confins s'est développée d'une façon régulière. Successivement, nous nous sommes avancés au delà de Figuig jusqu'à Colomb-Béchar, puis dans la vallée du Haut-Guir jusqu'à Bou-Denib, au pied du Grand Atlas ; dans le nord, par Oudjda, les Béni-Snassen, Taourirt, et enfin, tout récemment, par Debdou, nous avons complété l'occupation de la rive droite de la Moulouïa.

Il nous reste à voir, au cours de notre excursion, comment ces diverses opérations se sont effectuées et les résultats qu'en ont déjà tirés nos commerçants et nos colons.

Décembre 1911.

SUR LES CONFINS DU MAROC

I

Le choix d'une traversée. -- Entre les Baléares. — Oran. — Le port. — Ville haute et ville basse. — La mosquée du Pacha. — Promenade à Mers-el-Kébir et au cap Falcon.

Nous avons décidé, pour cette excursion qui doit nous demander environ un mois, d'entrer en Algérie par Oran et de revenir par Alger. Par ce dernier port, la traversée est environ d'un tiers plus courte, les bateaux sont en général plus grands, plus confortables, quoique les deux lignes soient également desservies par la Compagnie Transatlantique; mais pour visiter, comme nous le désirons, les régions voisines du Maroc, on a, en débarquant à Alger, un long trajet en chemin de fer qui compense largement la différence existant entre les deux traversées, et qu'il serait en outre fastidieux de parcourir deux fois. En somme, la traversée, même par Oran, ne dépasse pas trente-six heures et, quoique sujette à de brusques caprices, la Méditerranée n'est jamais bien redoutable. Dans la période la plus favorable pour visiter l'Algérie, c'est-à-dire la fin de l'hiver et le printemps, le temps est fort, souvent beau. Pour diverses raisons, nous avons dû choisir le mois de février; mais à ceux qui voudraient nous imiter, nous conseillerions plutôt avril ou même mai, époque où les pluies sont fort rares et la température africaine encore supportable.

Comme d'habitude, notre bateau quitte Marseille à cinq heures

du soir, et le lendemain, au lever du jour, nous nous trouvons par le travers, à l'ouest, des Baléares. La mer, abritée par ces terres insulaires, est calme comme un lac, et le soleil, se levant derrière Majorque, encadre d'une auréole de feu les majestueux contours de cette grande île. Au centre, dominant les falaises sombres de la côte, une haute montagne dresse son sommet couvert de neiges étincelantes. Il nous faudra toute la journée pour traverser ce petit archipel qui tient si peu de place sur la carte.

Jusqu'à onze heures, nous longeons à courte distance le littoral majorquin, que borne au sud le bizarre petit îlot de Dragonera dont la silhouette découpée semble reproduire le profil bourbonien de Louis XVI. Puis, nous entrons dans le chenal d'Iviça, et c'est cette troisième des Baléares que nous tiendrons sur notre droite pendant p resque toute l'après-midi. L'île s'allonge en une ligne de crêtes dentelées où le soleil, passé maintenant à l'ouest, décrit, à la fantaisie de nos regards, de gigantesques remparts, des tours de cathédrale, des mosquées. Puis, à mesure que nous descendons vers le sud, se dessine une longue terre basse, dépasssant à peine la mer, couverte d'arbres et reliant Iviça à l'îlot rocheux de Formentera, dont notre navire vient longer la rouge falaise à pic avant de s'élancer pour la nuit dans la mer africaine. Au delà, cependant, il nous semble que s'étendent d'autres terres barrant encore notre route, mais ce ne sont que d'épais nuages courant au ras de l'horizon et que le soleil couchant découpe en formes fantastiques.

Il est six heures, au lendemain matin, lorsque le lugubre ronflement de la sirène nous tire du sommeil d'une excellente nuit et nous avertit de notre prochaine arrivée. Le temps de nous vêtir à la hâte et de monter sur le pont, notre navire vient d'entrer dans le port et glisse doucement parmi les formes confuses des bateaux à l'ancre qu'estompe à peine la clarté du jour naissant.

Devant nous, l'horizon est complètement fermé par une haute falaise noire piquée çà et là de lumières tremblotantes, feux de la ville qui dort encore. Et soudain, une flamme pourpre court sur la crête de l'immense muraille, en illumine les contours d'une bordure incandescente, tandis que des lueurs verdâtres s'écroulent le long des pentes, en dessinant, accentuant l'un après l'autre

Le port d'Oran et le Moudjardjo. (*Cl. Neurdein.*)

les reliefs. Quelques instants, tout, jusqu'aux eaux tremblantes du port, reste enveloppé de ce voile féerique ; puis, un rayon d'or franchit enfin la montagne et d'un seul coup, comme derrière un rideau, Oran nous apparaît tout entier, éblouissant de lumière. Le centre du tableau est occupé par un énorme rocher auquel s'accrochent les terrasses du superbe jardin de l'Étang, toutes verdoyantes de palmes et de fleurs, qui vont s'étageant jusqu'au pied des remparts du Château Vieux, tandis que, vers l'est, à gauche, s'allongent, nues, abruptes, au-dessus des flots, de

hautes falaises rouges. Mais c'est à l'ouest que le spectacle est saisissant : sur l'horizon s'élance la silhouette aiguë du majestueux mont Mourdjadjo (589 m.), dont l'éperon dentelé dominant la mer porte la vieille forteresse espagnole de Santa-Cruz et une légère chapelle, piédestal d'une Vierge géante ; au pied du mont, à l'orée d'un étroit ravin débouchant à l'angle du port, se pressent, s'entassent, s'étagent jusqu'au pied d'une massive kasbah arabe, de minables maisons, d'architecture espagnole, aux toits de tuile, aux murs peints d'ocre ou de chaux, avec, çà et là, quelques édifices aux façades prétentieuses.

La tableau est fort beau dans son ensemble, surtout sous cette rayonnante lumière du matin ; mais on n'en est pas moins un peu désappointé de l'aspect minable et sordide de ce que l'on aperçoit de la ville. On nous rassure bien vite : ce que nous voyons là n'est que l'Oran du passé. La fière capitale moderne de l'Oranie se dérobe à nos regards derrière le rocher du Château Vieux, et c'est du haut du Mourdjadjo qu'il faudrait la contempler pour embrasser la nappe ininterrompue de milliers de maisons et d'édifices dont elle couvre le vaste plateau.

En revanche, maintenant que le soleil africain inonde tout de sa clarté, le port nous apparaît vaste et palpitant d'une vie intense. Nous ne comptons pas moins de trente-sept vapeurs amarrés le long des entrepôts et des quais où s'amoncellent les barriques de vin, les sacs de grains, les paniers de légumes et de primeurs, tous les produits du sol de la riche Oranie. Un monde de portefaix espagnols ou arabes, difficiles à distinguer sous leur accoutrement de guenilles semblables, s'agitent, se démènent, chargés de fardeaux et vociférant en un bizarre et guttural mélange de langues ; des chars attelés de huit à dix mules, pittoresquement harnachées, apportent sans trêve de nouvelles marchandises dont les bateaux ne parviennent pas à débarrasser les quais, tant est grand et continu leur afflux. C'est que, tandis

que les récoltes de vins et de céréales de l'Europe ont été frappées par de continuelles intempéries, l'Algérie a vu doubler et tripler la valeur de ses produits ; c'est pour elle l'année du vin et du blé chers, l'année du milliard ! celle où, pour la première fois, son commerce a atteint et dépassé ce chiffre fatidique. Aussi, dès que nous mettrons le pied sur le sol algérien, nous verrons s'étaler partout les signes manifestes d'un état de prospérité et de richesse qui semble ouvrir à notre grande colonie des perspectives infinies.

Le branle-bas de l'accostage et les formalités — fort sommaires — de la douane ont pris un temps assez long ; il est déjà huit heures lorsque l'omnibus nous fait gravir la longue rampe qui, tournant le dos à la vieille ville, grimpe au flanc du rocher pour gagner la nouvelle cité. C'est au sommet de cette montée qu'est notre hôtel, le Continental, vaste et élégant caravansérail moderne, dont la tenue et le confort peuvent rivaliser avec ceux des meilleures hôtelleries des capitales d'Europe.

Tout auprès, dans un cadre de verdure et d'élégants édifices, s'ouvre la Place d'Armes, le centre du nouvel Oran. N'étaient quelques palmiers qui balancent leurs lourds panaches sur la place ou au long du boulevard, et çà et là, parmi la foule, la note blanche de quelques burnous, on ne se croirait certes pas sur la terre d'Afrique. Par l'animation, le bruit des voix bien françaises, le gai tumulte des passants, le croisement incessant des voitures, des trams et des autos, on se croirait plutôt dans quelque grande ville de notre Midi, Marseille ou Toulon, et certes, dans ces deux-là, ne voit-on pas moins de burnous, ni moins de palmiers.

C'est qu'Oran, qui compte aujourd'hui plus de 100 000, peut-être 125 000 habitants, ne date pour ainsi dire que d'hier. Lorsque les Français y entrèrent en 1831, il y avait à peine cinquante ans que les Espagnols, pressés par les Turcs, avaient, après une occu-

pation de près de trois siècles, abandonné la ville que venait de bouleverser le terrible tremblement de terre de 1790. A peine relevée de ses ruines, Oran avait tout au plus 4000 habitants, dont quelques centaines d'Européens. Son port n'était qu'une rade sans protection, et les navires devaient par mauvais temps se réfugier sous les remparts de Mers-el-Kébir. Ce n'est, du reste, qu'à partir de 1875 que le port fut vraiment constitué par l'établissement de jetées ; depuis lors, une série de travaux continuellement poursuivis, agrandis et non encore terminés, en ont fait un des havres les plus sûrs de la Méditerranée.

A la suite de notre occupation, la ville française se fonda auprès de la bourgade espagnole, dans le fond du ravin qui fut plus tard comblé et devint le boulevard Malakoff. Jusqu'en 1880, on se contenta de ce site étroit et malsain ; mais, avec le développement du port, la ville, étouffant dans son ravin, en franchit le rebord définitivement, et s'épanouit sur l'immense plateau qui va en s'élevant jusqu'à Karguentah, où il atteint 100 mètres d'altitude au-dessus de la mer. C'était un site sain et admirable, et dès lors l'expansion fut prodigieusement rapide.

Bien entendu, cette ville neuve n'offre au visiteur que l'intérêt de son développement lui-même. Ses grandes et larges artères, bordées de maisons modernes, s'allongent sur les pentes assez rapides du plateau supérieur que couronne la gare de Karguentah, construite dans un fort joli style arabe et au delà de laquelle s'étendent de plus en plus de nouveaux et vastes faubourgs. De somptueux édifices publics, malheureusement de cette fâcheuse architecture officielle qui sévit dans notre vingtième siècle, encadrent de nombreux squares bien complantés d'arbres exotiques et de palmiers. De tous côtés circulent des tramways électriques qui, soutenus par leurs trolleys, s'insinuent dans les rues les plus étroites, escaladent les rampes les plus raides ou se laissent dégringoler jusqu'au fond des ravins et rendent ainsi

fort commode la visite de cette ville, une des plus accidentées du monde.

Mais, si le nouvel Oran présente toute la banalité des cités

La Mosquée du Pacha, à Oran. (*Cl. Neurdein.*)

modernes, en revanche, la ville basse, celle des premiers temps de notre occupation, renferme des coins fort pittoresques, surtout quelques rues en escaliers étroits et rapides qui rappellent les scalas de Gênes ou de Malte.

Dans la plus ancienne partie de cette ville, datant des Es-

pagnols, il ne reste que peu de vestiges intéressants de cette époque. Tout au plus, peut-on citer, à l'une des entrées de la Kasbah, qui commande le ravin de Malakoff, une curieuse poterne formée d'une succession d'arceaux dont l'un est orné d'un superbe écusson sculpté aux armes d'Espagne.

Oran n'a conservé que peu de monuments de l'époque turque, et les quelques-uns qui subsistent encore ne sont que d'assez médiocres spécimens de l'art arabe. Toutefois, pour celui qui met pour la première fois le pied sur le sol de l'Algérie, ils offrent assez d'intérêt pour qu'on ne néglige pas de les visiter.

La principale mosquée est celle dite du Pacha, pittoresquement située non loin de la place d'Armes, à un angle de la rue qui dévale en pente rapide vers la Ville basse. Elle ne date que de la fin du XVIIIe siècle, et son haut et massif minaret octogonal fut, paraît-il, copié sur celui d'une des mosquées d'Alger ; mais la cour des ablutions, qui précède la grande salle de prière, offre un gracieux tableau avec son cloître de légères colonnettes et son élégant bassin de marbre abrité sous un petit portique sculpté. De l'autre côté du ravin du boulevard Malakoff, sur la pente de la colline de la Kasbah, la mosquée de Sidi-el-Haouri, qui n'est guère beaucoup plus ancienne, offre un fort joli minaret décoré sur ses quatre faces de charmantes arabesques de briques. A citer encore une vieille maisonnette arabe, d'un dessin fort simple, située dans une rue voisine de la mosquée du Pacha, et que l'on conserve pieusement comme une relique du vieil Oran ; c'est là que tenait boutique de marchand de tabac le célèbre Hassan, qui devint bey et, à l'arrivée de nos troupes en Algérie, demanda à placer ses États sous le protectorat de la France. Autour de la ville sont encore quelques anciens marabouts[1], dont un des plus intéressants est celui du Bey-Mahommed.

(1) On désigne sous ce titre de petits sanctuaires édifiés auprès de la tombe d'un saint personnage musulman.

En somme, Oran mérite bien, lorsqu'on n'est pas pressé, qu'on consacre quelques jours à sa visite. La ville offre de nombreux et intéressants sujets d'observation, et les environs fournissent de nombreux buts de promenades ou de courtes excursions. L'ascension du Mourdjadjo, particulièrement, fort aisée et qui peut se faire en voiture jusqu'aux magnifiques plantations

La citadelle de Mers-el-Kébir. (*Cl. Neurdein.*)

de pins d'Alep qui couvrent ses flancs, présente d'incomparables panoramas embrassant, outre l'énorme agglomération oranaise, une bande fort étendue du littoral africain, et de vastes aperçus sur les montagnes côtières et les grandes plaines du Tell encadrant la Sebkha d'Oran, qui est une sorte de petite mer intérieure.

Notre temps étant limité, nous avons fait en auto la fort jolie excursion du cap Falcon qui forme, à 20 kilomètres, la borne occidentale du golfe. Taillée sur une grande partie de son parcours dans le flanc des falaises dont la mer baigne la base, la route con-

tourne les petites anses qui indentent le rivage et où les Oraniens ont leurs bains et leurs villas tapies dans la verdure. On passe ainsi sucessivement à Sainte-Clotilde, à Saint-André, gros et riants villages de banlieue, pour atteindre Mers-el-Kébir, port déchu et antique repaire de pirates, dont la vieille citadelle coiffe pittoresquement un éperon rocheux battu par les flots. Au delà, le chemin se suspend de nouveau contre le flanc de la falaise que l'on est en train de miner pour en tirer les matériaux du nouveau port d'Oran, passe à travers des tranchées et contourne ainsi le cap du Santon ; successivement, à chaque saillie de la roche, on a de beaux coups d'œil sur la baie d'Aïn-el-Turk, puis on redescend dans la plaine des Andalous, véritable jardin de culture de primeurs, et au bout de laquelle se dresse, sur une haute butte rocheuse, le grand phare du cap Falcon, un des plus puissants de la côte africaine.

II

La plaine et la Sebkha d'Oran. — Le col de l'Oued-Imbert. — Tell et Tessalla. — Sidi-bel-Abbès. — Le type d'une cité militaire. — Espagnols et Arabes. —La légion étrangère. — Les vignobles de Sidi-bel-Abbès. — Les seguias de la Mékerra.

Nous quittons Oran pour Sidi-bel-Abbès, notre première étape sur la route du Maroc, par le train qui part, à dix heures du matin, de la gare monumentale de Karguentah. Le temps est radieux et, à peine hors des faubourgs qui enserrent la ville, nous entrons dans une riante campagne qui, avec ses champs labourés, ses maisonnettes éparses, ses routes bien entretenues, ne donne guère l'impression d'un paysage africain : une vaste plaine, dont les insignifiantes ondulations courent jusqu'au lointain horizon encadré de montagnes de 600 à 700 mètres aux contours mollement dessinés ; pas d'arbres, sauf quelques oliviers

plantés en quinconces à travers champs et, autour des villages, un rideau d'eucalyptus, de platanes et de poivriers au-dessus desquels pointe le clocher d'ardoise d'une modeste église. Ce n'est même pas la Provence qu'évoquent ces sillons où pointent le blé et l'orge, ces prés, ces jardins, mais les doux tableaux de notre France centrale. Peut-être le spectacle changera-t-il, lorsque, dans quelques semaines, les récoltes rentrées, le soleil viendra rôtir cette étendue qui apparut à nos soldats, à leur première sortie d'Oran, il y a quatre-vingts ans, comme un effroyable désert.

Un instant cependant, on a une courte vision d'Afrique ; la ligne vient côtoyer une immense lagune, aux rives de sable étincelantes d'efflorescences salines et dont le miroir glauque va se perdre au loin dans l'ouest. C'est la Sebkha d'Oran, dépression elliptique de 40 kilomètres de long sur 8 à 12 de large et séparée de la mer par le massif du Mourdjadjo ; en hiver, elle est couverte d'une nappe d'eau salée ne dépassant pas 50 centimètres ; en été, l'eau s'évapore et il s'y forme une croûte saline. Il y a là, malheureusement, 32 000 hectares perdus pour l'agriculture.

Les noms mêmes des bourgades et des villages qui parsèment la riche plaine d'Oran fortifient l'illusion qu'on éprouve de se trouver en France : voici Valmy, sur l'emplacement du camp où nos troupes restèrent longtemps, arrêtées par les hordes d'Abd-el-Kader ; Sainte-Barbe du Tlélat avec son importante gare de bifurcation de la ligne d'Alger et du chemin de fer de la frontière marocaine ; Saint-Lucien, renommé pour ses vergers et ses vignobles.

Mais la montagne qui barrait l'horizon s'est rapprochée, et maintenant la locomotive haletante en fait la rude ascension. Jusqu'à mi-hauteur, des vignes aux énormes ceps noueux couvrent les pentes ; puis la roche, rebelle à l'âpre conquête du colon, s'élance nue jusqu'au sommet, coupée de gorges étroites au

fond desquelles se tordent les ruisseaux qui forment le maigre fleuve Tlélat. Des lauriers-roses sauvages, saules de l'Afrique, remplissent les ravins de leur feuillage lancéolé d'où, dans peu de temps, jailliront les panaches de fleurs embaumées. Voici, du reste, une station qui en a pris le nom, les Lauriers-Roses ; puis, à l'entrée du col qui perce la chaîne par 480 mètres d'altitude, le gros village de l'Oued-Imbert dont les entreprenants colons ont défriché en vignes les cimes mêmes de la montagne.

Nous arrivons au sommet de l'obstacle, et, par la large brèche, se déroule devant nous l'immense Tell Oranais qui s'étend à l'ouest jusqu'au voisinage de Tlemcen et dont Sidi-bel-Abbès occupe le centre. C'est, malgré son apparente uniformeté, vue de cette hauteur, moins une plaine qu'un moutonnement d'ondulations fortement accentuées et ravinées par les eaux qui courent à la Mékerra. Sur l'alignement de la chaîne que nous venons de franchir, s'élève superbe, isolé, le Tessala, pyramide de 1 061 mètres, tandis qu'au sud s'alignent, d'un bout à l'autre de l'horizon, les lourdes croupes de l'Atlas du Tell où, çà et là, brillent de larges plaques de neige.

Rapidement, nous descendons et gagnons la plaine ; tandis que, au revers opposé, ce n'étaient guère que céréales, ici c'est un immense vignoble couvrant sans aucune interruption l'interminable succession de coteaux. Ici encore, on se croirait loin de l'Afrique, en quelque coin de Bourgogne ou de Beaujolais ; jusqu'aux arbres qui sont de chez nous, comme l'indique le nom du premier gros bourg que nous atteignons, les Trembles, où la sineuse Mékerra, abritée de ces blancs feuillages, semble un ruisseau de France.

Il est midi passé, lorsque le train entre en gare de Sidi-bel-Abbès. L'omnibus nous emporte au milieu d'un épais nuage de poussière, fléau bien africain, et, franchissant une porte à pont-levis, d'aspect guerrier, nous dépose à l'hôtel, au centre de la ville. C'est

encore ici le « Continental », et, renseignement qui a son importance, nous y trouvons très affable accueil et confortable gîte.

Il n'y avait en ce lieu, dans la plaine déserte, qu'un marabout solitaire, lorsqu'en 1843 le général Bedeau y construisit une redoute pour contenir les tribus de la puissante confédération des Béni-Ameur, redoute que nous dûmes plus d'une fois défendre contre les attaques du « grand Emir » et à laquelle ne succéda un embryon de ville qu'en 1849.

Aussi, Sidi-bel-Abbès, ainsi nommé du saint musulman enseveli sous le marabout, est par excellence le type du *bordj*, c'est-à-dire de la ville édifiée de toutes pièces par le Génie militaire : un parallélogramme d'exactement 800 mètres de long sur 400 de large, entouré d'une simple muraille percée de meurtrières, — défense suffisante contre un ennemi sans artillerie, — flanqué de bastions aux quatre angles et précédé d'un large fossé. Quatre portes à pont-levis, percées chacune au centre d'une des faces, donnent accès à deux larges voies qui divisent l'intérieur en quatre quartiers d'égale surface. Chacun de ces quartiers est partagé lui-même en damier par des rues de moindre largeur se coupant à angle droit. Les établissements militaires, caserne de la Légion, quartier des Spahis, magasins, hôpital, etc., sont groupés dans la partie occidentale, tandis que le reste est livré à l'élément civil.

Les rues centrales, véritables boulevards, bordées de maisons basses à toits de tuile, parmi lesquelles surgissent des constructions modernes de plus en plus nombreuses, et ombragées de beaux arbres, présentent une grande animation : colons français, Espagnols, Arabes, forment une foule bigarrée, amusante, sur les trottoirs au long desquels s'alignent les cafés, les étalages des magasins, tandis que, sur la chaussée, se croisent cavaliers et légères voitures, omnibus et diligences aux carcasses antédiluviennes.

Cette animation frappe pour deux raisons : c'est d'abord que

nous sommes ici en pleine province algérienne, et ensuite parce que la ville dont on embrasse les limites d'un seul regard paraît fort petite. Mais, en réalité, l'ancien bordj fortifié n'est plus que la cité centrale, le noyau d'une des plus importantes agglomérations oranaises qui compte plus de 25 000 habitants et déborde en vastes faubourgs hors de son enceinte militaire.

La population de Bel-Abbès, comme celle, du reste, de toute cette région de l'Oranie, se compose en majorité de colons et d'ouvriers d'origine espagnole, mais on peut constater que cet élément tend de plus en plus à évoluer vers la nationalité française ; on est frappé, en circulant dans la ville, de la prédominance absolue de notre langue, alors qu'il y a une trentaine d'années, on n'y entendait guère résonner que le castillan. Du reste, la propriété du sol est presque entièrement entre les mains de Français ou d'Espagnols qui, depuis longtemps établis dans le pays, se sont faits naturaliser. Tous les jeunes gens nés sur le sol algérien sont tenus, quelle que soit leur origine, à servir durant deux ans sous notre drapeau, ce qui contribue puissamment à leur assimilation. En fait, l'élément espagnol pur est surtout représenté maintenant par les immigrants récents, ouvriers agricoles, dont la condition sociale n'est guère au-dessus de celle des Arabes des classes inférieures.

Avec les Espagnols, les prolétaires arabes constituent la la main-d'œuvre de ce riche pays agricole, et, par leur labeur patient et leur docilité, ils sont une des bases de sa richesse. Quant aux Arabes de condition aisée, propriétaires ruraux, éleveurs et artisans, on ne peut qu'être frappé de la considération, et en quelque sorte de l'égalité comme citoyens dont ils jouissent ici. On les voit, hommes superbes, haut enturbannés, drapés de burnous éclatants, frayer dans les rues, aux terrasses des cafés, avec colons et commerçants européens. Beaucoup parlent notre langue avec aisance, et tous témoignent pour notre pays

d'un loyalisme sincère, loyalisme dont ils nous ont donné et nous donnent, chaque jour encore, des preuves éclatantes sur les champs de bataille du Maroc.

Peu d'entre eux habitent la ville. Les moins aisés sont groupés hors des murs dans ce qu'on appelle le « Village arabe », assemblage de maisons sans caractère, dominé par le minaret d'une assez jolie mosquée que le gouvernement leur a fait édifier. Les autres vivent aux environs et ne viennent ici que pour leurs affaires, vendre leurs grains et leurs alfas, ou amènent au dépôt de remonte ces gracieux et fins chevaux barbes qu'ils élèvent en grand nombre.

La garnison ne se compose que de quelques spahis, ce curieux corps indigène dont on connaît peu l'organisation en France et sur lequel nous aurons à revenir, et de légionnaires. Au sujet de ces derniers, on peut dire que la Légion Étrangère constitue une des principales attractions de Bel-Abbès. De nombreux touristes allemands et anglais ne viennent ici que dans le but de contempler ces fameux « mercenaires », sur lesquels il a été écrit tant de récits fantastiques et de légendes. Ce corps de troupes qui, constitué en 1851, a rendu de si signalés services, non seulement dans la conquête, mais aussi dans la mise en valeur de l'Algérie, ne reçut guère son organisation définitive qu'en 1849, et son premier lieu de garnison fut précisément Bel-Abbès qui fut entièrement édifié par les mains des légionnaires. Il est resté le chef-lieu, le point de formation du 1er régiment étranger, le 2e, qui constitue avec lui la Légion, étant installé à Mascara, également dans la province d'Oran.

On sait avec quelle violence les Allemands ont, depuis quelque temps, attaqué l'institution de notre Légion Étrangère, qu'ils se plaisent à représenter comme un « ramassis de déserteurs et de meurt-de-faim », que la France n'enrôle, du reste, que pour les soumettre à un « régime de bagne » et les disperser ensuite

comme « chair à canon » sur tous les champs de bataille de ses colonies. On comprend évidemment qu'on ne puisse voir en Allemagne, sans quelques regrets, un si grand nombre de jeunes soldats, attirés par l'amour d'une vie de gloire et d'aventure, et aussi rebutés par l'inflexible caporalisme germanique venir s'enrôler sous notre drapeau, et il est explicable qu'on cherche à les en détourner par tous les moyens possibles, même par la calomnie. C'est cependant à tort que l'on considère ce corps comme presque exclusivement composé d'Allemands ; même en y comprenant les Alsaciens-Lorrains, ceux-ci ne constituent pas tout à fait la moitié de l'effectif qui, outre un nombre assez notable de Français, comprend des étrangers de toutes nationalités, Italiens, Anglais, Russes et jusqu'à des Turcs. Certes, sauf au point de vue moral, le mode de recrutement de la Légion est dénué de rigueur, et les gens qui s'y présentent sont souvent des naufragés de la vie, auxquels on ne demande aucun renseignement sur leur passé, pas même leur nom, la date ou le lieu de leur naissance ; mais, comme le dit fort bien le capitaine Normand dans le *Bulletin de l'Afrique française*, « elle ne se compose pas que de déserteurs ou de criminels, de cerveaux brûlés ou de délinquants ; elle ne compte pas, selon les besoins des publicités d'outre-Rhin, que les meilleurs enfants de la Germanie ou le rebut de la civilisation. Elle compte surtout d'honnêtes gens, qui ont les qualités et les défauts des soldats de carrière, un esprit de sacrifice qui a droit au respect, et un immense besoin d'action. »

Et, du reste, il suffit de circuler dans les rues de Bel-Abbès pour faire justice de toutes les perfides insinuations avancées contre la Légion. En croisant ces beaux soldats portant, sauf la couleur verte de leurs épaulettes, un costume identique à celui de nos troupiers, on ne peut qu'être frappé de leur allure fière et martiale, de la méticuleuse propreté de leur tenue, qui font de ces légion-

naires les égaux des plus belles armées d'Europe. Il faut, comme nous l'avons fait, entrer dans leur quartier, visiter ces casernements vastes, gais, aérés, avec leurs salles à manger, leurs claires chambrées ; il faut assister aux défilés, aux exercices, aux manœuvres, aux ébats joyeux des hommes aux heures de repos, pour reconnaître qu'il n'y a rien ici du bagne et des forçats

Le quartier de la Légion Étrangère, à Sidi-bel-Abbès. (*Cl. Neurdein.*)

dont parlent les critiques étrangères. Il faut aussi causer avec ces soldats, dont beaucoup, il est vrai, ne parlent que l'allemand.... Mais, au moment même de notre visite, un personnage dont l'opinion ne peut être soupçonnée de partialité pour la Légion, un journaliste allemand distingué, M. de Hesse von Wartegg, poursuivait à Bel-Abbès une enquête qu'il a communiquée aux journaux allemands et qui fait justice de ces calomnies. « J'ai parlé, dit-il, de leur service et de leur vie à beaucoup de soldats. Aucun ne se plaint. Leur solde est, il est vrai, très minime pendant

deux ans : un sou par jour ; mais l'ordinaire, dans les casernes, et je m'en suis convaincu par moi-même, est excellent. Ils reçoivent, deux fois par jour, de la soupe, de la viande, des légumes, et, dans certaines unités même, un plat sucré. Une fois par semaine, ils prennent un bain, et leur service n'est nullement aussi sévère qu'on le prétend.... Ceux qui se plaignent d'être maltraités, d'être astreints à un service éreintant, de souffrir des privations, m'ont dit ces soldats, ce sont des jeunes gens gâtés par une vie de plaisirs et de dissipation, et incapables de s'habituer à la discipline de la Légion et à la dure vie militaire.... Il ne faut pas croire que la Légion soit un corps disciplinaire comme les bataillons d'Afrique ; c'est un corps d'élite qui, depuis sa création en 1831, s'est fait un nom glorieux sur les champs de bataille aux quatre coins du globe. »

Quel est le Français qui ignore les glorieux exploits de la Légion, à Madasgascar, au Tonkin, en Afrique, partout où, depuis un demi-siècle, la France a dû lutter contre la barbarie ? Ces jours-ci encore, ce sont les légionnaires qui les premiers ont arrosé de leur sang les rives de la Moulouïa. « Et, comme le dit fort bien encore le capitaine Normand, si nos voisins d'outre-Rhin critiquent la substitution de l'inscription « Valeur et Discipline » sur le drapeau des régiments étrangers, à celle habituelle en France « Honneur et Patrie », notre croix d'honneur, accordée à ce drapeau en hommage d'admiration pour ceux qui ont vécu sous ses plis, vient témoigner que la France sait reconnaître la noblesse des armes partout où elle existe. Le légionnaire porte au fond du cœur la belle parole du général Lyautey : « Vous n'avez d'autre patrie que ce drapeau. Il est pour vous toute la patrie. Il vous en est deux fois plus cher ! »

En parlant de la Légion, on ne peut passer sous silence l'admirable musique militaire que possède le 1er Étranger et qui, par le nombre de ses instrumentistes — en majorité Allemands et

Polonais — et la maîtrise de ses exécutions, mérite la réputation dont elle jouit même en dehors de l'Afrique. Les Algériens n'hésitent pas à la mettre en parallèle avec la musique de la Garde républicaine de Paris. En tout cas, c'est un des charmes de la petite cité oranaise d'entendre ses belles marches en tête du régiment, sa retraite mensuelle aux flambeaux, ou ses beaux concerts sous les magnifiques ombrages du Jardin public.

Dès qu'on a franchi les murs de Sidi-bel-Abbès et qu'on s'élève sur un des monticules qui encadrent la ville, on voit s'étendre à perte de vue d'immenses vignobles. Leurs ceps, géométriquement alignés, à peine relevés çà et là de quelques rangées d'oliviers au feuillage argenté, couvrent de leur réseau uniforme la vaste plaine ondulée que bornent au nord la majestueuse pyramide du Tessalla et au sud la sombre ligne de la forêt de Daya. L'uniformité des cultures, la régularité des plantations et l'absence d'arbres, de friches, de bois, font de ce paysage un des plus monotones qui se puisse imaginer, mais aussi un de ceux dont l'aspect donne la plus saisissante impression de l'immense labeur accompli, de la prodigieuse richesse créée en quelques années par l'opiniâtreté du génie français. Les Oranais peuvent être fiers de leur œuvre ! En contemplant ce prodigieux vignoble, dont notre Midi ne peut montrer de plus beau, je puis à peine croire qu'il y a à peine trente ans, alors que le pays était encore secoué par la révolte de Bou-Amama, je suis sorti de ce même Bel-Abbès, escorté de quelques spahis, et que, pour gagner la forêt de Daya, nos chevaux piquant à travers la plaine ne foulaient au pied que des landes incultes à demi embroussaillées de palmiers nains. Aujourd'hui, de tous côtés au milieu des cultures, se dispersent des fermes riantes ; sur des routes, belles comme celles de notre France, de lourds attelages, chargés de marchandises, se croisent sans cesse avec les rapides autos que possèdent aujourd'hui tous les fermiers, et sur les prodigieux sillons qui

mesurent parfois un kilomètre de longueur, les charrues s'alignent en théories, labourant sept et huit à la fois de concert ces clos de vignes qui couvrent chacun une centaine d'hectares. C'est, croyez-m'en, un beau spectacle et qui fait tressaillir notre cœur de Français.

Au travers de cette plaine serpente une petite rivière, la Mékerra, à peine large de 5 à 6 mètres, encaissée dans des berges croulantes; mais, tout modeste qu'il soit, ce cours d'eau descendu des monts de Daya a l'avantage de couler d'une façon constante, et il n'a pas peu contribué à la prospérité de ce pays, grâce au judicieux aménagement dont il a été l'objet. Arrêtée sur de nombreux points par des barrages, la Mékerra alimente un ingénieux réseau de distribution d'eau à ciel ouvert, que l'on dit avoir été inspiré par les premiers colons espagnols venus ici après l'occupation française et qui auraient imité les *séguias* des jardins de Valence ; mais, les Arabes ont de tout temps été maîtres dans cet art de canalisation. Quoi qu'il en soit, rayonnant des rives de la Mékerra, de petits canaux cimentés parcourent en tous sens la plaine, s'étagent à divers niveaux et distribuent la fraîcheur et la vie sur une vaste étendue du sol; leurs scintillants ruisselets parcourent même en tous sens la ville et cascadent au long de ses promenades.

III

De Sidi-bel-Abbès à Tlemcen. — Première impression. — Situation et climat de Tlemcen. — Aperçu historique. — La ville et le Méchouar. — Arabes et Koulouglis. — Le quartier juif. — Visite de la Grande Mosquée. — Le « Bois de Boulogne » tlemcénien. — Koubbas et sanctuaires. — Le village sacré de Bou-Médine. — Les cascades du Mefrouch.

Ce n'est qu'à une quarantaine de kilomètres de Sidi-bel-Abbès que le chemin de fer quitte la plaine et commence à aborder le

superbe massif de l'Atlas tlemcénien dont les sommets dentelés, argentés, à cette époque, de plaques neigeuses, barrent complètement l'horizon. A la petite station d'Aïn-Tellout, les rochers succèdent brusquement aux monotones vignobles ; de petits torrents bondissent au fond des ravins encadrés de lauriers-roses, et un maquis de broussailles aux élégants feuillages, lentisques, micocouliers, arbousiers, thuyas nains, genévriers, couvre les pentes où s'accrochent de branlantes masures arabes.

La voie s'élève rapidement et, tandis qu'à notre gauche les hautes croupes s'amoncellent, à droite se déroulent de pittoresques panoramas de collines verdoyantes, de profondes vallées. A Lamoricière, petite ville européenne, qui rappelle le nom d'un des plus glorieux conquérants de l'Oranie, on franchit les gorges où bondit l'Isser et au delà on entre en pleine montagne. Le paysage devient de toute beauté : la voie s'accroche aux parois de basalte, se tord au flanc des ravins, se faufile dans de courts tunnels, puis, en un éclair, laisse apercevoir un échelonnement de cascades s'effondrant dans un gouffre étroit et ressort dans un parc merveilleux dévalant vers la plaine.

Quelques instants après, encore éblouis de cette succession un peu brusque de tableaux si divers, nous débarquons à Tlemcen. Il est l'heure du déjeuner, et, au galop, passant la haute porte de l'enceinte, enfilant des rues qui nous semblent sombres, étroites et sans caractère, l'omnibus nous dépose à l'Hôtel de France, antique hôtellerie, dont l'aspect espagnol n'exclut cependant pas un modeste confortable.

Disons tout de suite que Tlemcen est, sans conteste, une des villes les plus intéressantes de l'Algérie et qu'elle mérite plus que toute autre qu'on s'y arrête au moins deux ou trois jours, à peine suffisants pour voir les curiosités qu'elle renferme et les principaux points de ses admirables environs.

Aucune autre ville de notre Afrique du Nord, sauf Kairouan,

ne peut rivaliser avec Tlemcen pour le nombre et la beauté des monuments de l'époque arabe qu'elle a conservés ; mais, où l'antique capitale maugrebine éclipse complètement la célèbre cité tunisienne, c'est par l'incomparable beauté de son site.

Construite, à plus de 800 mètres d'altitude, sur une large terrasse qui s'appuie, au sud, à l'imposante falaise rouge du mont Nador haut de plus de 1 500 mètres, elle domine un admirable panorama de collines et de plaines qui s'étend jusqu'à la longue rangée des monts des Traras, derrière lesquels la Méditerranée agite ses flots bleus. Du plateau de Lella-Setti qui la surplombe, ruissellent en cascades des ruisseaux nombreux dont les eaux vivifiantes transforment le sol rocheux en un luxuriant verger, encadrant la ville d'un parc merveilleux, où les orangers et les citronniers, les cerisiers et les pêchers se mélangent aux oliviers noueux, aux caroubiers, aux térébinthes géants.

A ces eaux de source si abondantes, Tlemcen joint le privilège d'un climat tout à fait exceptionnel pour cette région africaine. « Les pluies sont fréquentes à Tlemcen, dit M. de Lorral ; elles commencent généralement en octobre et se continuent avec des alternatives de beau temps jusqu'en mai et en juin. Les pluies printanières et les brouillards du matin, très fréquents, même en juillet, contribuent à donner à la végétation un caractère de permanence qui, l'été, étonne le voyageur. On est surpris de trouver de la verdure à Tlemcen après avoir traversé, pour y arriver, d'immenses espaces où la végétation est arrêtée dès le mois de juin par la sécheresse. Le sirocco ou vent du sud souffle assez rarement à Tlemcen, et seulement par série de deux ou trois jours au plus. Enfin les grandes perturbations atmosphériques y sont également rares. Le tonnerre ne gronde guère qu'en hiver et au printemps. Les orages passent rapidement sur la ville, entraînés au loin, ordinairement vers le sud-est, par des courants d'une violence extrême. »

Ce qui fait la haute valeur et l'intérêt des monuments de Tlemcen, c'est qu'ils appartennent à ce que l'on considère comme l'époque, sinon la plus pure, du moins la plus élégante de l'art arabe. En effet, les principaux de ceux qui décorent encore la ville datent des XIIIe et XIVe siècles, c'est-à-dire qu'ils sont contemporains de l'Alhambra de Grenade. Mais Tlemcen présente encore, outre sa grande mosquée du XIe siècle, d'admirables ruines des premières périodes de la domination arabe.

Ce fut, en effet, longtemps, une des capitales, une des plus riches cités de cet Empire du Maghreb, dont le Maroc n'est plus qu'un débris déchu. C'est ainsi que, dès le VIIIe siècle, le chef de la dynastie marocaine des Idrissides, le saint Moulaï Idris, fondait ici, sur les ruines d'une ancienne ville romaine, la première Tlemcen, Agadir, dont il reste encore d'importants vestiges. A la chute des Idrissides, elle devint une dépendance des sultans omeyades d'Espagne ; puis elle périclita et fut remplacée au XIe siècle par une ville nouvelle.

« Tlemcen, qui resta pendant tout le moyen âge la capitale du Maghreb central, fut prospère sous les Almoravides et les Almohades, et surtout sous les Mérinides au XIIIe et au XIVe siècle. L'époque de l'occupation mérinide (1337-1359) fut particulièrement importante au point de vue artistique, les sultans mérinides ayant été de grands bâtisseurs. A la fin du moyen âge, Tlemcen était le centre des échanges entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique ; d'après certains historiens, elle eut jusqu'à 125 000 habitants. Après le XVIe siècle commença la décadence ; les Beni-Zeyane, pris entre les Espagnols établis à Oran et les Turcs maîtres d'Alger, finirent par succomber, et Tlemcen, annexé aux États de l'Odjak, devint une simple dépendance du beylick turc de l'Ouest. »

En somme, après avoir été, dans l'Empire du Maghreb, la rivale de Fez et de Marrakech, Tlemcen était une ville bien déchue,

lors de l'arrivée des Français sur la terre algérienne. Après notre occupation d'Oran, les habitants turcs de Tlemcen se prononcèrent en notre faveur ; mais Abd-el-Kader nous disputa longtemps la possession de la ville.

Faire une description détaillée de Tlemcen nous entraînerait trop loin, et nous nous bornerons à en écrire les traits principaux au cours de nos promenades.

Tout auprès de notre hôtel, derrière une triple rangée d'arbres séculaires, platanes, micocouliers et azédaracs aux troncs géants, se dressent les sombres murailles crénelées du Méchouar, l'antique citadelle des sultans de Tlemcen. Une voûte ogivale, surmontée d'une tour d'horloge sans caractère, donne accès dans ce lieu célèbre, où les palais rasés ont fait place à de banales casernes. Dans un des angles de l'enceinte subsiste seule l'ancienne mosquée chérifienne, aujourd'hui transformée en chapelle de l'hôpital, et dont l'élégant minaret, aux faces décorées d'arcs entrelacés, s'élève à une trentaine de mètres de hauteur. Ce Méchouar fut le noyau de la capitale fondée par les Almoravides, et ses murs furent élevés, en 1145, par le sultan Youssef, pour entourer son camp pendant qu'il assiégeait Agadir. Il n'y avait plus dans la vaste enceinte que des monceaux de ruines, lorsque les Français entrèrent dans la ville ; cependant la citadelle n'avait rien perdu de sa force. Notre fidèle allié, le Turc Moustapha-ben-Ismaël, y soutint vaillamment un long siège contre Abd-el-Kader et, en la remettant au maréchal Clauzel en 1837, il put dire fièrement « qu'il l'avait gardée pour nous, sans nous et malgré nous ». Et, en effet, peu après, par une faiblesse inexplicable, l'absurde traité de la Tafna livrait à Abd-el-Kader cette ville qui ne nous revint qu'en 1842.

Le vieux quartier européen, composé de maisons à un seul étage et en général petites et sans caractère, se développe entre le Méchouar et la place de la Mairie, fort banale avec son kiosque

à musique et ses quinconces de platanes. La rue de France, la principale artère, est courte et étroite, bordée de modestes boutiques, et ressemble à la plus insignifiante rue d'une de nos villes de province, mais elle est fort animée, et on est tout de suite frappé de la proportion considérable d'indigènes mêlés aux Européens. Comme nous l'avons dit, Tlemcen fut longtemps aux mains des Turcs, et ceux-ci, par leurs unions avec des femmes arabes, y ont laissé de nombreux descendants, les Koulouglis, qui se distinguent autant par leurs traits que par leur costume des Arabes algériens.

Les Juifs sont aussi fort nombreux et descendent, d'après leur tradition, d'une colonie israélite expulsée, il y a plusieurs siècles, de Séville et de Grenade. Depuis les décrets qui en ont fait des citoyens français, beaucoup d'entre eux ont adopté nos usages et, devenus les maîtres du petit commerce de Tlemcen, se confondent avec la population européenne. Mais un groupe assez important s'est montré réfractaire à ces marques de progrès ; cramponné aux vieilles traditions, il a conservé le turban et le large pantalon turc, et aussi les mœurs sordides d'autrefois. Tout auprès de la rue de France, en plein cœur de la cité, ces Juifs arriérés habitent un dédale de ruelles, bordées de maisons qui sont pour la plupart des bouges infects. L'un de ceux-ci surtout, que les guides ne manquent pas de faire visiter (ce à quoi les occupants se prêtent volontiers), est certainement l'antre le plus répugnant qui se puisse imaginer, et on ne s'explique pas comment la municipalité tlemcénienne le laisse subsister à notre époque, à moins que ce ne soit à titre de souvenir historique. La masure, dans laquelle il se cache, enjambe la rue, et c'est le dos courbé en se glissant dans le noir passage, semblable à une entrée d'égout, que l'on pénètre dans cet intérieur juif ; si, malgré l'odeur fétide, trébuchant dans l'obscurité sur des marches grasses, on a le courage de s'avancer, on débouche au fond d'une sorte de puits carré,

autour duquel s'étagent des balcons branlants superposés, tout frangés de guenilles pendantes. Des mégères, aux profils et aux doigts crochus, pittoresquement enturbannées, s'empressent pour faire visiter les pièces de cet innommable taudis..., mais, suffoqués, à demi-asphyxiés, nous fuyons.... Notre guide s'étonne de notre répugnance et nous assure que les Anglais considèrent cette maison comme la plus grande curiosité de Tlemcen : ce n'est pas nous qui les contredirons.

Quelques pas nous ramènent sur la place de la Mairie, dont un des côtés est occupé par la Grande Mosquée, le principal monument de Tlemcen : c'est aussi un des plus anciens, car, fondée par le grand Almoravide Ali-ben-Youcef, en même temps que la nouvelle cité, elle fut terminée au XIIe siècle. De l'extérieur, elle ne présente qu'un vaste quadrilatère de murs nus, à peine percés de quelques petites ouvertures et que domine la masse superbe du grand minaret. Celui-ci est une tour rectangulaire de briques, de 35 mètres de hauteur ; les quatre faces sont décorées de panneaux fleuronnées d'un dessin charmant que couronne un attique de légères arcatures ; une sorte de clocheton carré, d'une ornementation sobre et élégante, couronne cette tour du sommet de laquelle, lorsqu'on a le courage d'en grimper les quelques centaines de marches de son escalier, on embrasse sur la campagne tlemcénienne et les montagnes voisines un admirable panorama.

L'entrée de la mosquée s'ouvre à l'extrémité du délicieux passage de Sidi-Ahmed-bel-Hassen, coupé de légères arcades de pierre soutenant un entrecroisement de rameaux de vignes qui lui forment à l'été une voûte de verdure ; avec ses vieilles maisons arabes, blanchies à la chaux, aux étroits portails encadrés de linteaux sculptés et aux vantaux bosselés de cuivre, ce passage est un des coins les plus pittoresques de Tlemcen.

Mais, sur le parvis même de la mosquée, un vénérable mollah

nous accueille, souriant et affable ; d'un geste, il nous invite à passer nos pieds bottés dans les larges babouches qui attendent alignées sur la marbre les visiteurs; puis, cette formalité remplie, il nous fait pénétrer dans le sanctuaire. D'épais tapis algériens couvrent entièrement le sol de la salle de prière, divisée en longues nefs parallèles par des piliers soutenant des arcs en fer à cheval

La Koubba de Sidi-Yacoub, dans le « Bois de Boulogne », à Tlemcen. (*Cl. Rousselet.*)

ou des arcatures lobées. La régularité et la simplicité des lignes architecturales donnent à cette immense salle de plus de 50 mètres de long, sur moitié en largeur, un aspect fort imposant de calme religieux, auquel vient s'ajouter l'impression d'ombre lumineuse produite par tous ces piliers et ces murs uniformément badigeonnés en blanc et ne recevant la lumière que par les seules arcades de la façade. Seul, dans le fond du sanctuaire, le Mihrab, qui remplace ici l'autel de nos églises, apparaît entouré d'un dé-

licieux cadre de dentelles de stuc, peintes et dorées, et dont la délicate ornementation rappelle, paraît-il, celle du célèbre Mihrab de Cordoue. De la coupole centrale pend un gigantesque lustre de cuivre; mais ce n'est que la copie moderne de l'antique lampadaire. De la salle des prières, on passe dans la cour des ablutions, dont le centre est orné d'une petite vasque en onyx et d'un bassin de marbre.

Tout auprès de la Grande Mosquée et sur l'un des côtés de la place de la Mairie, se trouve un des plus purs monuments de l'art tlemcénien, la petite mosquée de Sidi-bel-Hassem, aujourd'hui transformée en musée municipal. Dans sa salle de prière, dont les arcades dentelées sont soutenues par des colonnes d'onyx, on voit toute une série de ces ravissantes arabesques ciselées dans le stuc qui ont rendu si universellement célèbres les palais de l'Alhambra : de l'avis des connaisseurs, les sculptures de Tlemcen sont peut-être supérieures en finesse d'exécution et en richesse de composition à celles de Grenade.

Errant, à travers les rues, à la suite de notre guide koulougli, nous visitons ainsi plusieurs petites mosquées intéressantes; mais nous avons hâte de sortir de la ville, car c'est autour de ses murs que sont dispersés les plus précieux et les plus intéressants souvenirs de son passé. En effet, sur un rayon de plusieurs kilomètres autour de l'enceinte actuelle, depuis Bou-Médine à l'est, jusqu'à Mansourah à l'ouest, les pentes du plateau sont parsemées de tombes, de mausolées, de mosquées, de ruines de châteaux et de citadelles, en si grand nombre que, dans ce rapide aperçu, nous ne pourrons ici que citer les plus remarquables.

A peine hors de l'enceinte que nous avons franchie par la porte de l'Abattoir, nous entrons dans le vaste parc, que les Tlemcéniens ont assez bizarrement baptisé du nom de « Bois de Boulogne ». Là, sur un plateau que traverse un gai torrent, aux eaux tumultueuses, parmi les figuiers et les térébinthes aux

troncs séculaires, on voit briller la blanche coupole de la petite koubba de Sidi-Yacoub, un des sanctuaires les plus vénérés par les femmes arabes qui y viennent continuellement en troupe sacrifier des poulets sur la tombe du saint, pour « obtenir la paix dans leur ménage ».

A partir de ce point, toujours cheminant sous les arbres géants,

Entrée du village de Bou-Médine. (*Cl. Rousselet.*)

le long des chemins qui serpentent parmi les orangers, les citronniers et les oliviers, à travers des jardins d'une végétation luxuriante, nous rencontrons presque à chaque pas quelque élégant mausolée ou massif cénotaphe, reste de l'immense cimetière que les cités successives ont étendu au long du coteau. Voici l'énorme minaret d'Agadir, tour carrée de près de 60 mètres de hauteur, aux faces délicatement brodées d'arabesques, seul reste de la grande mosquée du premier Tlemcen des sultans idris-

sides. Plus loin, dans un délicieux cadre de verdure, la belle koubba de Sidi-Daoudi-ibn-Nacer, un des plus saints apôtres de l'Islam au XIe siècle. Puis, entourée de masures branlantes accrochées à un éperon rocheux, la gracieuse mosquée de Sidi-Halloui, avec son minaret tout étincelant de mosaïques émaillées : dans sa salle de prière, aux murs ornés de fines ciselures, le plafond de cèdre sculpté est porté par huit magnifiques colonnes en onyx, « dont les chapiteaux offrent tout ce que l'on peut imaginer de plus exquis comme spécimen de l'ornementation arabe ». Mais, à quoi bon énumérer cette suite ininterrompue de monuments grands et petits, qui tous, par la grâce de leur ligne et la beauté du cadre qui les enveloppe, arrêteraient l'admiration d'un artiste ?

Près de la vieille mosquée à demi ruinée de Sidi-Lhassen, dont la tour carrée est coiffée d'un énorme nid de cigognes, nous sortons un instant de ce bois prestigieux, et nous voyons soudain s'étaler devant nous l'incomparable tableau de la cité sainte de Bou-Médine, étageant ses maisons autour de sa fameuse mosquée, sur un haut contrefort de rochers rougeâtres. C'est là-haut, sous la haute coupole élevée par la piété des princes almohades qu'est enseveli Sidi-bou-Médine l'Andalou, un des plus grands saints du Maghreb, mort à Tlemcen en 1198, et c'est pour reposer sous son ombre protectrice que, depuis des siècles, princes et simples croyants ont choisi pour lieu de leur sépulture le pied de la colline sacrée. Le village, composé de masures croulantes, groupé autour de la tombe du saint, n'est habité que par des affiliés de sa secte, et son séjour est rigoureusement interdit aux infidèles qui y sont cependant admis à visiter pendant le jour.

Bien entendu, à mesure que l'on approche de Bou-Médine, le nombre des tombes qui couvrent le sol devient de plus en plus considérable, quoique, depuis l'occupation française, nos règlements y aient arrêté l'établissement de nouvelles sépultures. Du

reste, les plus modestes disparaissent sous les herbes, et les plus importantes tombent en ruines, mais quelques-unes de ces ruines sont fort belles ; rien de plus élégant, entre autres, que les arcades lobées du cénotaphe de Sidi-bou-Eshak.

Portail du sanctuaire de Sidi-bou-Médine. (*Cl. Neurdein.*)

Un chemin escarpé et très mal entretenu conduit au village. Des rochers couronnés de figuiers aux troncs bizarrement contournés l'encaissent profondément ; puis, il se resserre à n'être plus qu'un passage de piétons entre des masures, assurément pittoresques, mais dont les façades branlantes penchent d'une

façon inquiétante. Une nuée de petits Arabes, garçons et filles, déguenillés mais charmants sous leurs loques bigarrées, et qui sont les seuls habitants visibles, accueillent le visiteur et lui font une bruyante escorte à travers le dédale de couloirs, d'escaliers, de courettes qui conduit au sanctuaire.

La Koubba où repose le saint est en dehors et au pied de la mosquée. Une porte, aux brillants émaux et à l'auvent richement sculpté, donne accès à un étroit escalier qui descend dans une petite cour sur laquelle s'ouvre le mausolée. Le gardien du tombeau, un superbe Arabe fort élégamment vêtu, nous reçoit avec dignité (ce qui n'exclut pas la rétribution coutumière) et nous introduit dans le saint lieu. C'est un petit caveau obscur, divisé en deux compartiments égaux par une boiserie sculptée. Les murailles sont revêtues de carreaux vernis dans la moitié de la hauteur ; le surplus est orné de moulures de plâtre et badigeonné en vert et en bleu. Un épais tapis du Maroc recouvre le sol. Dans le compartiment du fond qu'éclaire une faible lampe pendue à la voûte, le tombeau du saint disparaît sous un monceau de draperies de soie, tandis que les murs sont tapissés de drapeaux verts, de miroirs, d'œufs d'autruches, de glands, pieuses offrandes apportées par de lointains pèlerins. Dans un angle de la première pièce, s'ouvre un puits dont l'eau a des propriétés miraculeuses, et que le mollah débite moyennant une rétribution aux fidèles visiteurs ; sa margelle d'onyx est profondément entaillée par le frottement séculaire de la longue corde qui monte et descend le seau.

De la mosquée elle-même, que dire, sans nous répéter, si ce n'est que, construite en 1339 par l'un des plus puissants sultans du Maroc, le Mérinide Aboul-Hassan-Ali, et depuis lors célèbre dans tout le monde musulman, elle est digne de sa renommée. « Depuis le lourd manteau de la porte extérieure, dit M. de Lorral, jusqu'au Mihrab, tout est remarquable dans ce vaste édifice.

Les vantaux de bronze ciselé de la grande porte qui sont un objet d'orgueil pour les Vrais croyants et que les flots apportèrent

Les cascades de Mefrouch. (*Cl. Rousselet*)

miraculeusement d'Espagne, la cour entourée de cloîtres, les colonnes de marbre, les retombées des arceaux chargés d'arabesques capricieuses, la voûte du Mihrab découpée à jour, le

Minhar ou chaire de l'iman en bois ciselé et peint, il faut tout regarder, tout admirer. » Il ne faut pas oublier non plus la belle coupole à alvéoles du porche, qui est un des spécimens les plus importants d'ouvrage de ce genre à Tlemcen et peut se comparer à ceux de l'Alhambra, ni l'élégant minaret décoré de faïences qui flanque la façade.

Pour terminer cette journée, notre cocher égyptien, l'aimable Djilelli, nous propose de nous mener aux cascades de Mefrouch que nous n'avons fait qu'apercevoir du chemin de fer. Du pied de la colline de Bou-Médine, une route délicieuse y conduit, serpentant à mi-côte parmi les oliviers. Sur tout le parcours, on jouit d'une série de vues absolument ravissantes sur la vallée et les monts qui l'enserrent. Puis, par une entaille dans le roc, on contourne l'éperon du Djebel Hanif (1298 mètres) et on plonge, par une rampe rapide, ombragée de beaux arbres, dans le gouffre (*el-Ourit* en arabe) au fond duquel écume entre de hautes parois rougeâtre le Saf-saf ou Mefrouch. Soudain, à un tournant, on embrasse d'un seul coup d'œil le grandiose tableau de la rivière tombant en cinq bonds successifs du sommet de la montagne.

« Qu'on se figure, dit l'abbé Bargès, une muraille de rochers élevés, disposés circulairement comme dans un cirque. Tout le long des parois de cette muraille de rochers, s'élèvent, grimpent, tombent et s'enlacent des fouillis de plantes, d'arbustes de toutes sortes. L'eau se précipite en nappes du haut des rochers, comme un fleuve qui aurait rompu sa digue, et la végétation qui recouvre les parois de ce vaste cirque est tellement épaisse que ces nappes d'eau filtrent, pour ainsi dire, au travers de ce feuillage merveilleux et arrivent en poussière de diamant à la base des rochers. »

Fort heureusement, la légère arcade métallique sur laquelle la voie ferrée franchit le gouffre et les cascades a été fort judicieusement placée et n'a pas sensiblement altéré l'harmonie de ce grandiose tableau.

IV

Les ruines de Mansourah. — Un siège de huit ans. — Les remparts et la mosquée d'Abou-Yacoub. — Une école de tapis. — Les souks de Tlemcen.

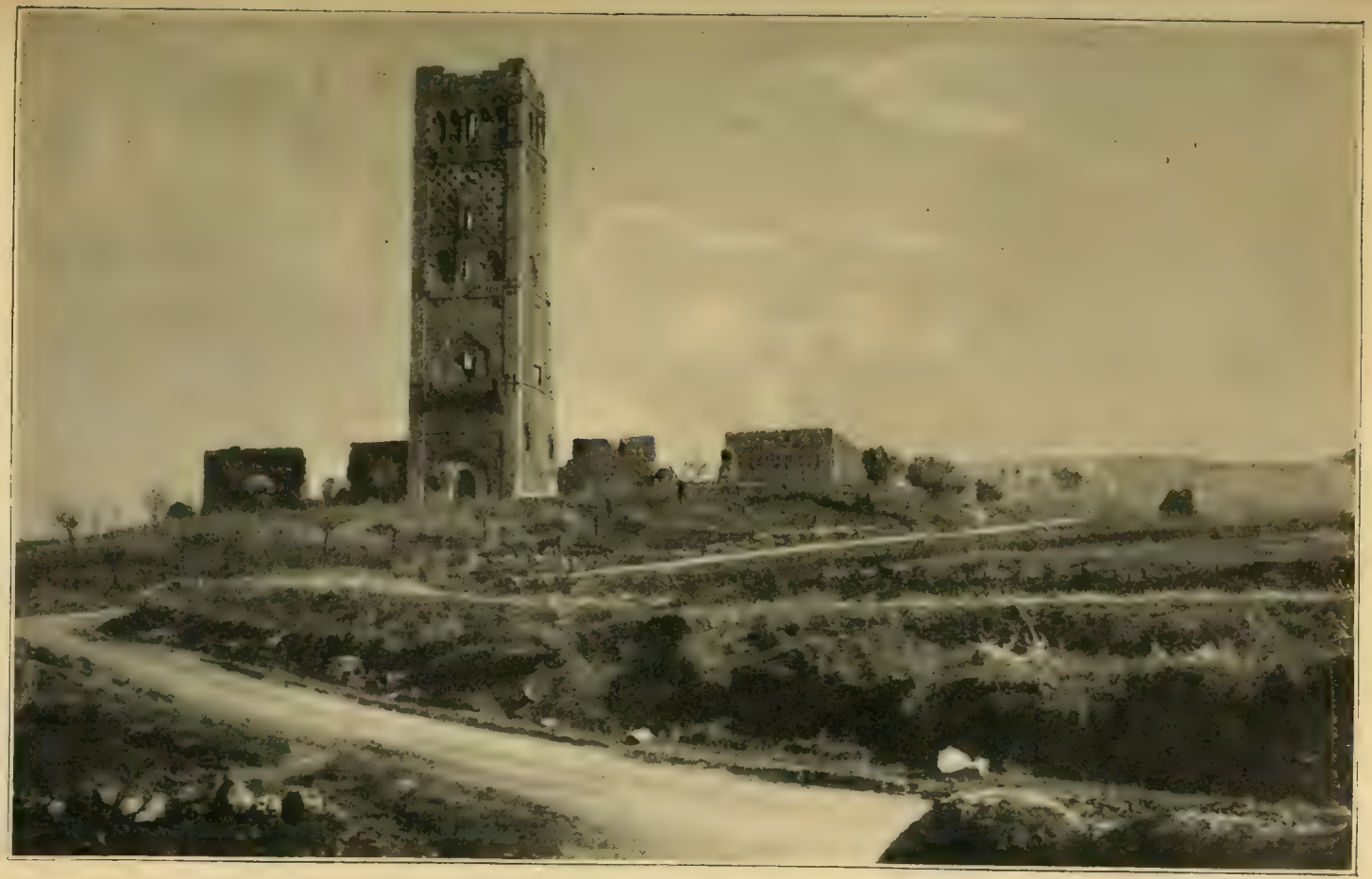
Nous avons été visiter, ce matin, les magnifiques ruines de Mansourah, à un peu plus de 2 kilomètres de Tlemcen.

L'origine de cette ville, qui fut, un moment, une des capitales du Maghreb, est des plus curieuses. En 1295, régnait à Tlemcen un prince de la dynastie des Abd-el-Ouadites, nommé Abou-Saïd Othman, qui eut l'imprudence d'accueillir à sa cour le grand-vizir d'Abou-Yacoub, sultan du Maroc, que son maître venait de disgracier. Pour tirer vengeance de cette offense, le puissant Mérinide vint mettre le siège devant Tlemcen ; mais il avait méjugé de la puissance de son adversaire et, après sept mois de vains assauts, il dut se retirer en jurant qu'il reviendrait bientôt et que, cette fois, il ne s'éloignerait pas sans avoir soumis ses insolents ennemis, dût-il pour cela y consacrer le reste de ses jours. Fidèle à sa promesse, Abou-Yacoub reparut, moins d'un an après, à la tête d'une armée formidable, planta son Afrag ou tente impériale à l'ouest de la ville, et les tentes de son immense camp couvrirent tout le plateau qui s'étend au pied de la falaise du Nador. Mais les Tlemcéniens, à l'abri derrière leurs hautes murailles, disposaient d'abondantes ressources en vivres et en eau et de plus pouvaient se ravitailler du côté de la montagne que l'ennemi n'avait pu complètement investir. Cependant, lié par son serment solennel et malgré l'insuccès de ses assauts réitérés, le farouche sultan marocain ne quittait pas son camp qui, de mois en mois, d'année en année, voyait peu à peu ses tentes faire place à des gourbis, puis à des maisons. La *quatrième* année de ce siège prodigieux, Abou-Yacoub se décida à enclore son

camp de guerre d'une formidable enceinte de tours et de murailles ; il fit édifier à la place de son Afrag un vaste palais et tout auprès une énorme mosquée ; puis, il donna à la nouvelle cité le nom d'el Mansourah (« la Victorieuse »). Le grand historien arabe Ibn-Khaldoun, qui la visita peu après, écrit que c'était une « ville admirable tant par son étendue et sa nombreuse population, évaluée à plus de 125 000 âmes, que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications ». Mais, Abou-Yacoub, malgré le nom d'heureux augure donné à son camp, ne devait pas voir la chute de Tlemcen. Le siège durait depuis *huit* ans, lorsque le sultan fut assassiné dans son palais ; son armée se hâta de regagner le Maroc et Mansourah fut délaissé.

Ce ne fut que vingt-huit ans plus tard que le Mérinide Aboul-Hassan, surnommé le Sultan Noir, revint pour continuer l'entreprise de son prédécesseur et s'installa à nouveau à Mansourah dont il releva les fortifications et les palais. Cette fois, au bout de deux ans, les princes tlemcéniens, épuisés par tant d'efforts, abandonnèrent la lutte et, tout en épargnant leur ville, le sultan marocain resta établi dans sa cité guerrière qu'il institua comme une des capitales de son empire. Après sa mort, Tlemcen secoua le joug marocain, et ses princes, les Béni-Zeiyane, firent raser les maisons et les palais de Mansourah et démanteler son enceinte.

Ce qui a échappé à la fureur des vainqueurs forme aujourd'hui un admirable groupe de ruines. Il faut remarquer que remparts, tours, palais, mosquées, tous les édifices, en un mot, de la cité éphémère surgie de la grandiose fantaisie d'un guerrier, avaient été construits exclusivement en *toub*, c'est-à-dire simplement en terre, en argile pétrie avec de l'eau et séchée au soleil ; sauf quelques linteaux de portes, il n'y était pas entré un morceau de pierre ; et cependant, ces murs, de structure si primitive, dans leur massivité cyclopéenne, ont résisté depuis six siècles à toutes les intempéries de ce rude climat, aux pluies diluviennes, aux



Ruines de la mosquée de Mansourah. (*Cl. Rousselet.*)

terribles ouragans qui soufflent de la mer voisine. Partout où ils n'ont pas été sapés par la main des hommes, ils sont restés là, debout, hautains, inébranlables.

Sortis de Tlemcen par la porte de Fez, nous avons fait à pied cette promenade, par une délicieuse matinée de printemps. Au bout d'une longue avenue, encadrée de jardins, se dresse isolé le Bab-el-Khemis (Porte du Jeudi), sorte d'arc de triomphe en briques, du plus gracieux effet, qu'Abou-Yacoub aurait, d'après la tradition, fait élever en 1299, au début du premier siège. Cinq cents mètres plus loin, commence la fameuse enceinte de Mansourah dont les massives tours crénelées, d'un rose tendre, s'alignent à intervalles réguliers, çà et là encore reliées par leurs courtines, sur une longueur de plus d'un kilomètre. Le pourtour de l'enceinte, affectant à peu près la forme d'un trapèze, est d'environ 4 000 mètres ; le nombre des tours, barlongues ou carrées et hautes de 12 mètres, s'élève à 80, mais il n'en reste guère qu'une quarantaine. La partie de l'enceinte faisant face à l'ouest, c'est-à-dire la plus éloignée de Tlemcen, est demeurée presque intacte et présente aspect vraiment imposant.

Tout l'intérieur de la ville, qui couvrait une superficie d'une centaine d'hectares, a disparu et est, en partie, recouvert aujourd'hui d'une véritable forêt d'oliviers, sauf dans la partie centrale où, sur une haute plate-forme, se dressent les superbes ruines de la mosquée encore dominée par un colossal minaret de plus de 40 mètres de hauteur. Un des côtés de cette tour s'est effrondré et laisse voir l'intérieur, de la base au sommet ; des travaux de restauration, fort intelligemment conduits, ont arrêté l'effondrement total qui menaçait ce remarquable monument, mais les indigènes prétendent que ces travaux étaient inutiles et que le reste de la tour aurait sans cela victorieusement résisté. D'après eux, le sultan mérinide, ayant hâte de voir terminer la mosquée, confia la construction d'une des faces du minaret à des ouvriers

musulmans, et celle de l'autre à des esclaves juifs et chrétiens, et c'est précisément cette dernière, profanée par les mains des mécréants, que la colère d'Allah fit écrouler.

Ce minaret présente certaines analogies avec une tour de cathédrale catholique ; c'est ainsi qu'il se trouvait placé au centre même de la façade de la mosquée, et son portail s'ouvrait

Porte de la mosquée de Mansourah. (*Cl. Rousselet.*)

dans l'axe du Mihrab qui tient la place de l'autel et indique la direction de la Mecque. Ce portail, à la belle arcade mauresque, est encadré d'une riche dentelle sculptée où les arabesques, entrelacées aux élégants caractères arabes d'une inscription, rappellent que ce temple fut édifié sur l'ordre du grand sultan Abou-Yacoub, en 1302.

De la mosquée il ne subsiste que les énormes murailles en pisé, et sa vaste enceinte abrite aujourd'hui les bâtiments d'une ferme européenne ; mais on peut retracer facilement sur le sol

l'emplacement des treize nefs de neuf travées qui composaient l'immense salle où le farouche sultan rassemblait ses soldats pour la prière. « C'était, dit Saladin, le type de la mosquée maugrebine du xve siècle, d'une façon complète, magistrale et classique. » Cependant, malgré sa magnificence, elle n'échappa pas à la fureur des soldats algériens, et ses nombreuses colonnes d'onyx aux chapiteaux sculptés allèrent enrichir les palais et les temples de Tlemcen.

Pour jouir de la vue d'ensemble des ruines, il faut s'élever un peu sur la pente de la montagne. Aucune description ne saurait rendre la grandeur du spectacle qui s'offre à nos yeux. A gauche, les rochers escarpés du Nador, dont les parois rougeâtres flamboient sous le soleil d'Afrique ; devant nous, la vieille enceinte en pisé, grise à l'ombre, dorée à la lumière, se développant à perte de vue avec ses tours carrés qui émergent pardessus la cime des grands arbres ; dans le fond, le haut minaret à demi écroulé, « qui ressemble, avec ses reflets de terre cuite, au col d'une gigantesque amphore » ; à droite, la verte campagne, avec ses molles ondulations qui vont se perdre au loin dans la la ligne bleue où trône, coiffé de neige, le Djebel Filaoucen.

Nous rentrons à Tlemcen par la porte des Carrières, voisine de celle de Fez, et que domine un massif donjon, vestige de l'antique enceinte maugrebine. Tout auprès, notre guide nous fait entrer dans une petite maison arabe où est installée une École de tapis. La municipalité tlemcénienne a eu l'heureuse idée de tenter de faire revivre cette industrie autrefois florissante et à peu près disparue, en créant cette école, où l'on enseigne la fabrication des tapis, d'après les procédés anciens, à des jeunes filles des diverses classes de la population arabe et turque de la ville ; les Juives ne sont pas admises. Il est à remarquer aussi qu'alors que l'accès de cette école est courtoisement ouvert aux visiteurs européens, dames et hommes, il est rigoureusement

interdit aux indigènes du sexe fort, même parents des jeunes élèves.

L'établissement est dirigé par une dame française, qui nous reçoit en haut de l'étroit escalier conduisant au premier étage de la modeste demeure et nous fait, très aimablement, entrer dans les salles où travaillent ses élèves. Et, à nos yeux, s'étale un ravissant tableau. Impossible d'imaginer plus charmant spectacle que ces fillettes arabes aux fins profils encadrés de bijoux, dans l'amusante bigarrure de leurs oripeaux orientaux. Accroupies côte à côte, au pied du haut métier dont les trames s'élancent jusqu'au plafond comme une harpe géante, ces gentilles odalisques semblent une rangée serrée de menus oiseaux que la nature se serait plu à vêtir des plus éclatants plumages, en ayant soin d'en varier les couleurs et les nuances pour en combiner une éblouissante et vivante mosaïque. Par quel sentiment d'art instinctif les mères arabes arrivent-elles à parer leurs enfants avec une telle variété de goût pour aboutir à composer un pareil ensemble ! et ce ne sont cependant là, sauf quelques exceptions, que des enfants de condition modeste. La plupart ont de dix à douze ans ; quelques-unes approchent de quatorze ou quinze : celles-ci sont presque des femmes et, bientôt, leur apprentissage fini, elles quitteront l'atelier et continueront leur délicat métier, sous le toit du père et de l'époux, jalousement séquestrées dans le « harem », pompeuse désignation de la partie de la maison réservée aux femmes. Aussi cette école offre-t-elle aux Européens une occasion rare d'avoir une idée de la beauté féminine arabe, et, d'autre part, son existence témoigne de la confiance que nous inspirons à une population aussi soupçonneuse.

A notre entrée, le bruyant gazouillement que nous entendions du dehors s'est brusquement tû et, tout le long du perchoir, les petites mains aux ongles menus et teints de henné s'agitent

rapidement, triant et nouant d'un geste brusque les brins de laine colorés. Mais ce n'est qu'une courte accalmie et bientôt, après un joyeux « bonjour » en français lancé aux visiteurs, les rires, gentils et frais, éclatent en fusée sur toute la ligne.

On copie ici, en haute laine, les tapis anciens de dessins arabes, qui sont vendus aux touristes à des prix fort abordables.

Nous rentrons pour déjeuner à l'hôtel par les rues du quartier arabe, aux maisons basses, à arcades, peintes en bleu ou en rose. Comme dans tout l'Orient, les corps de métier sont groupés en souks ou bazars : il y a la rue des selliers, des bijoutiers, des brodeurs de babouches ou d'étoffe. L'ensemble ici est assez pittoresque ; mais, sauf la fabrication de jolies couvertures chamarrées de nuances vives, Tlemcen n'offre aucune industrie spéciale.

L'après-midi, nous avons fait une longue promenade en voiture à travers la charmante campagne, le long de la vallée du Saf-saf, aux belles cascades de Négrier, à l'étang d'Aïn-el-Hout qui abrite des poissons sacrés.... Mais nous en avons dit assez pour montrer quel charme et quel haut intérêt présente un court séjour dans l'antique capitale maugrebine, longtemps poste avancé du Maroc vers l'orient.

V

Le chemin de fer de la frontière algéro-marocaine. — En route pour le Maroc ! — Le col du Juif et la plaine de la Tafna. — Turenne. — Les smalas de spahis. — Lalla-Marnia et la bataille d'Isly. — Un grand marché de frontière.

Quoique Tlemcen ne soit guère qu'à 70 kilomètres de la frontière orientale du Maroc, cette ville est restée, pendant de nombreuses années, le point d'arrêt de la grande voie ferrée qui traverse l'Algérie de l'est à l'ouest et qu'il eût été si important, semble-t-il, de pousser jusqu'à l'extrémité de notre territoire. On peut

attribuer cet arrêt surtout à l'indécision, pour ne pas dire l'indifférence, qui a si longtemps caractérisé notre politique marocaine, et aussi aux sérieuses difficultés que rencontrait l'établissement de la ligne.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de l'Algérie, on remarque qu'en arrière de la rangée presque ininterrompue de montagnes qui frange la côte, s'étend, parallèle à la mer et encadrée au sud par la chaîne de l'Atlas, une sorte de fossé, de large dépression, suite de plaines qui se succèdent depuis la Mitidja d'Alger jusqu'au vignoble de Bel-Abbès. C'est ce que l'on appelle le Tell, et en fait cette grande vallée tellienne est un des traits caractéristiques de toute cette région de l'Afrique du Nord, qu'on peut appeler la Berbérie et qui embrasse, avec l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, car, si à l'est elle va jusqu'à Tunis, à l'ouest on peut la suivre, nettement tracée, jusqu'à Fez et jusqu'à l'Atlantique.

Mais, tandis que le Tell oranais ne présente qu'une suite de plaines jusqu'à Bel-Abbès, la région à partir de Tlemcen est particulièrement accidentée. Ici la dépression tellienne, constituant le bassin moyen de la Tafna, est remplie, obstruée, par une série extrêmement compliquée de profonds et étroits ravins, creusés dans le sol argileux par les innombrables oueds descendus de l'Atlas Tlemcénien, et dont les basses crêtes uniformes vont rejoindre le pied de la chaîne côtière. L'établissement d'une voie ferrée traversant de l'est à l'ouest cette plaine ravinée, dont les vallonnements courent en général vers le nord, eût été fort onéreux ; aussi les ingénieurs ont dû reporter la ligne plus au sud, franchement en plein massif montagneux, où la plus grande amplitude des mouvements du sol, sans exclure l'obligation de nombreux travaux d'art, viaducs, tranchées et tunnels, permettait d'en réduire le nombre.

Ce n'est que depuis notre occupation d'Oudjda et des Confins Marocains que ces grands travaux, depuis longtemps étudiés,

ont été entrepris et menés avec une telle activité qu'ils ont pu être livrés au trafic en 1910. La ligne ainsi créée, et qui semble destinée à devenir, dans un avenir prochain, notre grand Transmarocain reliant Oran à Fez par Taza, s'arrêtait, lors de notre excursion, à la frontière marocaine ; mais déjà, en ce moment même, on la poursuivait vers Oudjda et on espérait la voir atteindre la fameuse Moulouïa en 1912. Cet espoir cependant ne s'est pas réalisé, et on attendra sans doute la fin des débats actuels sur la largeur à donner à la ligne pour continuer les travaux..

Construite à mi-flanc de l'Altas Tlemcénien, à une altitude de 700 à 800 mètres, le chemin de fer parcourt, à travers ces belles montagnes, d'admirables vallées au fond desquelles bouillonnent des torrents bordés de lauriers-roses, franchit des gorges coupées de jolies cascades, contourne de vastes cirques aux arènes verdoyantes encadrées de forêts de chênes-lièges et de thuyas ; puis, de temps à autre, la ligne sort de sa ceinture de rochers, reste un instant suspendue au-dessus de la vaste plaine ravinée et couverte de bois, de cultures et de villages. Enfin, après avoir traversé les gorges où serpente la Tafna naissante, le chemin de fer s'incline vers le nord et descend dans la plaine marocaine dont Lalla-Marnia commande l'entrée. On a ainsi une succession de tableaux africains d'une grande variété et d'une réelle beauté.

Il semblerait donc tout indiqué, pour gagner l'amalat d'Oudjda, qui constitue la région Nord des Confins Marocains, de prendre à Tlemcen cette ligne que nous venons de signaler à la curiosité de nos lecteurs; et, cependant, la chose n'est nullement pratique. Cet admirable chemin de fer ne conduit pas les voyageurs, *avec bagages*, jusqu'à Zoudj-el-Béral (la Paire de mulets), son terminus à la frontière marocaine, mais les dépose à 13 kilomètres avant ce point, à Lalla-Marnia : là, il faut que le voyageur se débrouille et, comme cette ville embryonnaire a peu de ressources,

on en est réduit à s'empiler — si l'on trouve de la place — dans la patache antédiluvienne qui fait, une fois par jour, le service de Marnia à Oudjda.

Aussi nous a-t-on vivement conseillé à Tlemcen de gagner le Maroc tout simplement en voiture, par la belle route, terminée, elle aussi, il y a peu d'années. Cette route, tracée un peu plus bas que la voie ferrée, et sans avoir comme elle la préoccupation des rampes et des courbes hardies, s'accroche au flanc extérieur de l'Atlas en en suivant tous les contours et domine constamment le vaste panorama de la plaine.

Nous conformant à cet avis, nous avons traité avec un cocher koulougli du nom de Djilelli, qui, moyennant la somme modique de 20 francs par jour, doit nous transporter, voyageurs et bagages, dans un confortable landau, nous conduire en territoire marocain jusqu'au point qu'il nous conviendra ou qu'il sera possible d'atteindre et nous ramener à Tlemcen.

Tant que le chemin de fer ne conduira pas sans transbordement à Oudjda, c'est la solution que nous conseillerons à ceux qui seraient tentés de nous suivre, sans compter que c'est encore la meilleure manière de voir le pays. Ajoutons que l'on trouve aussi à Tlemcen des autos en location permettant de faire cette tournée ; en ce cas, la dépense est, on le conçoit, notablement plus élevée.

De Tlemcen à Oudjda, on compte par la route un peu plus de 80 kilomètres, ce qui paraît une assez longue étape ; mais les trois petits chevaux arabes qui traînent notre voiture nous feront alertement franchir cette distance dans la journée, avec un arrêt de deux heures pour déjeuner à Lalla-Marnia.

A sept heures du matin nous embarquons, et, en route pour le Maroc ! Nous sortons par la porte de Fez et nous voici bientôt de nouveau dans le superbe décor des ruines de Mansourah que le chemin traverse dans toute sa largeur. Il fait une délicieuse

et fraîche matinée de printemps et, éclairé par les premiers rayons du soleil, le Nador dresse ses hautes parois d'un rose tendre au-dessus de la verte campagne.

Au delà du vieux camp de guerre des sultans marocains, nous traversons de grands vignobles parsemés de fermes et coupés d'olivettes aux rameaux argentés ; puis le sol s'élève, se dénude, et, par des rampes en lacets, nous montons à l'assaut d'un petit éperon rocheux qui sépare le bassin de l'Isser de celui de la Tafna. Au sommet, entre deux mamelons pierreux, un étroit passage : c'est le col du Juif, ouvert à plus de 900 mètres d'altitude et, soudain, de cette échancrure, nous embrassons une admirable vue. Par-dessus l'immense plaine, coupée, comme la carte nous l'a indiqué, d'un moutonnement de crêtes et de ravins parsemés de bois et de broussailles, notre regard va tout de suite à une imposante pyramide, étincelante de neige, qui, dressée tout au lointain horizon, mais nettement découpée, occupe tout le fond de ce grand tableau : c'est le fameux massif des Béni-Snassen, le grand pylône oriental du Maghreb, la sentinelle avancée du Maroc, qui, ainsi provoquant de loin les regards de nos soldats, resta si longtemps aussi inaccessible pour nous que si elle eût été plantée au centre de l'Afrique. Les avant-plans encadrent noblement cette prestigieuse apparition : sur notre gauche s'alignent, en belle perspective, les sombres contreforts de l'Atlas Tlemcénien, dominés aussi de sommets neigeux montant jusqu'à 1 800 mètres, tandis que, à gauche, presque parallèle, s'allonge la chaîne côtière, par-dessus laquelle on aperçoit, çà et là, le miroir d'azur de la Méditerranée, et que termine au loin le superbe mont Filaoucen dont la tête, poudrée de frimas, domine de plus de 1 100 mètres la petite tache blanche, nettement visible d'ici, de Lalla-Marnia, blotti à sa base. C'est vraiment beau.

Notre route descend du col du Juif par de brusques lacets,

puis, tournant à gauche, s'accroche en corniche aux flancs de l'Atlas, pour nous faire contourner les âpres gorges de l'Oued-Zeïtoun (la Rivière des Oliviers), un torrent mugissant que nous franchissons sur un élégant viaduc. Pendant plusieurs kilomètres, nous suivons ainsi, montant et descendant, les sinuosités des contreforts ; puis la route s'incline, non moins accidentée, vers

Le viaduc de l'Oued-Zeïtoun sur la route de Tlemcen à Lalla-Marnia. (*Cl. Rousselet.*)

la pseudo-plaine, pour gagner un gros village auquel on a donné le nom illustre de Turenne, et où nous laissons un instant souffler nos chevaux.

Comme tous les villages de colonisation, Turenne se compose d'une double rangée de maisons basses bordant les côtés de la route : avec sa modeste église au clocher coiffé d'un nid de cigognes et sa mairie encadrée d'écoles, ses jardins verdoyants, les belles cultures s'étendant au loin, l'ensemble offre un aspect riant et prospère. La population, fortement imprégnée d'élé-

ment espagnol, se montre avenante ; mais, ce qui nous intéresse vivement, c'est la présence d'un peloton de spahis qui fait en ce moment halte sur la place du village. Avec leur costume turc, le large flottard bleu semblable à une robe tombant sur de hautes bottes, la veste rouge chamarrée d'arabesques et le fez cylindrique, ou le haut turban, ces cavaliers, au teint basané, sont fort pittoresques, plus encore lorsqu'ils s'enveloppent de leur immense burnous à capuchon, recouvrant un fin haïk blanc ; leurs petits chevaux arabes, à la longue queue flottante, sont harnachés à la mode indigène : têtière avec œillères, selle avec dossier semblable à un fauteuil, larges étriers à bords tranchants.

On connaît généralement peu en France l'organisation de cet intéressant corps de cavalerie, formé d'indigènes et dont le cadre seulement, c'est-à-dire les officiers et gradés, est en majeure partie (il y a des lieutenants et gradés indigènes) composé de Français, et on a aujourd'hui une tendance à confondre les spahis et les goumiers.

Dès les premiers temps de la conquête, les anciens janissaires turcs du Bey d'Alger, embrassant notre cause, s'enrôlèrent au service de la France, et reçurent une solde à charge de se vêtir et de s'équiper. Le fameux général Yousouf, un de nos plus précieux auxiliaires, et lui aussi d'origine turque, constitua avec cet élément un corps de 300 cavaliers (en turc, *spahi* signifie cavalier), qui fut chargé de la police de la plaine de la Mitidja, autour d'Alger. Les premiers spahis furent donc des gendarmes, et c'est, en somme, encore un véritable service de gendarmerie, courant sus aux bandits, protégeant les caravanes, qu'ils remplissent dans le désert ou sur nos Confins. Peu à peu, à mesure que notre domination s'étendait en Algérie, on constitua dans chaque province un régiment de spahis ; mais, ce furent toujours des formations exclusivement indigènes, tandis que, ce

que l'on ignore généralement, les chasseurs d'Afrique furent à l'origine des corps mixtes, c'est-à-dire composés par moitié de Français et d'Arabes.

Les premiers régiments de spahis se recrutaient parmi les indigènes des tribus nomades et, encore aujourd'hui, ce sont ce qu'il est convenu d'appeler les Arabes de grande tente, les familles de cavaliers qui en fournissent le principal élément. Ils arrivaient avec leurs chevaux, et aussi leurs femmes et leurs enfants. Soldats réguliers, c'est-à-dire armés et payés par l'État, ils n'en continuaient pas moins à vivre, selon leurs usages indigènes, en famille, ce que l'on appelait en *smala*. Ce mot arabe signifie simplement « famille », et c'est nous, surtout depuis la célèbre capture de la « smala » d'Abd-el-Kader, qui lui avons donné cette signification de camp, de groupement.

Depuis une époque récente, on a peu à peu supprimé l'organisation en smalas de nos régiments de spahis, et il n'en subsiste plus que deux, précisément dans la région où nous sommes, l'une à Chabaa près de Lalla-Marnia, l'autre à Sidi-Medjahed sur la haute Tafna. A notre retour d'Oudjda, nous avons pu voir cette dernière qui, située sur le chemin de fer, dans un délicieux cirque de l'Atlas, est probablement appelée à disparaître bientôt.

Ce n'est donc plus guère que comme souvenir du passé que l'on peut parler de cette curieuse organisation.

« Une smala de spahis, disait M. de Lorral, se compose invariablement d'un bâtiment carré ou *bordj* avec cour intérieure très vaste, où sont logés les officiers, sous-officiers et simples cavaliers français. Au dehors, les spahis indigènes, leurs femmes et leurs enfants occupent des tentes arabes pittoresquement éparpillées. La discipline de la smala est celle de l'armée : pansage des chevaux, entretien des armes, exercices, revues, rien n'est changé. Mais, à ses heures de liberté, le spahi rentre dans sa famille où il vit à l'arabe, comme bon lui semble. Soldat à l'heure

du service, il reprend, quand il est livré à lui-même, tous ses préjugés de race. »

Ajoutons que ces familles de spahis recevaient des terrains qui leur étaient concédés exempts de tout impôt et qu'ils labouraient et récoltaient pour leur entretien. En somme, c'est l'orga-

Halte de spahis sur la route de Lalla-Marnia. (*Cl. Rousselet.*)

nisation actuelle de nos goumiers ou cavaliers du *makhzen* français dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard, et qui sont appelés à remplacer dans tous nos territoires de l'Afrique du Nord ces escadrons de spahis sédentaires.

Au sortir des cultures qui entourent Turenne, nous entrons dans une région de ravins sauvages que la colonisation n'a pas encore entamée, quoique le sol semble inviter au défrichement.

C'est un chaos de collines argileuses que les eaux torrentielles ont découpé de façon fantastique. Leurs croupes et leurs étroits sommets sont couverts d'une abondante et pittoresque végétation, maquis plutôt que forêt, de genévriers, de thuyas, de lentisques, de buis, d'arbousiers et d'oliviers sauvages, d'où, sous le soleil ardent à cette heure, s'exhalent de puissantes senteurs balsamiques. Çà et là, dans les replis, au voisinage des oueds, la charrue arabe a façonné de maigres champs d'orge, et au-dessus des ravins pointent quelques douars de tentes noires habitées par de semi-nomades.

Il est près de midi. Tandis que nos estomacs se creusent, l'allure de nos chevaux se ralentit ; mais voici enfin la Tafna, la célèbre rivière dont les bords furent si souvent arrosés de sang français, et qui nous arrêta longtemps naguère, comme aujourd'hui sa voisine, la Moulouïa.

Pour ceux qui ont lu l'histoire de notre conquête algérienne, qui devrait être au programme de nos écoles, ce nom fatidique revient à chaque page de notre longue lutte contre Abd-el-Kader : sinistres camps de la Tafna ! néfaste traité de la Tafna (30 mai 1837), où l'ignorance de nos négociateurs cédait d'un trait de plume le résultat de sept ans de lutte !

« La France abandonnait à l'émir Rachgoun, et le camp de la Tafna, Tlemcen et sa citadelle. Elle se réservait Oran, Arzew, Mostaganem et Mazagran et leur banlieue, Alger et la Mitidja « bornée à l'est jusqu'à l'Oued-Kadra et au delà », formule vague qui permettait de rouvrir l'ère des contestations. Tout le reste était livré à Abd-el-Kader, dont on reconnaissait l'autorité sur les provinces d'Oran, du Titeri (Constantine) et d'Alger, moyennant un tribut dérisoire de quelques sacoches de grains ! » C'était toute l'Algérie abandonnée et qu'il fallut reconquérir !

La Tafna, au point où nous la traversons, décrit une belle courbe, entre de hautes falaises grises, zébrées de veines colorées,

que ses eaux ont taillées dans ce sol d'argile plastique. Des touffes de lauriers-roses, saules africains, couvrent une partie de son lit. La profondeur de l'eau, divisée en plusieurs bras, ne dépasse guère en ce moment 60 centimètres à 1 mètre ; mais,

La Tafna. *(Cl. Rousselet.)*

à la moindre pluie, ce niveau peut s'élever en quelques heures de plusieurs mètres. Ces crues sont si rapides, qu'il n'est pas rare de voir des troupeaux entiers, avec leurs bergers, surpris cheminant dans le lit à demi-desséché et emportés à la mer. Ses eaux ne nourrissent, paraît-il, que des barbillons et des anguilles ; mais, à certaines saisons, les aloses en remontent le cours à une distance considérable de la mer. Notons, pour les amateurs, que ses rives abondent en une espèce de chardons, dont les tiges

desséchées, couleur d'acier, semblent avoir été dessinées par un maître en l'art de la ferronnerie.

Encore quelques kilomètres en terrain nu et vallonné, et nous atteignons l'Oued-Mouilah, charmant ruisseau, bordé de trembles et d'eucalyptus, qui n'est autre que le cours inférieur du célèbre Oued-Isly. Au delà, dans une oasis de verdure, qui contraste avec l'âpreté du pays environnant, la petite ville de Lalla-Marnia étale ses maisons blanches d'aspect mauresque, dominées par le léger minaret d'une mosquée. Nous voici à l'étape et bientôt attablés pour déjeuner dans un très convenable petit hôtel.

C'est en 1843 que fut créé le poste de Lalla-Marnia (ou Maghnia). On lui donna le nom d'un marabout célèbre, qui dresse encore aujourd'hui sa pittoresque coupole à l'entrée de la ville, et sous lequel repose une sainte musulmane (*Lalla* veut dire « Dame ») dont les restes sont l'objet d'une grande vénération parmi les femmes maugrebines.

Le nouveau poste, qui devait durant plus de soixante ans marquer le point d'arrêt de notre marche vers l'ouest, commandait à la fois l'entrée des vastes et riches plaines des Angad et des Trifas et de la région montagneuse des Béni-Snassen ; aussi les Marocains tentèrent de s'opposer à son installation et, le 30 mai 1843, ils assiégeaient avec des forces considérables la redoute à peine construite. « A n'en pas douter, écrit le capitaine Piquet, c'était la guerre. Bugeaud se hâta d'accourir. Une entrevue entre le général Bedeau et le caïd d'Oudjda fut interrompue par une attaque soudaine des chefs marocains, que le maréchal leur fit d'ailleurs payer cher ; les spahis élevèrent une pyramide de 150 têtes ; puis l'armée gagna Oudjda.... Le camp marocain était à deux portées de canon du camp français ; le fils même du sultan approchait à la tête de nouvelles troupes.... Bugeaud conçut aussitôt le plan de la campagne qui devait se terminer par la

victoire de l'Isly. Il avait en face de lui 30 000 fantassins, 10 000 cavaliers et 11 canons ; on distinguait parmi les cavaliers les Abid nègres, vêtus d'un burnous rouge et d'un grand bonnet pointu rouge. Bugeaud avait 8 500 fantassins, 1 400 cavaliers, 16 canons et 400 goumiers. » L'historien des campagnes d'Afrique nous raconte comment, la veille de la victoire d'Isly, alors que les officiers offraient un punch à leurs camarades nouvellement arrivés, dans un décor de lauriers-roses, illuminé de lanternes vénitiennes, le maréchal exposa le plan qui devait être rigoureusement suivi le lendemain, et valoir à nos armes un des plus éclatants succès des campagnes africaines : ce fut une nouvelle veille d'Austerlitz.

« Le lendemain matin, avant le jour, on se mettait en route sans bruit. Bugeaud, qui savait avoir affaire surtout à de la cavalerie, avait substitué à l'ancien dispositif de marche en carré, un dispositif en losange, qui est devenu fameux et devait lui donner la victoire. Les faces étaient formées de bataillons d'infanterie marchant en carrés ; l'artillerie, la cavalerie, le convoi étaient au centre. Chaque bataillon protégeait ainsi par ses feux le bataillon voisin, tout en conservant son indépendance ; la cavalerie pouvait sortir sans bousculer l'infanterie, et l'artillerie pouvait tirer facilement dans toutes les directions sans même que l'infanterie eût à lui faire des créneaux. Le losange, que l'on a comparé à une hure de sanglier, s'avança ainsi parmi les masses de la cavalerie ennemie sans se laisser entamer, et, à midi, le camp de Moulaï Mohammed était enlevé et les Marocains écrasés. Ils laissaient entre nos mains plus de 1 000 tentes et leurs canons ; nous avions à peine une centaine d'hommes tués ou blessés. »

Cette victoire éclatante, qu'avait précédé le bombardement de Tanger et de Mogador, mettait le Maroc à notre merci. Mais, déjà en ce temps, nous nous voyions arrêtés par la jalousie des

puissances européennes ; c'était alors l'Angleterre qui prenait ombrage de nos succès et qui redoutait de nous voir pousser jusqu'à Tanger et occuper la rive méridionale du détroit de Gibraltar.

Nous avons expliqué comment nous dûmes abandonner ces plaines d'Oudjda que nos soldats venaient de conquérir et reculer jusqu'à Lalla-Marnia. On sait aussi quelles furent les conséquences, fort importantes du reste, du traité signé dans cette localité l'année suivante, en 1844, entre la France et le Maroc, et qui nous a permis de revenir dans ces Confins Algéro-Marocains si malencontreusement abandonnés.

Il s'est développé peu à peu, autour de ce poste frontière, une ville relativement importante, puisque sa population dépasse 2 500 habitants sur lesquels les trois quarts sont Européens. Les maisons basses, à terrasse, peintes de couleurs vives selon la coutume espagnole, s'alignent au long de larges voies plantées d'arbres, rectilignes et se coupant à angles droits. De beaux jardins, créés sur les bords de l'Oued-Mouïlah, lui font un cadre riant qui contraste avec la nudité de l'immense plaine, le « désert » d'Angad qui l'avoisine et des pitons rocheux coiffés de fortins qui la dominent. Malgré l'aspect un peu fruste de ses boutiques et de ses entrepôts, c'est le centre d'un mouvement commercial considérable. Son marché jouit, en effet, d'un privilège important, puisque les marchandises provenant du Maroc sont exemptées des droits de douane habituels ; aussi, les Marocains y viennent en foule. Les moutons et les bœufs arrivent de Debdou, de Taza, et même de la région voisine de Fez, s'y échanger contre le thé, le café, la farine et les sucres. Depuis douze ans, surtout à la faveur de l'ordre que nous avons mis chez les Béni-Snassen, les transactions ont atteint des chiffres inconnus jusqu'à ce jour : le mouvement commercial, à l'entrée et à la sortie, s'élevait, en effet, en 1909, à près de 20 millions de francs (exactement 19 748 577 francs.)

« Ce marché, dit M. de Lorral, est le principal débouché du Maroc oriental pour les laines, les grains, les bestiaux. Il s'y rend plus de 50 000 moutons par an. Aucune description ne saurait donner une idée, même éloignée, d'une de ces foires hebdomadaires qui se tiennent dans un vaste et pittoresque enclos, à l'est de la ville. C'est un fourmillement d'hommes venus de toutes les régions voisines, Européens, Juifs, Arabes, Berbères. C'est un piétinement sans trêve de chevaux, de mulets, d'ânes, de bestiaux, de chameaux à la voix rauque et discordante. C'est un encombrement extraordinaire de marchandises de toute espèce, dattes, figues en tourteaux, pains de sucre, henné, coheul, haïks, chéchias, cuirs filali. C'est un bourdonnement confus de voix qui fait songer à la Tour de Babel et à la confusion des langues : on y parle français, arabe, kabyle, hébreu, espagnol, allemand, et surtout *sabir*. C'est une cohue de costumes hétéroclites ; la longue blouse bleue ou grise des marchands de bestiaux européens coudoie le burnous blanc comme neige de l'Arabe de grande tente ; le guerrier marocain, ceint de la *zama*, ceinture composée de lanières de cuir rouge et retombant jusqu'aux genoux, se promène majestueusement côte à côte avec l'Espagnol drapé dans sa vieille *manta* trouée ; le mocassin en peau de chèvre, la sandale en sparterie, la grande botte rouge en filali foulent le même sol que la bottine à élastique ou le brodequin du mercanti ; le turban de toutes couleurs s'incline amicalement devant la casquette et le chapeau à larges bords.... »

Cependant, malgré le prodigieux développement qu'il doit aux récents événements, le marché de Lalla-Marnia ne semble pas moins menacé d'en subir un fâcheux contre-coup dans un avenir sans doute très prochain : notre occupation de l'amalat d'Oudjda tend à reporter au delà de la frontière l'activité commerciale, et les entreprenants mercantis marniens vont déjà

fonder de nouveaux comptoirs à Oudjda, à Aïoun-Sidi-Mellouk, à Taourirt, à Debdou et jusqu'aux rives de la Moulouïa.

VI

La redoute et la koubba de Lalla-Marnia. — La plaine des Angad et la route d'Oudjda. — Notre entrée au Maroc. — Cultures et douars. — Sous les remparts d'Oudjda. — La porte du Jeudi et les douanes chérifiennes. — L'hôtel et le quartier français.

Nos chevaux reposés, nous ne quittons Lalla-Marnia qu'après trois heures. Il fait, malgré la saison, une chaleur étouffante parmi ces rochers calcinés, et la distance qui nous sépare d'Oudjda n'est plus que de 27 kilomètres, dont 13 en territoire français. La route, qui oblique vers le sud-ouest, nous fait passer au pied de la redoute qui fut si longtemps notre citadelle de frontière, modeste citadelle du reste, aux murs sans banquettes et percés de meurtrières. Il n'y a plus guère là que quelques zouaves, toutes les troupes étant désormais établies dans les postes des Confins.

Tout auprès de la redoute, sur une croupe de rocher, se dresse le célèbre marabout de « Dame » Marnia, la sainte patronne des Maugrebines : c'est une *koubba* blanchie à la chaux, cube de maçonnerie couronné de dentelures de briques et coiffé d'un dôme polygonal ; une sorte de petit enclos entouré d'un mur élevé en précède l'entrée exclusivement réservée aux femmes, que nous voyons, enveloppées de leurs haïks blancs et entourées d'enfants, former sur la pente de la colline de pittoresques groupes.

Encore quelques jardins, puis, durant un ou deux kilomètres, des plantations clairsemées de jujubiers complètement secs en cette saison; enfin, devant nous, l'immensité de la plaine, du « désert », comme l'appelaient injustement nos soldats, se déroulant sans un arbre, sans une ondulation notable jusqu'au lointain horizon des montagnes enveloppées par la brume.

Cette plaine des Angad est, en effet, loin d'être un désert et, si les tribus qui la possèdent n'en tirent qu'un maigre parti, il est certain que, dans un avenir sans doute prochain, nos colons sauront la transformer en une Beauce verdoyante, comme ils l'ont déjà fait pour la plaine voisine des Trifas. L'éminent géologue, Louis Gentil, un des plus consciencieux explorateurs de ces régions, a constaté, le premier, que le sol de cette plaine était formé des débris de laves charriés par les eaux du versant des montagnes volcaniques qui la dominent. « Ce qu'il y a de remarquable dans ces laves, et les produits de projections qui les accompagnent, explique-t-il, c'est qu'elles rappellent, par la présente de la *leucite*, les laves du Vésuve. Ce sont des roches très alcalines dont la décomposition donne généralement des terres très fertiles ». Malheureusement, quoique les sources soient très abondantes dans les monts voisins, la plaine est complètement dépourvue d'eau ; mais ce mal n'est pas sans remède possible. M. Gentil ajoute, en effet : « Il me paraît inutile d'insister sur l'importance que pourrait avoir l'irrigation dans les environs d'Oudjda. La partie de la plaine des Angad, comprise entre cette ville et Lalla-Marnia, m'a semblé susceptible d'être arrosée par des canaux artificiels, étant données sa disposition topographique, d'une part, et l'existence de nappes aquifères souterraines, en amont, dans la vallée de l'Oued-Isly, d'autre part. Et je suis persuadé que cette partie des Angad est la plus riche, parce qu'elle est fermée à l'ouest, dans sa région la plus élevée, par les volcans leucitiques de Semmara, de Tinianine, etc. Il en résulte, en effet, que les alluvions de la plaine à l'est de cette ligne de collines ont été formées, en partie du moins, aux dépens des éléments alcalins et phosphatés de laves et de tufs qui donnent une si grande richesse agricole à beaucoup de régions volcaniques. »

En attendant la réalisation de ces brillantes perspectives, c'est un désert assez monotone que le pays dans lequel nous cheminons

depuis une heure au petit trot de nos chevaux. Mais voici sur le côté droit du chemin, dans l'immense solitude, un cabaret devant lequel sont arrêtées quelques charrettes attelées, tandis qu'à l'intérieur les conducteurs se désaltèrent ; tout auprès, un minuscule bordj aux murs percés de meurtrières, l'ancien poste des spahis, dont la porte, hermétiquement fermée, dénote l'abandon : c'est la frontière, que ne garde ni un soldat, ni un douanier. Un pas de plus, et nous sommes au Maroc !

Insouciant, le cocher pousse ses chevaux et notre voiture roule sur le territoire chérifien. Il y a trois ans à peine, nous eussions été sans doute, ici même, accueillis par une grêle de balles. Il ne faudrait remonter que de quelques kilomètres vers le nord, le long de cette frontière que rien ne marque, pour retrouver le théâtre du sanglant combat de novembre 1907. « Tout contre la route, écrit M. Ernest Vincent, reposent deux légionnaires et douze tirailleurs ; un mausolée tout blanc indique au milieu des palmiers nains l'endroit précis où tomba, le même jour, le lieutenant Saint-Hilaire. « N'avancez point, mon lieutenant, vous ne pourrez pas passer, lui criait, au début de l'action, un caïd demeuré fidèle. — En avant ! à la baïonnette ! » commanda l'officier, l'épée haute. Il tomba, frappé d'une balle à la poitrine. » Et de combien d'autres actes d'héroïsme fut marquée cette courte et sanglante lutte, où nos soldats, quoi qu'en dise la fiction diplomatique, ont définitivement effacé cette frontière ridicule.

A partir du bordj abandonné, le chemin, se dirigeant, au sud, vers Oudjda, n'était naguère encore qu'un piste sinueuse tracée à travers la plaine par le passage des caravanes. Reginald Kahn, le suivant en 1904, y remarquait « les tas de pierres » placés le long du chemin avec la régularité des démarcations kilométriques. « Ce sont, ajoutait-il, les tombeaux des nombreux voyageurs assassinés par les Marocains ! » Cette piste lugubre a été nettoyée par nos ingénieurs militaires. A sa place s'allonge, large,

nivelée, rectiligne, une route empierrée qui vaut celles de notre France ; des bornes kilométriques indiquent les distances et, aux croisements, de grands poteaux en fonte, munis des plaques bleues à flèches blanches si connues dans nos campagnes, renseignent les voyageurs.

Au loin, sur notre gauche, on aperçoit les modestes bâtiments de la station de Zoudj-el-Béral, terminus du chemin de fer de Tlemcen, arrêté à la frontière ; mais, depuis notre passage, les travaux ont été repris activement et le rail est parvenu à Oudjda vers la fin de 1911 : malheureusement, la partie de la ligne comprise entre Zoudj-el-Béral et la petite cité marocaine a été construite à voie étroite par le génie militaire, tandis que la voie du chemin de fer de Tlemcen est à la largeur normale, de sorte que, pour l'instant, le raccordement n'a pu encore être opéré.

Actuellement, la route que nous suivons dessert un trafic intense. A chaque instant nous rencontrons les longues charrettes oranaises, lourdement chargées de marchandises et pittoresquement attelées de cinq, six et parfois huit mulets, tout clinquetants de clochettes. Nous avons à peine dépassé la diligence de Marnia, qui, avec sa silhouette antédiluvienne, s'en va bondée de voyageurs jusqu'au faîte, cahotant au trot de ses quatre chevaux, que, semblable à un bolide, une voiture automobile fond sur nous et nous enveloppe d'un épais nuage de poussière : c'est l' « automitrailleuse ». Ces autos, qui font le service de la place d'Oudjda et sont conduits par des militaires, sont disposés, en effet, pour être armés d'une mitrailleuse, mais, bien entendu, seulement lorsque le besoin de cette protection se fait sentir ; cependant, armées ou non, ces voitures sont ici toujours désignées sous ce vocable belliqueux.

Depuis que nous cheminons sur le territoire marocain, je remarque que tout autour de nous le sol est parsemé d'arbustes bizarres, dont les branches sont chargées de sortes de fruits blancs

qui étincellent d'un particulier éclat sous les rayons du soleil. Je fais arrêter la voiture pour examiner cette végétation bizarre et, en m'approchant, je constate que ce que j'ai pris pour des fruits sont les coquilles de gros escargots blancs : ces mollusques sont tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils enveloppent complètement touts les ramifications des branches et forment des grappes du plus curieux aspect. Que font là ces paisibles gastéropodes ? Sans doute, ne trouvant plus de nourriture sur le sol desséché, ils se groupent ainsi durant tout l'hiver et attendent, pour quitter leur perchoir, que l'herbe ou l'orge ait reparu. Il serait très facile de les détruire, car ils doivent causer de grands dégâts dans les récoltes... mais l'apathie arabe....

L'Arabe, en effet, est partisan de la théorie du moindre effort, et nous en avons en ce moment la preuve sous les yeux. Des deux côtés de la route, des indigènes sont occupés à mettre en cultures quelques lambeaux de la vaste plaine. Tandis que déjà, en maint endroit, l'orge pointe ses tiges d'un vert pâle, de primitives charrues traînées par un maigre bourriquot, auquel s'adjoint parfois une femme ou un enfant, égratignent légèrement la surface d'autres carrés où, derrière le laboureur, le semeur lance, du geste cadencé et traditionnel, le grain sur les nouveaux sillons. Mais aucune tentative de défrichement n'a précédé ces opérations. De toutes parts, se dressent dans le champ des broussailles hérissées de formidables épines et des buissons à escargots que le laboureur contourne de sa charrue sans essayer, même lorsque ce sont de modestes touffes d'asphodèles, d'arracher ou de renverser l'obstacle. Cependant il faut rendre aux indigènes cette justice qu'ils tirent ingénieusement parti de leurs cultures pour la nourriture de leurs troupeaux. Lors de la moisson, au lieu de faucher leurs céréales, ils se contentent d'arracher les épis à la main, laissant les tiges debout : cette cueillette terminée, ils conduisent leurs troupeaux dans leurs champs ; les bêtes

trouvent ainsi une nourriture saine, relativement abondante, et leur fumier sert d'engrais pour la prochaine récolte.

Çà et là dans la plaine, nous apercevons des groupes de petits tertres bas qui attirent à peine le regard, et ce n'est qu'en approchant d'un de ces groupes, plus voisin de la route, que nous reconnaissons qu'il est composé de tentes. C'est un *douar* ou village des laboureurs semi-nomades qui nous entourent. « Les tentes des douars marocains, écrit M. Reginald Kahn, forment un cercle à l'intérieur duquel sont parqués pendant la nuit les troupeaux et les chevaux, lorsqu'on ne les place pas dans les tentes elles-mêmes. Elles sont faites de poils de chèvre et tendues sur une poutre soutenue par deux piquets, élevés de 2 mètres environ au-dessus du sol. Comme elles ont 20 mètres de long en général, elles paraissent souvent à distance se confondre avec le sol, et il faut un regard exercé pour les apercevoir de loin. Sous l'espèce de portique tracé au milieu de la maison mouvante sont empilées toutes les marchandises appartenant au propriétaire. D'un côté vivent les femmes, de l'autre les hommes. »

Les habitants de cette plaine, à laquelle ils ont donné leur nom, sont les Angad. Ce sont des Arabes nomades qui ont été placés ici au XIVe siècle par les souverains de Tlemcen. Établis entre les deux capitales rivales des dynasties berbères, ils prêtaient leur concours, tantôt aux souverains de Fez, tantôt à ceux de Tlemcen, pour surveiller et contenir les montagnards. S'ils se sont montrés longtemps de farouches gardiens de cette marche marocaine, accueillant à coups de fusil tout Européen qui s'aventurait chez eux, ils semblent avoir assez bien pris leur parti maintenant de notre présence. Quelques-uns même nous saluent au passage, et leurs femmes, pittoresquement coiffées et sans voile, nous croisent à chaque instant sur la route, sans se montrer autrement effarouchées.

Par un phénomène fréquemment constaté, depuis que nous

sommes entrés dans la plaine, les monts des Béni-Snassen, qui en occupent le centre et dont la masse imposante fixait nos regards dès le passage du col du Juif, semblent s'abaisser à mesure que nous en approchons ; le léger bombement du sol, si plat en apparence, nous en dissimule leur base, comme il ne nous laissera apercevoir Oudjda que quand nous serons sur le point de l'atteindre.

Sous les murs d'Oudjda. *(Cl. Rousselet.)*

Tout à coup, en effet, à moins d'un kilomètre de nous, nous voyons s'allonger dans un fond la longue et étroite bande verte des jardins qui entourent la petite cité marocaine, dont on ne voit que le sommet du haut minaret de sa principale mosquée. Cela donne bien, au milieu de ce véritable désert, l'impression d'une oasis, mais il y manque les palmiers ; ces jardins ne sont guère composés que d'oliviers aux troncs contournés, et leurs hautes et épaisses ramures abritent des cultures maraîchères, des bosquets de figuiers et de grenadiers. Des murs de pisé à demi écroulés partagent en d'innombrables et minuscules carrés ces

précieux vergers, sillonnés en tous sens par des canaux d'irrigation.

Puis la ceinture verdoyante s'interrompt ; sur une courte esplanade, des ânes chargés, des chameaux accroupis ou dressés en un pittoresque désordre, autour desquels s'agitent des Bédouins dont les fusils accrochés à l'épaule scintillent au soleil, et, formant le fond de ce tableau, une longue ligne de hautes murailles aux créneaux dentelés : c'est enfin Oudjda.

Bizarrement placée à l'extrémité de ce rempart, à l'angle même formé par le changement de direction de l'enceinte, s'ouvre la porte de la ville : une arche de modeste dimension, couronnée aussi de dentelures bizarres et dont le linteau porte en hautes lettres capitales, pour que nul n'en ignore, l'inscription BAB-EL-KHEMIS, ce qui signifie, en arabe, la Porte du Jeudi. Cette inscription si française sur la porte d'une ville marocaine est-elle bien conforme à l'Acte d'Algésiras ?... Pour rassurer les esprits timorés, une large affiche, placée bien en évidence sur la muraille, nous avise que le bureau des douanes chérifiennes est à l'intérieur, « près de la porte du Jeudi ». Et, en effet, cette porte, que garde un petit poste de zouaves, une fois franchie, notre voiture est arrêtée par les douaniers qui, après un examen superficiel de nos bagages, nous autorisent à continuer notre route. Nous pouvons constater toutefois que cette douane, fort complaisante aux touristes, n'est nullement une fiction ; devant le bureau, sont arrêtées de longues files de charrettes chargées, et les douaniers en vérifient scrupuleusement toutes les marchandises.

En fait, il n'est pas inutile de dire que nous remplissons scrupuleusement les conditions des accords qui nous lient avec le Sultan, et que les droits de douane, perçus sur les marchandises passant d'Algérie dans les Confins, servent — ce que se gardent de faire nos rivaux espagnols — à alimenter le budget local, au grand profit du Makhzen. Nous les employons aussi à l'entretien

de cette fameuse police franco-marocaine dont nous aurons à reparler.

Enfin, nous voici dans les murs de la mystérieuse Oudjda. La première impression est, disons-le, fort désappointante : on se croirait dans quelque coin du plus minable faubourg oranais ; une rangée d'entrepôts, de hangars, des maisons algériennes sans aucun caractère, aux enseignes françaises, encadrant une large et irrégulière rue, où se presse une foule européenne, à peine entremêlée de quelques Arabes. C'est que nous débouchons ici dans le quartier français hâtivement construit dans ce coin de ville proche du Bab-el-Khemis, où les révolutions qui ont depuis vingt ans saccagé Oudjda n'avaient laissé que des ruines. Profitant de cet espace vide, les premiers pionniers ont déblayé les décombres et élevé leurs magasins sans aucune préoccupation artistique ; les autres les ont imités et le quartier français s'étend ainsi chaque jour. « Il eût mieux valu, comme on l'a fait à Tunis, dit M. Augustin Bernard, s'installer en dehors de la cité musulmane et mettre les Européens à part des indigènes, dont on prétend respecter les mœurs et l'intégrité. Cette manière de voir n'ayant pas prévalu, il en est résulté que la ville européenne est laide et mal construite, enserrée dans des rues étroites, sans un arbre, sans un coin de verdure. » Mais il est probable que tout cela n'est que transitoire et qu'au jour prochain où le chemin de fer atteindra Oudjda, cette ville mal venue déménagera et se transportera hors des murs, parmi les jardins, comme elle commence déjà à le faire.

En attendant, l'Oudjda français nous ménage une bien agréable surprise : celle d'un hôtel, nous ne disons pas de premier ordre, il ne faut rien exagérer, mais tel que mainte de nos villes de province n'en présente d'égal. L'hôtel Simon a des chambres Touring-Club, avec lits de cuivre, meubles pitchpin, toilettes « dernier cri »... personnel empressé : tout cela, au Maroc, est

un peu inattendu, et je n'hésite pas à signaler aux touristes la louable initiative de notre compatriote.

Mais, le temps de nous installer, la nuit est venue et nous remettons à demain notre premier contact avec la cité marocaine.

VII

Les vicissitudes d'Oudjda. — Les résultats de notre occupation. — Les *souk* et les boutiques marocaines. — Quartiers et tribus. — La foule marocaine. — La Grande mosquée et la Kasbah. — Chez les juifs d'Oudjda. — Le marché aux grains. — Une renaissance de l'art mauresque. — Le camp du corps d'occupation et la police franco-marocaine. — Une partie de hockey.

Oudjda n'est qu'une très petite cité, puisqu'elle ne comptait guère, lors de notre occupation, que 7 000 habitants que sont venus augmenter quelques centaines d'Européens, sans parler de notre importante garnison et du personnel de nos services administratifs. Mais ce fut, de tout temps, le plus grand marché du Maroc oriental, et sa situation à l'entrée du seul passage qui conduise de notre Algérie à Fez lui donne une importance de tout premier ordre que ne feront qu'accroître l'établissement prochain du chemin de fer, jusque sous ses murs, et sa prolongation projetée vers la Moulouïa.

Fondé au xe siècle par les sultans Almoravides, Oudjda fut, dès son origine, l'objet des constantes compétitions entre les divers maîtres du Maghreb et releva tour à tour de Fez et de Tlemcen. On peut dire que ses vicissitudes n'ont guère été interrompues que par notre intervention, et sans nous la ville eût peut-être connu la ruine complète. Grâce à leurs rapports constants avec l'Algérie, « les habitants de la ville, presque tous commerçants aisés, dit M. Reginald Kahn, vivaient dans le luxe, recevaient généreusement les étrangers et témoignaient à leurs inférieurs une bienveillance inconnue ailleurs ; leurs esclaves, leurs chiens

et leurs juifs étaient heureux. La trop grande richesse d'Oudjda inspira sans doute quelque jalousie à Allah, car il lui envoya, au début de 1903, le plus grand des maux qui puisse frapper une cité marchande : la guerre civile. Les infortunés commerçants virent le nombre des caravanes diminuer chaque jour davantage et leurs revenus baisser en proportion. Ce n'était là que le commencement de leurs malheurs. De rapides succès avaient livré au Rogui presque tout le pays entre Fez et Oudjda. Les paisibles marchands, fort peu experts dans le métier des armes et complètement isolés par les rebelles victorieux de tout secours possible, se trouvaient, dès lors, à sa discrétion. Il s'empressa de s'assurer la possession d'une si riche proie et envoya aux notables l'ordre de faire reconnaître son autorité. Incapables de résister, ceux-ci destituèrent les fonctionnaires du sultan pour remettre le pouvoir à ceux qui arrivèrent du camp du Rogui. La nouvelle de la défection d'Oudjda déchaîna les fureurs du Makhzen : la ville avait capitulé sans combattre, sans même attendre l'approche des insurgés. Le Makhzen décida le sultan à envoyer son oncle, Moulaï Arafa, personnage chérifien, reprendre possession de la cité infidèle. Le délégué impérial passa par Tanger et Nemours, traversa le territoire français, fit son entrée à Oudjda à la tête d'une faible escorte et réinstalla l'ancien amel, après avoir chassé le fonctionnaire usurpateur. Le triomphe de la cause légitime fut de courte durée. Le prestige religieux de Moulaï Arafa, auquel avaient cédé les habitants de la ville, n'impressionna que médiocrement le Prétendant, qui se dirigea sur Oudjda avec toutes ses forces disponibles. Deux jours seulement après son arrivée, l'oncle du sultan abandonnait en toute hâte son éphémère conquête et repassait presque seul la frontière algérienne. Le nouveau maître fit payer aux pauvres citadins leur incartade de quarante-huit heures ; il dressa ses tentes à leurs portes, se fit offrir des présents par les notables, frappa la ville de contributions, nourrit ses

hommes et emplit son trésor à ses dépens. Son armée y goûta un bien-être exagéré qui ne tarda pas à produire de fâcheux effets ; la discipline se relâcha, l'énergie du prétendant lui-même parut s'endormir. Oudjda devint une Capoue marocaine. Cependant le Makhzen, voyant l'inaction de l'ennemi, reprenait courage. Les millions empruntés en Europe lui permirent de lever de nouvelles troupes. Une colonne importante marcha sur Taza, tandis qu'une autre s'embarquait à Tanger à destination du Kiss, pour prendre les insurgés à revers. A la fin de juillet 1902, la trahison d'un caïd livra Taza au sultan. Dès lors, la position de Bou-Hamara à Oudjda devenait intenable : redoutant d'être coupé de ses fidèles alliés du Riff, il quitta la ville au milieu d'hypocrites protestations de fidélité. Le lendemain, il apprenait que son amel venait d'être chassé pour la deuxième fois. Il accueillit la nouvelle sans s'émouvoir et répondit au messager : « Va dire à ces chiens que je me soucie peu de ce qu'ils font ; mais si Allah me donne la victoire, je réglerai leur compte et je le réglerai bien. »

Cette menace ne fut qu'à demi réalisée : les troupes impériales, revenues à Oudjda, en furent de nouveau chassées, et ce n'est que la fuite du Rogui qui ramena le calme dans la pauvre cité dévastée. Aussi, lorsque nos colonnes arrivèrent en mars 1907, c'est sans opposer la moindre résistance que les habitants nous ouvrirent leur porte. Par la porte du Jeudi, le drapeau tricolore flottant au vent, nos soldats firent leur entrée dans Oudjda, sale, boueuse, sordide. Précédés du général Lyautey, entouré de son état-major, s'avançaient les deux escadrons du 2e Spahis, dont les trompettes sonnaient la marche ; puis venaient les cavaliers du goum algérien, les zouaves, tous pateaugeant dans une boue liquide, sous l'œil curieux des Marocains rangés, calmes et impassibles, devant leurs demeures. La colonne traversa la ville de part en part et alla établir son campement à une petite distance de l'enceinte.

Tout de suite, le commissaire du gouvernement français, M. Destailleur, auquel fut confié l'administration de la ville et qui remplit depuis lors ces fonctions, s'occupa de l'assainissement de ce « bourbier » marocain. Les rues furent débarrassées des immondices qui les encombraient, et les riverains obligés de veiller à leur entretien. Des plaques, comme il en manque encore dans la plupart de nos bourgades, furent placées aux angles des carrefours, avec indication *en français* du nom des rues, permettant aux étrangers de se reconnaître dans ce dédale de ruelles tortueuses, et, dès la tombée du jour, des reverbères à acétylène du dernier modèle jetèrent leurs feux au long des voies principales et, sans vouloir rivaliser avec l'éclairage de l'avenue de l'Opéra, assurèrent ainsi la sécurité de la circulation durant la nuit. A cela, bien entendu, vint s'associer l'organisation d'une police urbaine, la création d'écoles, d'infirmeries....

Mais il est temps de procéder nous-mêmes à la visite de cette ville rénovée et qui, hâtons-nous de le dire, n'a jusqu'ici rien perdu de son caractère particulier qui en fait une des plus curieuses cités commerciales du Maroc.

La grande rue qui, venant de la porte Bab-el-Khemis, traverse le quartier français, se continue vers la ville marocaine et, après quelques détours parmi des murs branlants, des maisons à demi ruinées, entremêlées encore de cabarets sordides et d'entrepôts européens, débouche enfin sur une petite place qui forme l'entrée des *souks* ou bazars marocains. On est tout de suite frappé par le spectacle de vie intense, grouillante, qu'offre ce cœur de la cité, mais plus encore par l'aspect resserré, réduit, minuscule, de tout ce qui vous entoure.

Les maisons qui, dans le plus fantaisiste des alignements, encadrent cette place de dimensions si réduites et cependant une des plus importantes d'Oudjda, n'ont guère plus de 3 mètres de hauteur. Ce ne sont, pour la plupart, que de simples cases, cons-

truites en bois, en torchis, à toiture plate, et dont la façade, large à peine de quelques mètres, ne consiste qu'en une unique ouverture, simplement fermée par des volets en ce moment repliés sur les côtés. Une sorte de large comptoir barre l'entrée de ces étroites cellules si complètement que, pour pénétrer à l'intérieur, il faut franchir cet obstacle en s'aidant d'une corde pendant du

La place du Marché, à Oudjda. *(Cl. Rousselet.)*

plafond. Ces cases sont cependant les principales boutiques d'Oudjda, et dans ces sombres guérites alignées ainsi sur quelques centaines de mètres le long des bazars, il se fait, surtout depuis notre occupation, un mouvement d'affaires de plusieurs millions par an ; mais ici, habitués à une longue oppression, le gros banquier, l'usurier ou l'orfèvre ne cherchent pas à étaler leur richesse et se dissimulent sous le même décor sordide que le petit détaillant ou l'humble artisan. A voir accroupis, derrière leur comptoir, les notables commerçants marocains, enturbannés et vêtus de blanc, on se demande comment ces importants personnages,

en général gros et gras, se peuvent remuer en un si étroit espace, entre ces murs garnis du haut en bas de tablettes et regorgeant de marchandises : marchandises d'origine européenne pour la plupart, qui de là vont se répandre dans toutes les tribus de l'est du Maroc.

L'impression générale que l'on éprouve, en parcourant Oudjda, est combien tout est petit, resserré, dans cette ville ; il semble que l'on ait voulu faire tenir le plus possible dans le précieux espace abrité par ses fortes murailles contre la rapacité des Berbères voisins. Et n'était le fâcheux délabrement de toutes ces constructions, auquel notre administration n'a pu encore remédier, cela donnerait un charme tout particulier à cette étrange petite cité ; mais les amateurs de pittoresque peuvent s'en donner à cœur joie.

Cependant cette première place des Souks que nous visitons est déjà sensiblement envahie par la civilisation occidentale ; quelques maisons portent des enseignes françaises, et un des côtés est occupé par l'hôtel Figari. Ici on nous permettra à ce sujet une courte parenthèse ; quoique cet hôtel ne réponde pas actuellement aux besoins des touristes un peu exigeants, on ne peut que rendre hommage à l'énergie de notre compatriote qui créa, même avant notre occupation, cet asile hospitalier pour les Européens qui ne pouvaient trouver aucun moyen de se loger dans les maisons marocaines et en étaient réduits à camper hors des murs ou à s'installer dans des caravansérails sordides. Le capitaine Mougin a tenu naguère à signaler au Comité du Maroc cette courageuse initiative. « M. Figari, écrivait-il, a installé, en 1905, un hôtel-restaurant à Oudjda. Il n'est pas d'obstacles auxquels notre compatriote ne se soit buté. Il a dû, tout d'abord, établir son hôtel dans le quartier juif, dans un dédale de rues malpropres. La douane faisait payer à ses marchandises des droits d'entrée arbitraires et exagérés. M. Figari n'a pas cédé, et aujourd'hui on le tolère. Il a enfin, en février 1907, pu sortir du quartier juif et

s'établir au premier étage d'un vaste fondouk qu'il a complètement transformé. »

A l'un des angles de la place, s'ouvre une porte à l'arcature mauresque qui conduit dans le quartier voisin. Oudjda est, en effet, comme le sont la plupart des villes marocaines, partagé en quatre quartiers qui appartenaient, chacun à l'origine, à un

Une des portes intérieures, à Oudjda. *(Cl. Rousselet.)*

groupement de tribus distinctes ; ce sont ici les Ahl-Oudjda, les Ouled-el-Cadi, les Ouled-Amrân et les Ouled-Aïssa, auxquels sont venus par la suite se fondre des éléments étrangers. Ces quartiers ne communiquaient entre eux que par des portes toujours fermées à la tombée de la nuit, et parfois souvent pendant le jour, lorsque des dissenssions, alors fréquentes, armaient ces tribus l'une contre l'autre ; inutile de dire qu'elles sont aujourd'hui toujours ouvertes, et la plupart ont même perdu leurs lourds vantaux de chêne bosselés de plaques de fer.

C'est ainsi que la grande rue des Marchés (nom officiel donné à cette voie) s'en va, de porte en porte, sinueuse, parfois rétrécie ou s'épanouissant en large carrefour, à travers chaque quartier, d'un bout de la ville à l'autre ; dans un cadre analogue, mais avec une infinie variété, se déroulent ainsi sous nos yeux toutes les branches de l'activité oudjdienne. Comme toujours en ces pays, artisans ou commerçants sont groupés en corporations : du souk des marchands d'étoffes, des selliers, des brodeurs, on passe à celui des potiers, des cordonniers, etc. ; au marché des fruits et légumes, succède celui du charbon et du pain (étrange, mais véridique association). Partout le touriste trouvera, dans ces industries indigènes qui s'exercent sous ses yeux, au seuil des étroites boutiques, de curieux sujets d'observation ; mais nous n'écrivons pas une monographie d'Oudjda, et il nous faut nous borner.

Ce qui excite au plus haut degré notre intérêt, c'est le spectacle qui nous entoure. Dans cette voie étroite que bordent sans interruption échoppes et boutiques, les gens se pressent à tel point durant ces heures de trafic que nous avons parfois de la peine à nous frayer un chemin, et c'est vraiment plaisir de voir avec quelle bonhomie ces farouches Marocains s'écartent devant nous ou s'excusent de nous coudoyer lorsqu'ils voient que nous sommes accompagnés d'une dame. Aucune hostilité apparente, tout au plus un regard de surprise effarée de la part de quelque fruste montagnard drapé de guenilles, tandis que les citadins aux fins burnous blancs nous saluent gravement et que les petits mauricauds vêtus de quelques haillons nous lancent de gais « bonjou » : on se sent, quoique isolé, en parfaite sécurité dans cette foule dont notre force a dompté, pour le moment du moins, les instincts sauvages.

Faut-il dire qu'en ce pays marocain les animaux se montrent aussi affables que les hommes ? Tout le trafic en ces bazars se fait à dos d'ânes qui, chargés de lourds fardeaux, cheminent en

files continuelles à travers les rues ; suivis d'un Arabe qui en conduit parfois une dizaine et s'égosille en inutiles *balek* ! (gare !) auxquels nul ne prend garde, ces gentils bourriquots, à peine plus hauts que des chiens, s'en vont d'un trot menu, se faufilant entre les passants, les écartant gentiment de la tête sans jamais les bousculer. La situation se complique un peu, lorsque ce sont quelques chameaux ou des cavaliers qui fendent la foule ; mais

La rue des Marchés, à Oudjda. *(Cl. Neurdein.)*

tout se passe quand même sans heurt, sans hâte, et bêtes et gens manifestent la même impassibilité orientale.

Ici, bien entendu, sauf de rares Européens et quelques soldats venus du camp, la foule est composés d'indigènes, et l'on peut y étudier les types si variés du peuple marocain, depuis les sauvages montagnards berbères au bizarre accoutrement, les cavaliers nomades de race arabe, les Juifs aux longues boucles, jusqu'aux fins et élégants Maures de la côte tingitane. Quelques dames arabes sont soigneusement voilées, mais la plupart des femmes,

d'origine berbère, circulent à visage découvert, le front chargé d'un lourd turban attaché par des cordelettes de couleur, les oreilles chargées de lourds anneaux de métal : de longues tuniques superposées, à manches flottantes, serrées à la taille par l'enroulement d'une large ceinture d'étoffe, de lourds anneaux de métal aux poignets et aux chevilles, leur donnent un aspect viril et barbare.

Presque au centre de la ville, se dresse la *Djama Kebira* ou Grande Mosquée, datant du XIIIe siècle, ainsi que le minaret qui la domine, élégante tour carrée décorée d'arabesques de briques. Bien entendu, ainsi que dans tout le Maroc, l'entrée du temple est interdite aux infidèles; mais l'intérieur n'offre, au rapport des indigènes, rien de curieux, sauf quelques belles colonnes aux chapiteaux d'onyx sculpté.

Immédiatement en arrière de la mosquée, s'étend le quartier de la Kasbah, dont l'enceinte, distincte de celle de la ville, ne renferme plus guère que des ruines; il était autrefois réservé à la résidence des fonctionnaires et des soldats du Makhzen, et encore aujourd'hui l'*amel* ou représentant du sultan y habite une modeste maison, non loin du joli pavillon mauresque où réside le commandant militaire du territoire et où sont installés nos services administratifs.

Sortis de la Kasbah, nous continuons notre visite des souks, puis nous nous engageons dans le dédale de ruelles de l'intérieur de la ville, où sont les demeures des marchands, qui, le soir venu, ferment leurs boutiques et rentrent chez eux. Il est difficile de juger de ce que sont ces habitations, car, selon l'usage arabe, elles ne présentent sur la rue que des murs sans aucune autre ouverture que l'étroite porte d'entrée bardée de clous. Tout au plus, peut-on avoir une idée de leur architecture dans le quartier réservé aux Juifs, qui sont très accueillants aux visiteurs : comme tout ce qui est à Oudjda, on y constate que ces maisons sont de pro-

La Grande Mosquée, à Oudjda. *(Cl. Rousselet.)*

portions très étriquées, la plupart du temps n'ayant qu'un étage, et composées d'une série de petites pièces noires encadrant une cour minuscule.

Puisque nous parlons des Juifs, il nous faut dire que, très nombreux à Oudjda et pour la plupart d'origine algérienne, ils ont su de tout temps se créer une situation relativement privilégiée, que notre occupation a encore améliorée. Le capitaine Mougin écrivait à leur sujet, avant notre arrivée : « Si les Juifs d'Oudjda sont les plus heureux des « maudits » du Maroc, les Juifs d'origine algérienne sont les plus heureux des Juifs d'Oudjda. Insinuants, ils savent se prévaloir du gouvernement français à la moindre vexation du Makhzen.... Ici, le Juif algérien est surtout commerçant aisé, mais crasseux et jouant au pauvre pour ne pas exciter la cupidité des autorités qui ne se font pas faute de le pressurer. Il s'adonne volontiers aussi à la bijouterie et à la cordonnerie. » Aujourd'hui les Juifs d'Oudjda, aussi bien marocains qu'algériens, relèvent la tête après tant de siècles d'oppression et se considèrent comme citoyens français.

Les rues de l'intérieur de la ville, où l'on ne voit que de rares passants ou quelques femmes voilées qui, à la vue de l'étranger, se hâtent de regagner leur demeure, n'offrent que peu d'intérêt; mais, une fois engagé dans leur dédale à chaque instant coupé d'impasses, il est assez malaisé de s'y orienter, malgré les plaques bleues que notre administration a placées à tous les carrefours. Nous débouchons enfin, après être passé sous une arcade à demi ruinée, sur une vaste esplanade, encadrée d'un côté par les remparts et de l'autre par des *fondouks* ou caravansérails à arceaux voûtés : c'est le marché aux grains, et des groupes de chameaux, des piles de sacs autour desquels se démènent des caravaniers déguenillés, y forment un tableau amusant. Dans un angle de la place, de primitifs baladins ont installé leurs tréteaux, et les montagnards naïfs, venus à la ville pour vendre leur récolte,

leur font cercle : au son d'un orchestre de flûtes et de luths barbares, une jeune femme, au teint de bronze antique, les cheveux hérissés et vêtue de loques bizarres, exécute une sorte de danse frénétique entrecoupée de bonds et de cris : c'est d'une sauvagerie délicieuse.

Tout près de là s'ouvre une des portes principales de la ville, la Bab-Sidi-Aïssa ou porte de Taza. L'enceinte, formée, comme nous l'avons dit, de murs de 5 mètres de hauteur garnis de créneaux, est percée de quatre portes qui sont : Bab-el-Khemis ou porte du Jeudi à l'ouest, Bab Sidi-el-Houarri au nord, Bab Ahd-el-Ouahab à l'est, et la porte de Taza au sud. Cette dernière offre un aspect plus monumental que celle par laquelle nous sommes arrivés à Oudjda : sous sa voûte profonde sont de vastes corps de garde où est établi un poste de zouaves, et sa façade extérieure est flanquée de tours carrées aux créneaux dentelés.

Hors de l'enceinte, nous nous trouvons sur une vaste place enveloppée par les superbes oliviers de l'oasis. Il semble que ce soit là, dans ce cadre verdoyant, l'emplacement tout indiqué de la future ville française, et déjà tout un côté de l'esplanade est occupé par des maisons, tandis que des villas aux blanches façades sont dispersées dans les jardins ombreux. Mais ce qui nous surprend et nous enchante, c'est que toutes les nouvelles constructions de ce quartier embryonnaire (beaucoup sont encore aux mains des ouvriers) appartiennent au style mauresque, si approprié, avec ses toits en terrasse, ses larges arcades, ses profondes vérandas, à l'existence dans ces pays aux étés torrides et que nos colons ont eu, jusqu'ici, si grand tort de dédaigner. Quelques-unes des villas, appartenant à des officiers de notre corps d'occupation, sont de véritables petits chef-d'œuvre copiés sur de purs modèles d'art arabe. Je ne sais à qui revient l'initiative de cette renaissance artistique, bien rare en Algérie ; mais c'est un bon exemple à suivre.

Par la route ombragée, mais bien poussiéreuse, qui se prolonge à travers l'oasis, nous nous dirigeons vers le camp français. C'est, sur cette voie, un joyeux va-et-vient de nos soldats, zouaves, spahis, tirailleurs, légionnaires, artilleurs, allant ou revenant du marché pour approvisionner la « popote ». Au long du chemin, des paysans les arrêtent pour leur offrir les

Une compagnie de police marocaine se rendant à l'exercice par la porte Bab-Ahd-el-Ouahab. *(Cl. Boumendil.)*

poulets étiques qu'ils portent pendus en grappes ou les œufs frais qui remplissent le capuchon de leur gandoura ; et ce sont des débats où, dans un *sabir* fantaisiste, s'exerce la verve de nos soldats, dont finit toujours par avoir raison l'impassibilité du Berbère.

A plus d'un kilomètre de la ville, sur un plateau balayé par l'air pur des montagnes, s'étend le vaste camp français où sont réunis les 2 000 hommes de notre garnison. Les tentes de la première période de l'occupation ont fait place à de vastes baraquements, et c'est une vraie petite ville qui s'étend là; au centre,

le Génie a même élevé un élégant bâtiment surmonté d'une tour d'horloge qui abrite le cercle des officiers.

Sur une des faces du plateau et séparées des casernes françaises par la route, sont dressées les tentes des soldats de la police marocaine que nous nous sommes chargés de former. Des sous-officiers algériens font, en ce moment, manœuvrer ces recrues maugrebines, et c'est là un spectacle qui ne manque pas d'intérêt, puisqu'il soulève un des points les plus importants de notre intervention au Maroc. On sait que, d'après nos accords de 1902 et 1910 avec le Makhzen, cette force de police, créée par nous et composée exclusivement d'indigènes, sera commandée par des sous-officiers et officiers français ; elle sera appelée, au fur et à mesure de sa formation, à remplacer dans les Confins de la région nord nos régiments algériens [1]. C'est évidemment une opération délicate et qui sera d'autant plus longue à exécuter que les finances du Makhzen ne permettent guère de procéder à une formation rapide.

Pour le moment, on termine à Oudjda l'éducation de deux compagnies seulement, et ce premier essai semble très satisfaisant. Ces soldats marocains ont fort bonne allure. On a tenu à leur donner un costume qui les différencie nettement de nos tirailleurs : il consiste en une veste ajustée et une culotte genre cycliste serrée au genou, le tout en toile khaki ; une chéchia, des bandes molletières brunes, une ceinture d'étoffe rouge sur laquelle passe le ceinturon porte-baïonnette, complètent cet uniforme qui ne manque pas de cachet. Les hommes n'ont pas de sac, et leur paquetage se porte en bandoulière. Pour l'hiver et le mauvais temps, ils portent par-dessus la veste une *djellaba* marocaine, court burnous de laine à raies noires et grises. On projette

1. L'établissement de notre protectorat doit amener évidemment de profondes modifications dans l'organisation de cette police, et nous devons rappeler à nos lecteurs que notre relation a été écrite en 1911.

de donner cet uniforme à tous les goums réguliers d'infanterie que nous formerons au Maroc.

De retour en ville, nous allons visiter, près de la porte de Taza, l'école franco-marocaine, qui a été créée depuis notre occupation et qui est une œuvre fort intéressante.

On a construit, encadrant une assez grande cour, deux pavillons de style mauresque qui paraissaient au début bien vastes et qui suffisent à peine aujourd'hui à contenir les écoliers des deux sexes, qu'y envoient, non seulement les Européens, mais nombre de familles juives et musulmanes. Sous la surveillance des instituteurs et institutrices français, ce petit monde bigarré de types et de costumes s'ébat dans la cour, lors de notre arrivée, et c'est amusant d'entendre la bizarre cacophonie de toutes ces petites voix baragouinant un mélange de français et d'arabe. L'enseignement, basé sur le programme des écoles primaires algériennes, est donné au début dans les deux langues, puis ensuite exclusivement en français. Il paraît que les résultats sont excellents et rapides : on nous montre, du reste, dans les classes des cahiers de travail, certainement équivalents par la régularité et la netteté de leur écriture à ceux des élèves de nos écoles de villages.

Au cours de notre promenade, nous avons assisté à un jeu des enfants marocains appelé la *koura* et qui participe à la fois du hockey et du foot-ball. Armés de courts bâtons terminés en crosse, les jeunes Maugrebins, divisés en deux camps, se disputent une assez grosse balle faite en fibres de palmiers qu'il s'agit de pousser vers un but ; c'est là, je crois, la règle du hockey ; mais ce qui donne l'impression du foot-ball, c'est la fureur de la mêlée qui entoure la balle à chaque coup : les crosses volent en l'air, s'abattent sur les épaules et sur les crânes, comme si les gamins se livraient un combat acharné ; des grappes humaines se roulent sur la balle, avec des vociférations et des hurlements inconnus de

nos joueurs. Cependant, comme le dos du Maure a été fait pour recevoir des coups de bâton et que sa tête est plus dure qu'un caillou, ces combats frénétiques semblent se passer sans accident grave.

Notre première journée s'est passée ainsi à errer à travers la ville et dans les jardins de l'oasis qui l'entoure sur une largeur d'environ un kilomètre, remettant au lendemain nos excursions aux environs.

A la nuit tombante, nous sommes revenus dans les souks, nous aventurant sans crainte parmi la foule, malgré l'obscurité que ne dissipent pas complètement les lampes à acétylène administratives (la ville doit prochainement être éclairée à l'électricité), et nous avons constaté qu'Oudjda ne manque pas d'animation le soir. Dans les cafés maures, dansent, au son du tambourin, les brunes almées, et, à l'hôtel Figari, une troupe française de passage donne dans la cour du fondouk une représentation d'opérette.

VIII

L'Oued-Oudjda et les séguias. — L'oasis de Sidi-Yaya et le tombeau du marabout. — Visite au commandant du territoire. — Les boucles de la Moulouïa. — Le massif des Béni-Snassen et la campagne de 1907. — Berkane, une ville champignon.

Nous avons fait ce matin une charmante promenade jusqu'à la sainte oasis de Sidi-Yaya, à environ 5 kilomètres dans le sud-est d'Oudjda.

Après avoir franchi la ceinture de jardins qui entoure la ville et traversé le camp français, où, à cette heure matinale règne une joyeuse animation, nous prenons un chemin qui bifurque à gauche de la grande route. Ce chemin n'est qu'une piste sinueuse tracée autrefois par les pieds des pèlerins qui, à certaines époques, se rendent en foule à la tombe vénérée du marabout

Sidi-Yaya, mais le sol est ici tellement peu accidenté, que les voitures circulent fort bien sur cette piste devenue la promenade favorite de nos officiers et des Français d'Oudjda.

De ce côté de la plaine des Angad, le sol, grâce à la présence de l'eau, est presque partout cultivé et, déjà, un grand nombre de parcelles ont été acquises par nos colons, quoique la mise en valeur réelle soit encore à peine commencée et n'approche en rien de ce qui a été fait dans la plaine des Trifas. Cependant, sous le clair soleil du matin, l'orge naissante s'étend en un tapis vert clair, aussi uni que celui d'un billard, jusqu'au pied des collines qui bordent la plaine au sud. Au-dessus, fermant l'horizon comme un noir rempart, s'allongent les escarpements à pic de la chaîne des Zekkara soutenant la lourde masse, toute zébrée de coulées de neige, du Ras Asfour, dont la table culminante s'élève à près de 1 600 mètres. Sur le ciel d'un bleu d'azur, des troupes de cigognes planent en grands cercles pour se poser bientôt, en sautillant gauchement, parmi les sillons où deux ou trois laboureurs attardés poussent encore leur charrue.

Quelques centaines de mètres et nous voici sur les bords de la minuscule rivière à laquelle ce coin de désert doit sa séduisante fraîcheur. Étrange rivière, large de 3 à 4 mètres au plus, qui, coulant à pleins bords, sans un arbre, sans un buisson sur ses rives, se déroule en grandes courbes régulières comme un serpent d'argent étalé sur la plaine nue. A vrai dire, c'est une rivière artificielle, un canal, puisqu'en maints endroits plus élevé que le niveau du sol qui l'encadre, il n'est maintenu que par un minuscule talus par-dessus lequel de minces filets s'échappent, car, sans chercher à régulariser les méandres naturels du cours d'eau, on s'est contenté d'en surélever les bords pour alimenter les nombreuses saignées, les séguias, qui vont porter le liquide vivifiant aux jardins de la ville.

Cette riviérette, malgré son humble apparence, n'a pas moins

un débit journalier de 9 000 mètres cubes d'eau, entièrement fourni par les sources qui jaillissent tout près de là dans l'oasis de Sidi-Yaya. Malheureusement, l'utilisation de cette magnifique provision d'eau est rendue jusqu'ici presque impossible par les anciens usages qui en font la propriété d'un petit nombre de privilégiés. « La masse d'eau, dit M. A. Bernard, est divisée en 408 parts, dont le nombre ne peut être ni augmentée ni diminué. Le tour d'eau ne revient que tous les 17 jours, ce qui convient pour la culture de l'olivier, mais ne permet pas la culture maraîchère, ni l'emploi dans les maisons, où il faut moins d'eau mais plus souvent. On arrivera cependant à y remédier par des réservoirs ou tout autre procédé, en même temps qu'un captage très simple assurera l'innocuité de la nappe ; mais la question est tout de même assez délicate à cause des droits acquis et des usages musulmans. La ville jusqu'ici n'a que de l'eau de puits ; au camp, on a également creusé un puits, dont l'eau, m'a-t-on dit, est tout à fait malsaine. » Et, en effet, la fièvre typhoïde fait de trop fréquentes apparitions parmi nos soldats.

Notre chemin suit durant quelques kilomètres ce fameux Oued-Oudjda, qui un peu plus loin s'écarte de nous dans une courbe plus accentuée vers l'ouest. Au moment seulement de l'atteindre, on aperçoit enfin l'oasis d'où vient la rivière. Ce n'est qu'un très petit îlot de verdure, de quelques centaines de mètres de longueur, blotti dans un étroit repli de terrain entre la plaine et le pied des collines ; mais, quelque modestes que soient ses dimensions, son apparition éveille en nous un certain sentiment de curiosité satisfaite. Le touriste a vraiment de la peine à concevoir une oasis sans palmiers, et ici enfin nous voyons, pour la première fois, se balancer au-dessus des arbres qui les environnent les élégants panaches d'un groupe assez important de dattiers. Dans quelques jours, nous serons blasés sur ce spectacle, lorsque nous aurons erré sous les immenses pal-

meraies du Sahara Oranais, mais pour le moment il nous enchante. Avec quel plaisir, nous retrouvons, au pied des palmes, le large ruisseau transparent où, parmi les pierres, les femmes arabes lavent leurs défroques, tandis que des enfants demi-nus se jouent sur les berges d'argile couronnées de lauriers-roses ; c'est le

L'Oued-Oudjda, à sa sortie de l'oasis de Sidi-Yaya. *(Cl. Rousselet.)*

tableau traditionnel, tant de fois vulgarisé par la photographie que nous hésitons nous-même à le reproduire.

Le vrai charme de ce joli coin de nature africaine est cependant dans les beaux térébinthes aux troncs noueux dont les larges ramures couvrent d'une ombre délicieuse le sol tapissé d'herbe fine. Là, entourés de ce bois sacré, où règne le silence, reposent, sous une blanche et simple koubba, les restes vénérés de Sidi-Yaya. « De retour d'un long voyage au Maghreb, dit la légende, le saint homme, épuisé par la traversée du désert d'Angad,

s'arrêta en ce lieu et, partout où son bâton de pèlerin toucha le sol, jaillirent miraculeusement des sources qui n'ont jamais tari depuis. » Et le guide nous conduit : derrière le mausolée même, un mince filet d'eau sourd du sol et forme un minuscule ruisseau ; puis, quelques pas plus loin, du lit même jaillit une autre source, et ainsi, à courte distance les unes des autres, l'on voit bouillonner des eaux nouvelles en telle abondance qu'en moins de 50 mètres le ruisseau est devenu rivière. A leur sortie de terre, ces eaux sont à une température assez élevée pour qu'elles soient encore tièdes à leur débouché dans la plaine. Malheureusement le bon Sidi-Yaya voulut finir ses jours dans l'oasis qu'il avait fait surgir de terre et ses fidèles l'ensevelirent sur le bord même de la source initiale ; puis le sol, ainsi sanctifié par sa présence, devint un lieu de sépulture envié, où de tous les points de ce Maghreb on apporta les corps de défunts désireux de reposer en aussi sainte terre, et le beau parc qu'abritent les térébinthes séculaires ne fut plus qu'un cimetière. Fâcheux voisinage pour les sources et qui fait que leurs eaux en sont fort suspectes, quoique les pèlerins les boivent avec respect et délice. Comme nous avons dit, l'administration française songe à remédier à cet état de choses en captant les eaux à quelque distance en amont du champ de repos ; mais les Marocains ne crieront-ils pas à la profanation ?

Au retour de notre excursion, j'ai été rendre visite au colonel Henrys qui commande le territoire Nord et habite, dans Oudjda même, une jolie maison mauresque comprise dans l'enceinte de la Kasbah.

La vaste région des Confins a été récemment divisée en deux territoires militaires autonomes, dépendant non pas de l'Algérie, mais relevant directement des Ministères de la Guerre et des Affaires étrangères. Le premier, sous le nom de « Nord du Maroc » et ayant Oudjda pour chef-lieu, s'étend entre la frontière algérienne et la rive droite de la Moulouïa, depuis la mer jusqu'aux

hauts plateaux au sud de Berguent et de Debdou ; tandis que le second, dénommé territoire du Sud et ayant Aïn-Sefra pour chef-lieu, chevauche sur les deux côtés de l'indécise frontière, et s'avance bien au sud de Figuig au delà des lointaines oasis du Touat.

Le colonel Henrys continue dans le territoire Nord, avec fermeté et une rare habileté, l'œuvre si délicate de pacification et d'organisation entreprise par le général Lyautey dont il fut, dès l'origine, un des plus actifs auxiliaires. J'ai trouvé auprès de lui l'accueil le plus affable et, au cours du trop bref entretien que j'eus avec lui, j'ai pu recueillir de précieux renseignements pour les études que je poursuis sur le Maroc.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur l'exposé de la situation politique de cette région de nos Confins, que me fit avec tant de clarté le colonel Henrys dont, quelques semaines plus tard, les événements devaient corroborer la justesse des prévisions ; mais je tiens à signaler les beaux travaux de topographie exécutés par les officiers de notre corps d'occupation, et qui ont eu pour résultat l'établissement d'une très belle carte de cette intéressante région sur laquelle on ne possédait jusqu'ici, au point de vue géographique, que des données fort confuses. Le commandant Rousselle, qui dirige le si important service des Renseignements et qui assiste à mon entretien avec le colonel, en me montrant les feuilles de cette carte, encore en cours d'exécution et à compléter sur quelques points, attire mon attention sur les fameuses « boucles » que nos cartes faisaient exécuter à la Moulouïa dans son cours inférieur.

C'est, du reste, M. Augustin Bernard, dans son précieux ouvrage sur *les Confins Algéro-Marocains*, qui a le premier signalé cette curieuse erreur géographique, et c'est à lui que j'en emprunte l'explication. « On voit figurer, écrit-il, sur les cartes modernes du Maroc, notamment sur la carte de M. René de Flotte, deux

énormes méandres de la Moulouïa. Ces méandres ne sont pas représentées sur les cartes anciennes.... Ils apparaissent sur la carte de Beaudouin (1848), publiée par le Dépôt de la Guerre..., dressée, dit le cartouche, « avec les renseignements recueillis près des indigènes ». Depuis lors, les méandres de la Moulouïa se sont perpétués sans changement sur toutes les cartes. Rien de pareil n'existe dans la réalité. La Moulouïa, en amont de Mechra-el-Melah, coule au contraire à peu près rectiligne, dans une gorge profondément encaissée.... Il n'est pas absolument impossible, mais il est certainement très difficile de suivre dans cette partie la vallée de la Moulouïa. Les rochers abrupts surplombent directement le fleuve qui roule tout au fond ses eaux grisâtres. Sortie de ces gorges, qui coupent en somme l'extrémité du massif des Béni-Snassen, la Moulouïa coule en plaine et se dirige, presque sans aucune sinuosité, droit au nord-est pour atteindre la mer. » Aujourd'hui que les cartes du Maroc sont en toutes les mains, nos lecteurs pourront s'amuser à y effacer ces boucles fantaisistes.

Dans une de nos excursions autour d'Oudjda, nous nous sommes avancés sur la route qui, au delà du camp français, se dirige vers el-Aïoun-Sidi-Mellouk et Taourirt, jusqu'aux premiers contreforts du massif des Béni-Snassen; mais l'état des chemins dégradés par les récentes pluies ne nous a pas permis de pousser plus avant dans la montagne.

Habité par des tribus d'origine berbère, farouches et belliqueuses, et dont le groupement total représente une quarantaine de mille âmes, ce pays des Béni-Snassen, malgré sa proximité de l'Algérie, était, naguère encore, à peine connu, et bien rares étaient les voyageurs qui avaient pénétré dans ses étroites et profondes vallées qu'ont depuis parcouru en tous sens nos vaillants soldats. Un des premiers à s'y aventurer à leur suite fut l'explorateur Louis Gentil, et c'est à lui qu'on doit la première esquisse orographique du massif.

« Si l'on se place, dit l'éminent géologue, au point de vue de la géographie physique, on constate que ce massif forme un vaste bombement elliptique allongé dans le sens ouest-est, lequel, commençant au col du Guerbous, à la frontière algérienne, finit à la Moulouïa. Il est de plus encadré par deux grandes plaines : celle des Trifas au nord et la plaine des Angad au sud, et dans ces plaines, des chaînons ou des collines parallèles du massif central actuel forment comme les témoins d'une chaîne plus puissante de l'époque tertiaire, aujourd'hui amoindrie par l'érosion. Ce qui frappe tout d'abord dans la situation du massif des Béni-Snassen, c'est la différence considérable du niveau des deux plaines qui l'encadrent : tandis que la plaine des Angad a une altitude moyenne oscillant autour de 600 mètres (800 m. à Oudjda), celle des Trifas n'atteint pas 100 mètres. Il en résulte un régime hydrographique tout différent suivant qu'on observe le flanc nord ou le revers méridional de la montagne.... »

Ce massif a été, à plusieurs reprises, le théâtre de grandioses phénomènes volcaniques ; « aux temps primaires, des éruptions importantes ont couronné de leurs déjections de laves et de cendres la première ébauche du massif. Et ce n'est que beaucoup plus tard, durant l'ère tertiaire, que l'activité volcanique, longtemps endormie, s'est subitement réveillée, surtout dans la vaste plaine d'Oudjda, jetant partout le désastre pour préparer la fertilité. » Nous avons déjà signalé le caractère volcanique de la plaine des Angad. « Tout autre est l'origine de la fertilité de la plaine des Trifas. Ce ne sont ici que sables argileux rouges provenant, soit de l'alluvionnement, soit, en grande partie, de la désagrégation de grès calcaires qui recouvraient autrefois la vaste étendue de terre qui sépare le massif du littoral. »

Dominés par le majestueux pic du Ras Foural, qui dresse son sommet à 1 539 mètres au-dessus de la Méditerranée voisine, les monts des Béni-Snassen sont couronnés de neige pendant la plus

grande partie de l'hiver, et, en ce moment encore, au mois de mars, toute leur région supérieure semble couverte de glaciers étincelants sous l'ardent soleil d'Afrique. Ces neiges alimentent les torrents qui bondissent au fond des gorges profondes et forment en certains endroits, près de notre poste d'Aïn-Taforalt entre autres, de charmantes cascades; aussi est-ce le moment que doivent choisir les touristes pour visiter ces montagnes où l'on peut circuler en toute sécurité et dont les paysages peuvent se comparer à ceux de la Grande Kabylie, voisine d'Alger. Notre Génie militaire y a créé tout un réseau de routes praticables aux automobiles ; malheureusement, l'hiver a été très rigoureux cette année, et ces chemins, encore peu solides, ont été dégradés en de nombreux points, et nous devons renoncer à y passer. Il nous faut donc remettre à des temps meilleurs la visite du massif, et nous ne pouvons que la recommander aux touristes qui seraient tentés de venir jusqu'à Oudjda.

Les crêtes et les sommets de la montagne sont couverts d'une superbe parure de chênes zéens qui sont la principale richesse du massif, dont le sol est autrement peu fertile. « Et si les fonds de vallées montrent parfois des vergers d'amandiers et d'orangers, comme à l'Oued-Zegzel, dont la réputation légitime a des échos jusqu'à la côte atlantique du Maghreb, ce n'est dû qu'à la présence de l'eau et aussi à la ténacité des Berbères qui n'ont pas craint, ici comme ailleurs, de fertiliser les fonds de vallées les plus sauvages et les plus arides, comme ils l'ont fait dans le Haut Atlas marocain. » Partout où peuvent courir les eaux, ce ne sont, au pied de chaos de rochers qui dominent des précipices vertigineux, que riches vergers entourant de gros villages, aux maisons basses pittoresquement groupées.

Nous avons dit que l'on pouvait circuler partout ici en parfaite sécurité et sans escorte: c'est que, plus qu'autre part encore, on y sent la bienfaisante influence de la «paix française» ; par la

bienveillante fermeté des rapports que nos officiers de troupes aussi bien que ceux des Bureaux arabes entretiennent avec les indigènes, ces farouches montagnards, si redoutés, ont été amenés à nous accueillir comme des protecteurs et des amis.

Il nous faut, avant de quitter cette région Nord des Confins, exposer brièvement les causes qui ont déterminé notre intervention et les magnifiques résultats que nous avons obtenus dans le court espace de moins de quatre ans.

On sait comment, autant pour obtenir une compensation de l'assassinat à Marrakech du docteur Mauchamp que pour éviter les troubles dont Oudjda était le théâtre depuis quelques années, le général Lyautey procédait, en mars 1907, à l'occupation de cette ville. Celle-ci, avec la plaine qui l'entoure, était, du reste, le seul point du pays sur lequel le sultan exerçât une autorité assez précaire, qui ne s'est jamais étendue jusque sur les tribus qui occupent les régions montagneuses tant au sud qu'au nord. Les farouches Béni-Snassen, entre autres, ont toujours repoussé toute ingérence du Makhzen, et notre arrivée à Oudjda ne fit que surexciter leur amour de l'indépendance. Cependant ils ne s'opposèrent pas tout d'abord à notre établissement dans leur voisinage ; mais cette tranquillité durant la belle saison n'avait été dictée que par leur désir de rentrer leurs récoltes. Celles-ci mises dans les silos, l'agitation commença à se manifester parmi eux. Bientôt des cavaliers Béni-Snassen faisaient des incursions dans la plaine des Angad, et le colonel Henrys, commandant alors le corps d'occupation en l'absence du colonel Félineau, était obligé d'envoyer une reconnaissance pour rassurer les tribus Angad placées sous notre protection.

Le 7 octobre, la reconnaisssance était attaquée près de Taourirert et avait un spahi tué, au moment où nos goumiers étaient en pourparlers avec les Béni-Snassen. Elle repoussa l'agression, mais elle en subit une seconde de la part de nombreux fantassins bien armés qui tentèrent d'envelopper nos 275 hommes ; mais ils

furent également repoussés avec perte, non sans nous avoir tué deux spahis et blessé deux tirailleurs. Dès le lendemain, le colonel Henrys se portait en avant avec des renforts et faisait détruire de loin, par le feu des canons de 75, installés au pied de la montagne, les villages des tribus coupables de l'agression de la veille et qui devaient se croire en sécurité au sommet des contreforts escarpés où ils s'abritaient.

Une amende avait été imposée aux Béni-Snassen qui avaient promis de l'acquitter. Mais l'engagement n'ayant pas été tenu et les tribus manifestant une vive effervescence, une colonne sous les ordres du colonel Félineau, sortait, le 23 novembre, d'Oudjda et s'avançait vers le village de Hassi-Khalifat où elle rencontrait les montagnards qu'elle mettait en déroute ; le lendemain, ceux-ci revenaient en grand nombre, et, après un combat acharné qui faisait subir des pertes énormes aux Marocains, mais qui nous coûtait 14 blessés et 6 tués dont le lieutenant Roze du 2e spahis, nos troupes débordées étaient obligées de rentrer à Oudjda. Au même moment, un détachement de 250 fantassins, avec quelques spahis et goumiers, parti de Port-Say, entrait en contact avec les Béni-Snassen et se voyait, lui aussi, obligé, devant l'énorme supériorité numérique de l'ennemi, de battre en retraite. Malgré l'héroïque résistance de la poignée de spahis et de goumiers, commandée par le lieutenant Maire-Sébille, qui, deux jours après, eurent à soutenir le choc furieux d'une masse évaluée à 1200 ou 1500 montagnards, ceux-ci franchissaient notre frontière, brûlant et saccageant tout sur leur passage. Ce n'est que le 28 que les renforts amenés de Nemours réussissaient, après un long engagement qui nous coûtait encore le lieutenant Saint-Hilaire et 10 hommes, à refouler cette horde sauvage, et la rejetaient dans les montagnes.

Cette audacieuse agression fut rapidement et énergiquement châtiée. Sur les ordres du gouvernement, le général Lyautey

prenait le commandement d'un corps expéditionnaire qui attaquait sur les trois faces le massif des Beni-Snassen, brûlait et razziait les villages rebelles et amenait en moins de trois semaines la soumission de la région parcourue en tous sens par nos troupes.

Le 1er janvier 1908, le drapeau français flottait sur le Ras Foural, le plus haut sommet du massif, et M. Doumer pouvait dire à la Chambre : « La grande opération du général Lyautey

Un village berbère dans le massif des Béni-Snassen. *(Cl. Boumendil.)*

ne nous a causé pour ainsi dire aucune perte. Malgré le mauvais temps, un pays difficile et des adversaires sérieux, elle a été conduite avec une rapidité et un bonheur dont ont le droit d'être fiers celui qui l'a conçue et ceux qui l'ont exécutée. »

Nous sommes restés virtuellement les maîtres de ces montagnes qui n'avaient jamais reconnu l'autorité du sultan ; c'est cependant, comme tout le reste des Confins, au nom de celui-ci que nous les administrons. Du même coup, nous avons étendu notre influence sur la belle plaine des Trifas qui s'étend au nord du

massif jusqu'à la Méditerranée et que limite à l'ouest le cours de la Moulouïa ; c'est là surtout que l'effort de nos colons s'est aussitôt porté et a transformé, avec une rapidité merveilleuse, ce pays, presque aussi désert que la plaine des Angad en un des plus riches cantons de notre Afrique du Nord.

« En moins de trois ans, nous exposait un jour le général Lyautey lui-même, plus de 15 000 hectares de cette plaine sont devenus la propriété de nos colons et, mis en culture, sont dès maintenant en plein rapport. Et ce ne sont pas là des résultats passagers, sans avenir ; de tous côtés, on a construit des fermes aux vastes bâtiments de pierre, avec des installations perfectionnées, des machines agricoles à vapeur, et rien qu'à Berkane on compte maintenant 500 maisons ; il a surgi là une véritable ville « champignon » sans autre exemple peut-être en Algérie. » Et visitant tout récemment cette localité si brusquement apparue au pied du massif des Béni-Snassen, M. Bernard écrivait : « Berkane est comparable aux plus beaux de ces villages de colons qui sont comme la parure de l'Algérie. Là où j'avais vu, il y a deux ans, quelques pauvres baraques en planches, de belles maisons sortent de terre. Tout respire la confiance et la prospérité. Le village est bien tracé, les rues larges et belles. » Il y a même deux hôtels, modestes encore, mais qui permettent aux touristes l'accès de ce curieux pays. Et Berkane n'est pas le seul centre important créé dans cette région des Confins ; plus à l'est, le village de Martimprey, situé tout auprès de notre ancienne frontière, témoigne d'une égale prospérité.

L'œuvre ainsi entreprise n'a cessé de se développer, grâce à la sage politique inaugurée par le général Lyautey et si habilement poursuivie par ses successeurs. Peu à peu, les tribus ont été, non seulement soumises, mais si bien gagnées à notre cause qu'elles nous fournissent aujourd'hui des goums pour la défense du territoire.

Quelques semaines après notre départ d'Oudjda, les événements de Fez amenaient le gouvernement à confier au général Toutée, qui venait de succéder au général Lyautey dans le commandement de la division d'Oran, la direction d'un corps expéditionnaire qui devait compléter notre œuvre de pacification dans cette région des Confins. On sait comment, après avoir occupé l'important marché de Debdou et pacifié toute la rive droite de la Moulouïa, nos troupes ont été brusquement ramenées en arrière. Pour des raisons de politique, sur lesquelles nous n'avons pas à insister puisqu'elles sont encore pendantes, notre action s'est donc trouvée interrompue, mais elle ne peut tarder d'être reprise, jusqu'au complet couronnement de cette œuvre si importante pour l'avenir de notre France africaine.

IX

Le chemin de fer d'Oran à Colomb-Béchar. — Perrégaux. — En wagon-lit. — Méchéria et l'entrée des Hauts-Plateaux. — La Mer d'alfa. — Le Bled. — Pasteurs nomades. — Naâma et la montagne de sel. — La porte du Sahara. — Première vision d'Aïn-Sefra. — L'arrivée du train.

Dans un avenir sans doute prochain, il sera possible de passer directement de la région Nord des Confins dans celle du Sud, en franchissant les monts des Béni-bou-Zeggou, plus pittoresques encore que ceux des Béni-Snassen, puis, par Berguent, aux sources admirables, et Debdou, dont le site émerveilla les premiers explorateurs, de gagner à travers les hauts plateaux du Dahra marocain notre poste d'Aïn-Sefra ; mais, quoique il existe des pistes praticables aux voitures reliant entre eux ces divers points, l'état actuel d'insécurité du pays ne permettrait pas d'exécuter ce si intéressant parcours sans une escorte militaire, et cela n'est pas à la portée des touristes pour lesquels nous écrivons ces notes.

Actuellement, pour gagner la région méridionale, nous sommes

tenus à faire un grand détour, c'est-à-dire à revenir sur nos pas presque jusqu'à Oran, afin de rejoindre le chemin de fer qui, partant de cette ville, s'enfonce dans le Sud à travers les Hauts-Plateaux et le Sahara orano-marocain sur une longueur de près de 750 kilomètres.

Cette admirable ligne, que l'on considère généralement comme l'amorce du fameux Transsaharien qui doit descendre jusqu'à Tombouctou, ouvre dès à présent au tourisme l'accès de régions naguère encore absolument impénétrables, et ses développements successifs marquent les étapes mêmes de notre pénétration dans ces régions indécises entre l'Algérie et le Maroc que le traité de 1845 appelait des « terres sans maître ».

Vers 1878, un petit chemin de fer industriel avait été créé pour relier Saïda, situé à la limite du Tell, avec la basse plaine des Chotts où l'on commençait l'exploitation de l'alfa ; son terminus était Modzbah, simple village d'alfatiers, à 276 kilomètres d'Oran. En 1881, l'insurrection de Bou-Amama ayant montré la nécessité d'occuper militairement cette région des Hauts-Plateaux que nous avions si longtemps négligée, on se mettait activement à l'œuvre et, en 239 jours, malgré une interruption de deux mois causée par les neiges de l'hiver, le génie militaire prolongeait la ligne au delà de Modzbah, sur une longueur de 117 kilomètres, jusqu'au point où s'élève aujourd'hui la petite ville de Méchéria. Dès lord, par bonds successifs, le chemin de fer, devenu l'instrument de notre pacifique conquête, allait continuer sa marche vers le lointain Sud, chacun de ses arrêts amenant la création d'un poste aussitôt entouré d'un embryon de ville parfois éphémère. Ainsi, en 1887, il achève la traversée des Hauts-Plateaux et atteint Aïn-Sefra, à 492 kilomètres d'Oran ; en 1900, il franchit l'Atlas Saharien pour s'arrêter à Djenien-bou-Rezg (592 km.), puis, l'année suivante, à Duveyrier (610 km.) qui se croit appelé à devenir la métropole du Sahara. Mais, dès 1903, la marche reprend,

et la ligne s'avance en août jusqu'à Béni-Ounif (637 km.), aux portes de la mystérieuse Figuig ; puis un dernier bond la porte, en 1905, à Colomb-Béchar (794 km.), et là elle s'arrête depuis lors, indécise si elle continuera sa course dans le Grand Sahara, ou s'infléchira vers les riches oasis marocaines du Tafilelt.

Sans insister sur l'énorme importance stratégique et commerciale de cette ligne, nous devons faire surtout ressortir qu'elle est, dès à présent, parfaitement organisée pour répondre aux besoins du tourisme. Il y a entre Oran et Colomb-Béchar trois trains par semaine dans les deux sens : les trains partant d'Oran les lundi, mercredi et vendredi soir pour atteindre Colomb le lendemain soir ; ceux, au retour, quittant Colomb les dimanche, mercredi et vendredi matin pour atteindre Oran le lendemain de bonne heure. Les voyageurs s'arrêtant aux stations intermédiaires disposent donc au minimum de deux jours avant de poursuivre leur route, ce qui est suffisant pour les gens pressés.

Ces trains, composés de wagons des trois classes, de type récent, à couloir, etc., comportent un wagon-restaurant, et, détail important, des compartiments-couchettes. Le nombre des couchettes réservées aux premières classes moyennant un supplément de 12 francs, est malheureusement peu élevé (six à sept par train) et hors de proportion avec celui des touristes qui circulent sur la ligne de novembre à avril : aussi est-il prudent de s'en assurer l'usage à l'avance. Ainsi fîmes-nous, par un télégramme envoyé d'Oudjda au chef de gare d'Oran.

Ayant, de cette façon toute moderne, organisé notre « caravane » pour la traversée du désert, nous quittons Oudjda de bon matin et regagnons, dans notre voiture, Lalla-Marnia, où nous constatons que la douane française, par une visite minutieuse de nos bagages, nous traite en véritables Marocains. Pour un peu les trop zélés gabelous algériens nous faisaient manquer notre train, car nous tenions à faire cette fois en chemin de fer la traversée

des montagnes de Tlemcen. Et le trajet en vaut la peine : la voie ferrée s'enfonçant à travers le massif révèle toute la beauté de ses profondes et verdoyantes vallées, de ses gorges sauvages où bondissent les torrents nourriciers de la Tafna.... Puis, nous voyons avec plaisir repasser sous nos yeux des tableaux qui semblent déjà familiers : Tlemcen, ses falaises roses et ses cascades ; Bel-Abbès et le Tessala.... A 6 heures, nous descendons à Sainte-Barbe-du-Tlélat pour gagner, sans retourner à Oran (ce qui nous ferait manquer le train saharien), la station de Perrégaux où la ligne de Colomb-Béchar croise celle d'Alger.

Perrégaux est une petite ville aux larges rues ombragées d'arbres et de palmiers ; c'est un des principaux centres agricoles de l'Oranie et la plaine qui l'entoure est un vaste jardin arrosé par les canaux de dérivation de l'Habra, dont le lac artificiel, le plus vaste de l'Algérie, forme un réservoir de près de 40 millions de mètres cubes.

Notre arrêt ici est, du reste, fort court, et nous avons à peine fini de dîner que le train du Sahara entre en gare. Un moment d'anxiété pour savoir si nos places ont bien été retenues, car les wagons regorgent de voyageurs; mais, un instant après, l'inspecteur des wagons-lits, un nègre affable et empressé, nous a ouvert le compartiment réservé, déroulé les étroites et blanches couchettes, tout disposé : nous voici fort confortablement installés, et le train se remet en route. La nuit sans lune est noire, profonde : nous n'avons qu'à dormir.

Cette partie du trajet est cependant fort intéressante, et on peut regretter de ne pas la faire durant le jour, mais il faudrait pour cela perdre une journée entière.

Au cours de la nuit, nous franchissons la chaîne des montagnes de Saïda, nous élevant ainsi jusqu'à Kralfallah situé à plus de 1 100 mètres d'altitude et qui marque l'extrême limite du Tell. Là commencent les champs d'alfa, et c'est ici que le rebelle Bou-

Amama, en 1881, surprit et massacra plusieurs centaines d'ouvriers espagnols occupés sur les chantiers, action qui fit décider la prolongation immédiate du chemin de fer. Puis, nous descendons de quelques centaines de mètres pour franchir la large dépression des Chotts, sorte de fossé qui sépare des Hauts-Plateaux l'Atlas Tellien et au fond duquel dorment les vastes lagunes plus qu'à demi desséchées du Chott Chergui et du Chott Gharbi

Méchéria et le Djebel Antar. *(Cl. Boumendil.)*

qui se prolongent jusqu'à la frontière marocaine. Presque au centre de cette dépression, se trouve le poste du Kreider, où la patiente ingéniosité de nos soldats a réussi à créer une petite oasis de verdure sur cette plaine recouverte d'inflorescences salines.

La locomotive halète : nous nous élevons rapidement pour parvenir de nouveau à l'altitude de 1 100 mètres, niveau moyen de cette partie du plateau, et l'aube point lorsque nous atteignons Méchéria, la première petite cité du Bled oranais.

Au pied de la masse sombre du Djebel Antar, petit massif isolé au milieu du désert, et dont les escarpements de 500 mètres de hauteur semblent taillés dans du charbon, des maisons basses s'éparpillent sur un assez vaste espace, entrecoupées de maigres jardins aux arbres dépouillés de feuilles : à la clarté douteuse du matin, ce paysage revêt un aspect lugubre ; l'air est glacial et, sur le quai de la gare, Arabes et Européens s'enveloppent dans leurs manteaux ou burnous.

Surgie spontanément sur ce plateau désolé, dès la création du chemin de fer en 1881, Méchéria est cependant la petite métropole de cette région et un des plus gros marchés de l'Oranie pour le commerce des laines, des moutons et des alfas. Elle compte quelques centaines d'habitants, Français et Espagnols, négociants hardis et entreprenants qui n'ont pas hésité à venir s'établir dans ce pays, un des plus rudes du globe.

Pendant l'arrêt assez long que nous faisons ici, le jour s'est levé et, par-dessus le lointain horizon enveloppé de brume, s'élancent les premières flèches de feu de l'aurore. Le train se remet en marche. Debout sur la plate-forme qui précède notre wagon, nous restons, malgré le froid piquant, à contempler le spectacle impressionnant du soleil s'emparant graduellement de l'immense plaine. Tout au loin, quelques dentelures de rochers s'estompent de tons violacés, tandis que, sous le vent glacé, des rafales grises courent sur les vagues herbeuses de la mer d'alfa ; puis des éclairs dorés sillonnent la surface mouvante, qui soudain s'embrase tout entière d'une exquise lueur rose. Mais bientôt, au-dessus du rideau de brume, l'orbe rouge du soleil apparaît tout entière, ses rayons inondent la plaine, et le trop court mirage s'évanouit ; les teintes se fondent, s'éteignent et font place à une uniformité roussâtre qui couvre le désert d'une gigantesque fourrure fauve.

Comprise entre les montagnes du Nord qui se dressent au-dessus du Tell algérien et celles du Sud qui bordent le Sahara,

cette plaine immense, large au point où nous la traversons de plus de 200 kilomètres, constitue la région dite des Hauts-Plateaux. « Parfaitement horizontale, comme une nappe lacustre, dit Élisée Reclus, elle est cependant disposée en forme de cuvette ; sur les bords, au pied des montagnes, ses étendues de sable, d'argile et de cailloux sont à 1 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que, vers le milieu, l'altitude est inférieure à 1 000 mètres. C'est dans cette partie basse du plateau que s'amoncellent les eaux de pluie et de suintement, formant parfois d'immenses coulées qui se ramifient en golfes et en détroits, mais ne laissant d'ordinaire sur le sol que des plages salines sur lesquelles frémit l'air surchauffé composant et décomposant ses mirages. Au-dessus de l'uniforme étendue se montrent en quelques endroits des collines et des buttes, les unes alignées comme les fragments d'un mur ébréché, les autres complètement isolées: ce sont, évidemment, les témoins d'un niveau du sol beaucoup plus élevé jadis. »

Sur cet immense plateau si élevé, battu par les vents et les tempêtes, règne un climat aux écarts extrêmes; tandis que, l'été, la température s'y maintient durant plusieurs semaines au-dessus de 40 degrés à l'ombre (et l'ombre est rare en ce pays sans un seul arbre), en hiver, on y enregistre des froids allant jusqu'à 6 et 7 degrés au-dessous de zéro : alors la neige couvre parfois le sol sur de vastes étendues, s'amoncelle dans les ravins, et c'est ainsi qu'en 1908 un de nos détachements en route pour le poste de Forthassa fut englouti et perdit plusieurs hommes. « Ce n'est donc pas sans raison que les météorologistes comparent ces plateaux si âpres aux régions du Pamir et de l'Asie centrale. » Durant l'hivernage, c'est-à-dire jusqu'à la fin de février, les pluies sont plus abondantes qu'on ne le pourrait croire et le vent souffle presque sans répit.

Ces vastes espaces n'ont absolument d'autre végétation que

l'alfa et l'armoise, deux graminées d'aspect à peu près semblable, auxquelles le pays doit son étrange monotonie ; mais, tandis que la seconde n'est qu'une plante de pâture, la première, on le sait, est la base d'exploitations diverses, dont les principales sont la fabrication de la pâte à papier et l'industrie textile. Aussi est-elle considérée comme une véritable richesse du sol ; sa cueillette, soumise à des règlements administratifs et interdite pendant une période de l'année, occupe de nombreux bras indigènes et ce sont ses résultat qui alimentent en grande partie le trafic du chemin de fer.

Dans ses lettres du Sahara, l'illustre peintre Fromentin a vivement pris à partie cette utile graminée sans laquelle les Hauts-Plateaux ne seraient qu'un désert. « L'alfa, écrit-il, est pour un voyageur la plus ennuyeuse végétation que je connaisse ; et, malheureusement, quand il s'empare de la plaine, c'est alors pour des lieues. Imaginez-vous toujours la même touffe poussant au hasard sur un terrain tout bosselé, avec l'aspect et la couleur d'un petit jonc, s'agitant, ondoyant comme une chevelure au moindre souffle, si bien qu'il y a toujours du vent dans l'alfa. De loin, on dirait une immense moisson qui ne veut pas mûrir et qui se fléchit sans se dorer. » C'est, certes, fort bien et justement dépeint, et la « mer d'alfa » devait être, en effet, fastidieuse et monotone à parcourir durant plusieurs heures au pas d'un cheval; mais, vue de la plate-forme de notre train, elle fait grand effet, avec ses longs ondoiements, ses houles dorées que le vent roule jusqu'aux rochers violets de l'horizon.

Pour le néophyte, ces tableaux donnent bien l'impression conventionnelle du désert ; cependant quelle erreur ! c'est ici le Bled, et non pas le vrai désert que nous ne trouverons que tout au sud, derrière les montagnes d'Aïn-Sefra. Ce mot Bled, qui en arabe veut dire simplement « pays », a pour nos Algériens une signification plus précise: le Bled, c'est le pays arabe par excellence,

le pays des nomades, de la vie libre, hors de l'administration civile et sous la tutelle de l'armée ; le Bled, la vie du Bled, en prononçant ces mots, colons et soldats ont des visions de tentes, de liberté....

Mais les Hauts-Plateaux ne sont ni le Sahara, ni le désert. Certes, en les traversant, il arrive fort bien, ce qui est notre cas,

Le pâturage sur les Hauts-Plateaux.

qu'on n'aperçoive ni un homme, ni une tente. « Un pays de nomades apparaît nécessairement vide au touriste qui le parcourt, d'autant plus vide que les campements évitent soigneusement les routes qu'il suit. » Et cependant la région que coupe le chemin de fer, se tenant à peu de distance de la chimérique frontière marocaine, est relativement fort peuplée, et sa richesse pastorale, quoique peu apparente, est des plus réelles. Autour de nous, dans ces plaines vides qu'embrasse notre regard, est campée la puissante tribu des Hamyan qui compte près de 20 000 individus, et leurs voisins, les Béni-Guill marocains aujourd'hui soumis à nos

lois, ne sont pas moins de 40 000. Et ces tribus, surtout la première, ont de puissantes troupes de chameaux avec lesquels ils vont trafiquer au loin et d'énormes troupeaux de moutons dont l'Algérie envoie chaque année à la France des dizaines de milliers. Pour citer quelques chiffres significatifs, disons que les Beni-Guill, à eux seuls, auraient 350 000 moutons et chèvres, plus de 8 000 chameaux et 1 500 chevaux.

Un pays qui produit ainsi de l'alfa, de la viande et de la laine, sans parler des vaillants goumiers qu'il nous fournit, n'est certes pas sans valeur, comme on n'a pas craint de le dire, et, encore n'a-t-il pas dit son dernier mot, car son sol pourrait être fertile, et on rêve par les procédés du *dry farming* de le mettre en culture... ; mais, laissons ces perspectives d'avenir.

Ce qui manque à ce sol, c'est l'eau. L'hiver, les oueds coulent temporairement, mais leurs eaux s'écoulent assez rapidement vers les dépressions des Chotts. Cependant, çà et là dans leur lit, ou même dans des renfoncements de la plaine, en des cavités de rochers restent, même en été, des flaques d'eau, des *redir*, qui facilitent aux troupeaux l'accès des pâturages ; puis, de loin en loin, quelques puits aux eaux saumâtres dont pourtant le bétail se contente, faute de mieux.

Les Hauts-Plateaux ne nourrissent pas que des chameaux et des moutons ; quoique le gibier soit devenu plus rare, il est encore assez abondant, et les « seigneurs de grande tente » y courent toujours les gazelles et les mouflons avec leurs *slouguis*, ces élégants lévriers spéciaux au pays ; ils lancent leurs faucons sur les outardes, les perdrix et les lièvres nombreux. Cependant les grands fauves, lions et panthères, y sont extrêmement rares, et l'autruche a disparu. « Lorsque les Français firent leurs premières expéditions sur les Hauts-Plateaux, écrivait le général Margueritte, les autruches sauvages y paissaient en troupeaux, et, non encore effrayées du voisinage de l'homme blanc, elles

s'aventuraient près des tentes : les chasseurs n'ont eu de repos qu'ils ne les aient exterminées jusqu'à la dernière. »

Depuis Méchéria, durant une heure, le train file droit à travers la plaine sans que rien ne vienne interrompre la superbe monotonie du paysage. Devant nous pointe maintenant une colline que les rayons du soleil font étinceler comme un gigantesque grenat : c'est le Djebel Melha, un gros bloc de sel gemme et de sable qui se dresse au bord d'une lagune. Et bientôt nous nous arrêtons à la station de Naâma, modeste bicoque perdue dans cette affreuse solitude, dont les employés français ne semblent du reste pas plus impressionnés, à entendre leurs joyeux propos, que s'ils étaient sur le quai d'une gare de la banlieue de Paris. Au long de la voie s'élèvent des monceaux d'alfa en bottes que des nomades pittoresquement déguenillés chargent sur les wagons. Il est 7 heures et demie ; le vent est toujours glacé sous le soleil brillant.

Nous replongeons dans le vide de la plaine. Bientôt l'horizon se garnit de dentelures aiguës, de crêtes de rochers chevauchant dans un même sens, émergeant à peine du sol et qui semblent des sommets de montagnes ensevelies ; à leur base, la neige poussée par le vent s'amoncelle en hauts talus, tandis que les nuages accrochent leurs volutes aux pointes rocheuses. C'est que ces modestes collines dressent, en effet, leurs têtes à plus de 1 500 mètres au-dessus du niveau des mers, quoique leur hauteur apparente soit peu considérable, car depuis Naâma le plateau qui les porte n'a cessé de s'exhausser. A la station de Mékalis, au bout de la seconde heure de trajet, nous sommes à 1 314 mètres d'altitude : c'est le point le plus élevé du plateau.

Devant nous maintenant, des deux côtés de l'horizon, les crêtes de rochers noirs se relèvent peu à peu en véritables monts, puis se resserrent, se rapprochent jusqu'à former comme une sorte de large couloir. C'est ce que les Arabes appellent le *Feïdjet-*

el-Betoum, le « Défilé des Térébinthes » et, en effet, parmi les touffes d'alfas, de plus en plus espacées, se dressent çà et là les troncs décharnés de ces énormes lentisques qui caractérisent les régions sahariennes. En fait, ce Feïdjet est une des portes du Sahara : ici finissent les Hauts-Plateaux, et nous entrons dans la série des couloirs qui conduisent à travers l'Atlas Saharien jusqu'au grand désert de sable.

Les monts qui encadraient la voie s'élèvent maintenant superbes, nus, d'un noir rougeâtre, coiffés de nuages et de neiges étincelantes : à gauche le Djebel Aïssa qui dresse sa cime à 2 235 mètres, à droite le Ras Touil qui en mesure 2 136. Et bientôt, au bout du couloir qui s'épanouit en une large plaine, apparaît une étrange vision. Se découpant avec une netteté métallique contre la haute paroi rocheuse du Djebel Mektar, s'allonge une colline d'un jaune ardent, d'or pourrait-on dire tant elle étincelle au soleil, et à ses pieds, comme drapée dans les plis de ce manteau somptueux, une ville dominée par de hauts bâtiments d'aspect mauresque, inattendus, entourée de jardins où pointent çà et là quelques palmes. C'est, au pied de sa dune, Aïn-Sefra, « la petite capitale de l'Oranie désertique, esseulée dans sa vallée de sable entre l'immensité monotone des Hauts-Plateaux et la fournaise du Sud ».

L'arrivée du train est, pour les petites villes européennes que dessert la ligne, le grand événement de la journée : il semble que pour leurs habitants, exilés volontaires, ce soit le lien visible qui les rattache à la patrie lointaine ; par là arrivent les journaux, les nouvelles, les amis ou les camarades allant rejoindre ou quittant leur poste. En tout cas, malgré la fréquence relative de ces passages, puisqu'il y a chaque jour un train montant ou descendant, c'est une distraction que tous recherchent et, comme nous avons pu le constater et le faire nous-mêmes au cours de notre séjour dans le Bled, officiers, militaires, fonctionnaires, négociants

et chefs arabes, tous ceux qui ont un moment de liberté, manquent rarement d'assister à cette arrivée sensationnelle.

Aussi, en débarquant à Aïn-Sefra, ne fûmes-nous pas surpris de l'animation qui régnait sur le quai de la gare ; mais, à peine avions-nous fait quelques pas, fendant la foule pour gagner la porte de sortie, que nous apercevions se préparant à monter en wagon un groupe d'officiers aux brillants uniformes, et on nous informait que le général Alix, accompagné d'une partie de son état-major, partait dans le Sud en tournée d'inspection. Cette nouvelle nous causait un vif désappointement, car je comptais sur l'affabilité bien connue du commandant du Territoire, non seulement pour nous aider dans l'exécution de notre programme, mais encore pour me donner sur ces régions des renseignements que nul ne pouvait être plus compétent à me fournir. Comme je l'avais avisé de notre arrivée, j'allai le saluer, et il m'exprima gracieusement ses regrets d'avoir si inopportunément à s'éloigner, m'avisant en même temps qu'il avait donné des ordres tant à Figuig qu'ici pour faciliter nos études et nos excursions.

Dois-je rappeler que toute la région Sud des Confins relève, comme je l'ai déjà expliqué, de l'autorité militaire, et que celle-ci a le droit d'en interdire le séjour ou même le parcours à toute personne qui n'en aurait pas obtenu l'autorisation. Ai-je besoin de dire qu'il n'est fait usage de ce droit que dans la mesure nécessaire pour garantir la sécurité de voyageurs qui s'aventureraient d'une façon imprudente dans ce pays encore incomplètement pacifié, et que non seulement les touristes sont accueillis avec courtoisie par nos officiers des Bureaux Arabes, mais qu'ils sont assurés de trouver auprès de ceux-ci une inépuisable complaisance pour leur fournir les renseignements et les moyens mêmes de visiter le pays.

Le train s'éloigne et nous restons seuls sur le quai, où un portefaix arabe, borgne et loqueteux, s'occupe à charger nos ba-

gages sur une primitive brouette. A pied, par une large rue ensoleillée, nous gagnons, en ce peu brillant équipage, l'hôtel d'Aïn-Sefra : médiocre auberge, dont le mieux est de n'en rien dire.

X

Aïn-Sefra. — La catastrophe de 1904. — La Redoute et le Bureau Arabe. — Promenade dans les bois. — Sur la dune. — Le Ksar. — Soirée d'hiver.

Quoique nous soyons aux premiers jours de mars, c'est encore l'hiver qui règne ici, hiver saharien, il est vrai, coupé, comme le jour de notre arrivée, de quelques heures d'un soleil ardent ; mais, rien dans la végétation n'indique le retour du printemps.

Il faut se rappeler qu'Aïn-Sefra occupe à cette extrémité des Hauts-Plateaux une altitude voisine de 1 100 mètres et que sur les montagnes qui la dominent d'une hauteur presque égale, la neige séjourne souvent durant plusieurs mois. Aussi la petite cité a en ce moment un aspect un peu triste avec ses larges voies bordées de maisons basses, la plupart d'architecture assez fruste, aux murs de terre blanchis à la chaux ou badigeonnés de couleurs crues, coiffés de toits de tuiles rouges. Peut-être eût-on été mieux inspiré en prenant, pour ces petites villes du Bled, modèle sur les constructions arabes si bien appropriées au climat ; « mais, comme dit fort bien M. A. Bernard, il ne faut pas juger de ces choses en artiste et en dilettante. Il faut se dire aussi que les colonies sont rarement fondées par des millionnaires ou des titulaires de prix de vertu, et que ces « marchands de goutte », ces « aventuriers », comme on les appelle parfois avec un dédain injuste, sont l'avant-garde nécessaire de la colonisation. » Ces premiers pionniers ne sont pas longs, du reste, à se transformer, comme c'est le cas ici, en commerçants actifs et sérieux.

Telle qu'elle est, la petite cité de la « Source jaune » (c'est ce que signifie *Aïn-Sefra* en arabe) mérite plutôt l'admiration de l'observateur que son dédain. C'est, en somme, un fait remarquable qu'en ce lieu, qui, esthétique pittoresque à part, peut être considéré comme un des plus déshérités du globe, sur cette hammada de rochers calcinés où tombait peu à peu en poussière

Aïn-Sefra, la capitale du Sud-Oranais. *(Cl. Sénési César.)*

un misérable village de Marocains affamés, on ait fait surgir depuis 1887 cette bourgade prospère, vivante et devenue le centre d'un commerce très actif. S'il y a dans ces rues peut-être un peu trop de cabarets et de cafés, en revanche nombreuses sont les boutiques, que les Anglais appelleraient des *stores*, où sont amoncelés les produits les plus divers de l'industrie française, depuis les bougies, les savons, les sucres, jusqu'aux étoffes, aux outils, aux quincailleries, que les nomades Amour et Béni-Guill viennent échanger contre leurs laines, leurs cuirs, leurs

alfas, trafic qui s'élève chaque année et dépasse un ou deux millions. L'autorité militaire, souveraine ici, a fait de louables efforts pour aider les habitants dans leur œuvre : des arbres ont été plantés au long des rues, des jardins créés à grands frais, malgré l'hostilité du sol ; une église a été construite, bien modeste certes, mais qui ne déparerait aucun village français.

Et en contemplant ces résultats, vraiment appréciables, faut-il se rappeler que cette ville, si péniblement édifiée en ce rude désert, vit, il y a peu d'années, son essor brusquement arrêté par la catastrophe la plus imprévue, la plus invraisemblable : elle faillit disparaître engloutie par les flots !

Le plateau rocheux sur lequel est construit la ville s'incline doucement à l'ouest vers l'Oued-Sefra qui la sépare du quartier militaire et administratif, la « Redoute » comme on dit ici, dont les hauts bâtiments s'étagent sur un coteau rocheux au pied de la dune. Tributaire de l'Oued-Namous, dont les eaux vont se perdre au loin dans le Grand Désert, cette « Rivière Jaune » est comme tous les oueds sahariens une rivière paradoxale, tour à tour torrent large, impétueux, ou simple ravin de pierre au fond duquel cheminent les caravanes. En ce mois de mars, entre ses berges escarpées, déchiquetées, elle roule encore une jolie nappe d'eau bleue et limpide, mais sans profondeur malgré le barrage qui la retient en aval.

Si les pluies sont rares au Sahara, il s'y produit de temps à autre des orages d'une violence extrême qui projettent brusquement, sur une superficie relativement limitée, des masses énormes d'eau. C'est ce qui advint, le 21 octobre 1904, à Aïn-Sefra. Ce jour-là, vers 10 heures du matin, l'oued subitement grossi franchit ses berges et se rua, effrayante coulée de boue, de pierres et d'eau, sur la malheureuse petite cité. Dix minutes suffirent au torrent dévastateur pour accomplir son œuvre de destruction et de mort. L'invasion fut si prompte que les habitants eurent à peine le

temps de fuir. Dix Européens et une quinzaine d'indigènes furent noyés, malgré les efforts d'héroïques sauveteurs, et notamment des officiers, du général Lyautey en personne et des soldats de la garnison. Malheureusement parmi les morts se trouvait Isabelle Eberhardt, une jeune femme d'origine étrangère, écrivain charmant, qui a tracé, en de brefs et poétiques tableaux, une des plus vivantes descriptions de ces mystérieuses régions du Sud : son corps fut retrouvé enseveli sous les décombres de sa demeure. Des deux ou trois cents maisons d'Aïn-Sefra, il n'en restait, après le désastre, guère plus d'une dizaine debout, et l'on peut encore voir sur les façades consolidées le trait qui marque la hauteur terrifiante à laquelle s'élevèrent les eaux. Mais, en quelques mois, les habitants, avec une admirable énergie, avaient relevé leurs maisons et, depuis, la construction par le génie militaire d'une haute digue de pierre permet d'espérer que la catastrophe ne pourra se renouveler.

Cependant la « Rivière jaune » a réussi encore à donner une preuve de sa capricieuse humeur. Alors qu'auparavant une légère passerelle, balayée par la trombe et rétablie depuis, faisait seulement communiquer la ville avec le quartier militaire, on décida, en exécutant les travaux de protection, de construire un solide pont de fer, monté sur piles de pierres et dont le tablier serait placé de façon à défier les plus fortes crues ; ainsi fut fait, et, le tablier étant de beaucoup plus élevé que le sol de la ville, on établit une rampe assez raide pour y parvenir de ce côté. Que fit alors la malicieuse rivière ? se refusant à couler sous le pont, elle changea son cours et vint passer entre le pied de la rampe et le quai de la ville, de sorte que, pour monter sur le pont, il faut d'abord la traverser à gué !

Aussi, pour gagner l'autre rive et peu soucieux de nous mouiller les pieds, nous empruntons l'ancienne passerelle. Un chemin rapide conduit au sommet du coteau où sont groupés les bâtiments

constituant le quartier militaire, casernes de la Légion, du Génie et de la cavalerie, hôpital, services du Territoire, résidences du général et des chefs, etc. Entremêlées d'arbres et de jardins, largement séparés par de vastes cours encadrées de portiques, ces constructions font honneur au Génie qui les a conçues et exécutées de façon à fournir à nos troupes, sous ce climat implacable, les meilleures conditions d'hygiène et de confort ; il faut noter surtout les belles casernes aux façades percées de larges et profondes baies qui leur donnent l'aspect d'un palais oriental. Du reste, les architectes militaires se sont ici fort heureusement inspirés de l'art indigène et on peut signaler, entre autres, l'élégante maison mauresque qui est le siège de la direction des Affaires indigènes, ce qu'on appelle ici le Bureau Arabe.

Et, puisque nous venons d'écrire ces mots que l'on entend si souvent répéter dans le Bled, nos jeunes lecteurs nous sauront gré sans doute de leur expliquer succinctement les rouages de la remarquable organisation que l'on désigne sous ce terme et qui est la base même de nos rapports avec les tribus indigènes.

On sait que l'Algérie forme trois provinces et que chacune de ces provinces comprend deux territoires distincts : l'un, administrés par l'autorité civile et ayant, comme nos départements de France, un préfet à sa tête ; l'autre, placé sous l'autorité militaire représentée par un général. Ce territore militaire est la partie de la province où l'élément européen n'a pas encore de développements suffisants, et où les Arabes constituent la grande majorité de la population. Il est lui-même souvent partagé en « subdivisions », commandées par des généraux de brigade ou des colonels ; enfin ces subdivisions sont partagées en « cercles » et en « annexes » à la tête desquels sont placés d'autres commandants militaires, assistés par les « Bureaux arabes ».

Les officiers composant le personnel des Bureaux arabes sont choisis parmi ceux qui ont séjourné longtemps en Algérie, qui

en connaissent la langue et sont au courant des mœurs et des usages de ceux qu'ils sont appelés à administrer. Ils ont eux-mêmes pour auxiliaires des fonctionnaires et agents indigènes de tous rangs, choisis dans les tribus établies dans leur ressort, tels que cheikhs, caïds, aghas, bachaghas, etc. Le *cheikh* est un chef arabe qui a sous son autorité et sa responsabilité

Le Bureau Arabe à Aïn-Sefra. *(Cl. Pignet.)*

la *ferka*, c'est-à-dire une fraction de tribu, une réunion de plusieurs *douars* ou familles. Le *caïd* a sous son autorité la *tribu* ou réunion de plusieurs ferkas. Enfin plusieurs tribus de même origine constituent l'*aghalik* sous les ordres d'un *agha*. Puis, tout à la tête de la hiérarchie, est placé, quelquefois dirigeant un groupe d'aghaliks, un *bachagha*. Bien entendu, à ces chefs de grades divers, nommés par le général commandant le Territoire, vient s'ajouter une nuée d'agents indigènes subalternes dont nous ne parlerons pas.

Chaque officier commandant un Bureau arabe a pour mission de surveiller la situation du pays à tous les points de vue, de présider à la répartition des impôts et à leur recouvrement, de juger en second ressort les différends soumis d'abord à la juriction de l'agha et des chefs indigènes, de donner à ceux-ci les conseils et avis pour maintenir l'ordre et le calme parmi ces populations souvent turbulentes et parfois à peine pacifiées. Dans l'exercice de cette noble et belle mission, nos officiers disposent de pouvoirs particuliers. Pour transmettre ses ordres ou ceux du commandant de la subdivision, chaque chef de bureau dispose d'un certain nombre de cavaliers arabes, appelés *mokhazenis* et qui constituent sa police, son *makhzen*.

Ces cavaliers, qui vivent à la façon indigène, sous la tente, avec leurs familles, n'ont d'autre uniforme que le burnous bleu recouvrant leur costume arabe; enrôlés volontaires, ils sont détachés temporairement du *goum* de leur tribu. Les goums sont constitués par les contingents de cavaliers fournis par les différentes tribus et fixés par le chef du Bureau lui-même. En cas d'expédition, c'est lui qui convoque immédiatement les goums, par l'intermédiaire de ses mokhazenis, et se met à leur tête, au moins jusqu'à ce qu'on l'ait remplacé par un autre commandant.

En somme, comme on le voit, c'est sur les Bureaux arabes que repose toute l'administration de nos tribus du Bled. Vivant en continuel rapport avec les indigènes, leurs officiers sont tenus d'apporter dans leurs relations un tact extrême et un grand esprit de conciliation, et ce sont des qualités qui n'ont jamais fait défaut à ce corps d'élite.

Au cours de cette première promenade, nous ne faisons que traverser le quartier de la Redoute afin de profiter des quelques belles heures de la journée pour visiter la fameuse dune qui s'étend en arrière et dont les premiers flots venaient autrefois battre le plateau même où nous sommes, menaçant de l'ensevelir.

Dès notre établissement à Aïn-Sefra, ayant reconnu que, malgré son voisinage de la dune, ce coteau rocheux offrait des avantages stratégiques et hygiéniques que ne présentait aucun autre point de la vallée, nos officiers n'hésitèrent pas à s'y installer et entreprirent aussitôt de combattre les progrès de leur redoutable voisin. Aucune muraille ne peut arrêter la marche du

La dune d'Aïn-Sefra. (*Cl. Geiser.*)

sable ; il fut décidé de lui opposer la barrière vivante des arbres et de fixer le sol par leurs racines. A force d'ingéniosité et de patience, à grand renfort de main-d'œuvre que la Légion, acceptant cette lutte comme une distraction, fournit joyeusement, en donnant à chaque plant des soins vraiment maternels, malgré les terribles alternatives du froid de l'hiver et des brûlures de l'été, on a fini par élever entre la Redoute et la dune une étonnante barrière de verdure. A quelques pas en arrière des casernes commence un véritable bois, épais, touffu, profond de plusieurs centaines de mètres, qui fait l'admiration méritée des Sahariens. Isabelle Eberhardt a pu, sans exagération, écrire, en sortant du plateau brûlant :

« Parmi les peupliers, à tronc blancs, en longs sentiers suivant les premières ondulations de la dune, j'ai l'illusion de me perdre en forêt.... » Modeste forêt certes, mais elle n'a pas que des peupliers ; au-dessus de ses halliers broussailleux et en ce moment dépouillés de leurs feuilles se dressent des thuyas, des genévriers, d'élégants eucalyptus dont le vert feuillage égaie les bosquets. Un règlement rigoureux interdit ici de cueillir la moindre brindille ; du reste, qui oserait porter une main sacrilège sur ce bois sacré, rempart de la cité.

Par des allées, pittoresquement tracées, nous errons dans ce parc impressionnant ; mais bientôt le sol fléchit sous nos pas ; « au delà des derniers peupliers, déjà plus grêles, plus rabougris, la piste de sable monte et finit brusquement au pied de la dune immaculée qui semble en poudre d'or fin. » Et nous voici, au fond d'un ravin, dont les pentes dorées, glissant avec un bruit léger à chacun de nos pas, semblent chercher à arrêter notre marche. Péniblement, nous nous élevons, gagnons les crêtes dentelées, d'une finesse extrême, toutes zébrées de rayures et de stries dont notre passage fait varier les délicats dessins. Sur un plateau plus solide, nous nous arrêtons, et le spectacle se déroule admirable de la longue montagne d'or courant à l'horizon au pied des sombres rochers du Djebel Mektar dont la tête neigeuse nous surplombe d'un millier de mètres.

« Là les vents du ciel se jouent librement, édifiant des collines, creusant des vallées, ouvrant des précipices, créant, au caprice de chaque jour, de nouveaux paysages éphémères. Tout en haut de la dune, hasardeusement posé sur un coteau un peu plus stable, avec ses arêtes de pierres noires, un « blockhaus » rougeâtre veille sur la vallée, factionnaire aux yeux vides, qui a vu passer des armées et des bandes pillardes, et qui regarde maintenant le silence et la paix des horizons vagues. »

De ce haut belvédère, nous embrassons maintenant toute la

vallée et l'encadrement de ses superbes monts, Djebel Mektar, Djebel Aïssa, Ras-Touil, Tanout, dressant à plus de 2 000 mètres leurs flancs d'un brun rougeâtre tout striés de neige. Au nord, la large trouée du Feïdjet-el-Betoum laisse apercevoir les plaines fauves des Hauts-Plateaux, tandis qu'au sud les remparts calcinés se resserrent des deux côtés du couloir sinistre

Le ksar d'Aïn-Sefra. (*Cl. Guath.*)

qui est la porte du Sahara et dont Aïn-Sefra, sentinelle farouche, accroupie à nos pieds, garde la clef.

Nous nous laissons glisser sur le versant rapide qui dévale vers le bois ; autour de nous, parmi le sable qui s'écroule, se montrent les rameaux verts de hauts eucalyptus déjà ensevelis presque jusqu'au sommet. Sur ce point, la dune perfide a réussi à faire dans le bois une large échancrure, et ses coulées blondes s'insinuent jusque sous le taillis : l'on se demande qui restera vainqueur dans cette lutte entamée par l'homme contre l'irrésistible élément !

Obliquant vers la gauche, par un chemin charmant que longe

un ruisseau, nous redescendons dans le val et débouchons sur le plateau de sable et de pierre où le ksar d'Aïn-Sefra groupe ses masures branlantes.

Ksar (au pluriel *ksour*) est le nom sous lequel on désigne dans tout le nord de l'Afrique les bourgades fortifiées des oasis et de la montagne et, par ce temps de politique africaine intense, c'est un terme qui semble peu à peu passer dans notre langue. Or, le *ksar* d'Aïn-Sefra est le premier que nous rencontrons, et ce n'est pas sans quelque curiosité que nous pénétrons dans ses ruelles tortueuses, enserrées entre de hautes murailles de terre grise ; ce n'est toutefois et n'a jamais été qu'un misérable village, une agglomération de bâtisses croulantes. Il offre cet aspect si caractérisque de ruines que nous retrouverons jusque dans les beaux ksour de Figuig, mais il manque ici le cadre prestigieux des profondes palmeraies et des jardins verdoyants, la vie intense des grandes oasis, et ce serait déflorer nos impressions que de nous attarder à décrire cet amas de gourbis.

Tout au bas du coteau, dans les alluvions de l'oued, s'allongent de maigres jardins au-dessus desquels pointent quelques dattiers isolés et stériles dont le vent secoue les palmes jaunes.

Maintenant le ciel se couvre, masquant de gros nuages le soleil qui descend derrière la cime des monts ; quelques gouttes de pluie glacée nous cinglent le visage. Nous rentrons à l'hôtel où nous attend le lieutenant Renault, officier du Bureau arabe, qui vient fort gracieusement nous aviser que, selon les ordres donnés par le général Alix, il nous accompagnera demain pour visiter la célèbre oasis de Tiout.

Ce soir, après dîner, la bise fait tourbillonner sur la place des rafales de neige aussitôt fondue, et dans la cheminée de notre chambre la petite négresse Fatma a entassé un feu crépitant de souches de genévriers et de thuyas arrachées sur la haute montagne.

XI

Le marché d'Aïn-Sefra. — Une visite à la Redoute. — En voiture d'ambulance. — Sur la Hammada. — Une piste cahoteuse. — Le Château Rouge. — Télégraphe aérien et postes optiques. — Koubba et cimetière. — Tiout et la tribu des Amour. — Un grand chef Arabe. — Un ksar modèle. — Café arabe et thé marocain. — L'école des aghas. — Sous les palmiers. — La prière de l'*asfar*.

C'est au bout de la place triste et nue sur laquelle donne notre hôtel, près de l'oued, que se tient le « marché ». Sous le vent froid qui souffle ce matin et qui secoue les branches dépouillées des hauts peupliers, s'agitent des groupes pittoresques, dont la vue me rappelle la jolie peinture qu'en fit la pauvre Isabelle Eberhardt.

« Dès l'aube, sur un terrain vague entre le village et le quartier de cavalerie, la foule s'amasse avec grand bruit.... Les chameaux s'agenouillent en grondant sourdement ; les chevaux attachés aux acacias grêles du boulevard s'ébrouent et hennissent... Les hommes se démènent et crient. Dans tout ce tapage dominent les bêlements nombreux et plaintifs des moutons attachés les uns aux autres par le cou, et le mugissement des petites vaches noires, à peine plus grosses que des veaux. A terre, les marchandises du Sud s'accumulent en un superbe désordre : toisons sentant violemment le suint, sel brut en morceaux spongieux et gris, peaux de bouc remplies de lait aigre, de beurre ou de goudron de thuya. paniers tressés en alfa, couvertures et haïks aux couleurs éclatantes, burnous neufs encore tout raides, ferrures de chevaux, jarres de terre cuite, cordes de laine, selles, etc.... Et, dans ce chaos pittoresque d'objets à vendre, les nomades circulent : Amour loqueteux et superbes, Béni-Guill en haillons de la couleur du sol, tous avec la ceinture de cuir bastionnée de cartouches. Des femmes aussi se mêlent aux groupes, vieilles

le plus souvent, minées, sèches, le visage tatoué, tanné par de longs étés, la démarche assurée, le geste mâle. Plus rarement, une figure un peu jeune, de beaux yeux d'azur et des dents blanches qui se cachent à demi sous le long voile brodé de fleurs... Sur le fond rouge du sol, les teintes neutres dominent, ocres des vêtements, roux et beiges ternes des chameaux, noir luisant des bœufs et des chèvres, grisailles rosées des moutons aux toisons entassées. Apre tableau, violent, plein de vie, de cette vie nomade restée telle encore qu'elle devait être jadis dans le grand lointain des siècles. »

Traversant l'oued, je monte au quartier de la Redoute et vais visiter le Bureau Topographique où le capitaine Rolland, qui le dirige, me fait le plus affable accueil et m'expose l'état des beaux travaux que nos jeunes géographes militaires exécutent ici, d'après les levés opérés sur le terrain par nos officiers. Peu à peu les feuilles de la grande carte au 1/100 000e du Sud-Oranais et des Confins Sud se complètent, et on peut espérer qu'elles seront bientôt assez avancées pour être livrées au public, car elles seront d'un intérêt précieux pour les touristes. On peut suivre sur ces feuilles les progrès rapides de notre expansion qui, depuis trois ans, nous a amenés jusqu'au pied du Grand Atlas, c'est-à-dire dans une région où, sauf Caillié et de Foucauld, aucun Européen n'avait pénétré. C'est au général Alix, qui a succédé ici au général Lyautey, que revient l'honneur d'avoir, dans ses deux belles campagnes de 1908 et 1909, pacifié ce vaste pays. Aujourd'hui, toutes les belliqueuses tribus berbères de ces plateaux et des hautes vallées du Guir, Béni-Guill, Aït-Bouchaouen, etc., ont fait leur soumission et nous paient régulièrement l'impôt qu'elles sont bien surprises de nous voir prélever au nom du Sultan auquel elles n'ont jamais obéi. Autour de notre poste de Bou-Denib installé au cœur du pays, a surgi une petite ville française, déjà rivale d'Aïn-Sefra et de Béni-Ounif et assez importante pour

Le marché à Aïn-Sefra. (*Cl. Rousselet.*)

qu'on pense à diriger vers elle le futur chemin de fer qui doit gagner le Tafilelt. En tout cas, en m'expliquant le terrain sur la carte, le capitaine Rolland m'assure que déjà, sur les principaux parcours, notamment entre Berguent, Tendrara, Colomb-Béchar, Bou-Anan et Bou-Denib, les anciennes pistes ont été aménagées par le génie, de façon à être non seulement praticables aux convois militaires, mais même aux automobiles, si bien que, séduits par ces perspectives, nous formons déjà le projet de conduire nos jeunes lecteurs dans ce mystérieux et captivant pays de l'Atlas marocain. On nous démontre toutefois que, pour le moment au moins, le projet est prématuré ; mais les progrès de la pacification sont si rapides dans cette région, qu'il n'y aurait peut-être rien de déraisonnable à tenter de le réaliser une année prochaine.

Autour d'Aïn-Sefra, la sécurité est dès maintenant si complète que, sous la faible escorte d'un ou deux cavaliers du Makhzen, les touristes peuvent s'aventurer sans appréhension dans la région montagneuse voisine. Des sentiers muletiers permettent de gagner en quelques heures les cimes du Ras-Chergui et du Djebel Aïssa et, du haut de ces belvédères, dont l'altitude dépasse 2 000 mètres, de contempler de magnifiques panoramas d'une immense étendue sur la chaîne des Ksour et le Sahara.

Ces montagnes voisines recèlent, paraît-il, de riches gisements de cuivre et, sur un point tout voisin d'Aïn-Sefra, à Hassi-ben-Hendjer, on en a déjà tenté une exploitation qui, d'abord fructueuse, a été arrêtée par l'abondance des eaux qui ont envahi la mine : nos ingénieurs ne s'attendaient guère à rencontrer cet obstacle dans cette région que les Arabes ont baptisé le *Bled-el-Ateuch*, le Pays de la Soif, le Pays sans eau.

A onze heures et demie, heure militaire, une lourde voiture du train des équipages, attelée de quatre vigoureux chevaux, dont les deux de droite sont montés en postillon par de braves « tringlots », vient s'arrêter devant notre hôtel.

Il n'y a, en effet, à Aïn-Sefra, ce qui est fort regrettable, aucune sorte de véhicule dont puissent disposer les touristes, et ceux-ci sont tenus de faire leurs promenades aux environs à cheval ou à mulet, mode de locomotion fort appréciable, mais parfois un peu ennuyeux pour les dames. C'est donc à la gracieuseté du général Alix que nous devons de pouvoir nous rendre en cet équipage militaire à la curieuse oasis de Tiout, distante de 16 kilomètres.

La voiture, mise ainsi à notre disposition, appartient au service des ambulances et est aménagée pour le transport éventuel des blessés ; grâce à ses larges banquettes latérales, garnies de coussins, et à ses parois largement ouvertes que peuvent au besoin fermer d'épais rideaux de toile bise, elle ne manque pas de confortable. Aussi, pour profiter de cette occasion, le capitaine X***, sa femme et ses jeunes enfants, nouveaux arrivés dans le Bled, se sont joints à nous ; de menues provisions ont été placées sous les banquettes, ainsi que châles, couvertures, indispensables en cette région à brusques changements ; et notre course à travers la sauvage Hammada devient comme un pique-nique improvisé. La note pittoresque et saharienne est fournie par notre escorte de quatre cavaliers arabes du Makhzen, au burnous bleu, la carabine luisante en travers de l'arçon de la haute selle à dossier de fauteuil, sur leurs maigres chevaux blancs à longue queue flottante.

Cet appareil guerrier semble préoccuper un peu nos dames : craindrait-on qu'un de ces mystérieux *djich* marocain ne nous coupe la route ?... Mais le lieutenant Renault les rassure et les informe que, chargé par le général de nous conduire à Tiout, il s'est simplement fait accompagner de ses *mokhazenis* (prononcer mokrazni), sans lesquels un représentant du Bureau arabe ne se met jamais en route. C'est une bonne fortune d'avoir pour guide cet aimable officier ; appelé par ses fonctions à parcourir continuellement le territoire des tribus relevant du cercle d'Aïn-

Sefra et ainsi en contact fréquent avec les chefs indigènes dont il parle la langue, il a pu nous faire profiter de sa connaissance de ce pays, dont il est un sincère admirateur, et nous fournir de nombreux et précieux renseignements.

Le signal est donné ; le lieutenant, monté sur un fin cheval arabe, prend la tête de la colonne et, à grande et bruyante allure, nous traversons la petite ville pour en sortir dans la direction de l'est.

Durant un ou deux kilomètres, nous roulons fort agréablement à travers la plaine sableuse qui entoure Aïn-Sefra, et où une parcimonieuse végétation de *drinn* et de *reteb* constitue le pâturage réservé aux nomades qui visitent le marché. Soudain la route s'interrompt pour se transformer en simple piste, et quelle piste !

Le couloir, large de moins de deux kilomètres, où nous nous engageons maintenant, s'enfonce entre le Djebel Aïssa (2 236 m.) dont les derniers escarpements se dressent à notre gauche, et le Mektar (2 062 m.) à droite, et semble barré tout au fond, vers l'est, par les contreforts du Tanout (1 992 m.). Profondément encaissée entre ces hautes parois, la cuvette de ce formidable cul-de-sac apparaît de loin comme une plaine absolument nivelée ; mais elle est en réalité assez fortement bosselée, coupée d'étroites ravines creusées par les eaux des orages, et sur ce sol d'une dureté de fer, on dirait qu'un malicieux génie s'est complu à semer des cailloux, ou plutôt des fragments de roc, aigus, tranchants, gros ou petits et si habilement dispersés qu'on ne sait où poser le pied pour les éviter.

C'est là, du reste, le caractère spécial du terrain que les géologues désignent sous le terme de *hammada*, devenu d'un emploi courant dans notre géographie africaine. « Ce qui distingue la hammada du plateau, dit M. E. Gautier, c'est le facies très particulier que lui a donné le climat désertique. La roche est nue,

décharnée de toute terre végétale, récurée et polie par le vent, vernissée uniformément par des actions chimiques.... Sous l'influence des températures extrêmes, elle a éclaté en grandes dalles et en menues esquilles, formant sous les pieds un chaos qui rend souvent la marche pénible. » Ici, à voir ces blocs rougeâtres patinés de taches d'un noir intense, on attribuerait au feu plutôt qu'au vent l'action destructive : on croirait que quelque prodigieux incendie a couvé durant des siècles en cette immense fournaise.

A travers ce chaos de débris, on a frayé tant bien que mal, plutôt mal que bien, déblayé, nettoyé des plus gros blocs, une piste de la largeur d'une voiture, mais les pieds des chevaux, le passage des roues, l'eau et le vent, ont ramené bientôt les pierres roulantes. Aussi, Seigneur ! quels cahots ! Le premier nous a jetés tous, surpris, les uns sur les autres ; nous nous raccrochons éperdument aux courroies de cuir pendant du plafond et dont cette effroyable bousculade nous révèle l'utilité ; nous nous épuisons en vains rétablissements dont le comique irrésistible fait fuser nos rires : car nous rions, tandis que, impassibles, dédaigneux de ces menus obstacles et confiant dans la solidité des ressorts déjà éprouvés dans la Hammada, nos conducteurs lancent leurs chevaux au grand trot pour franchir blocs et ravines. Le croirait-on, au bout d'un quart d'heure, on se fait à cet extravagant secouage qui n'a du reste en rien altéré notre bonne humeur ; si bien que, devenus habiles à rétablir notre équilibre, nous dédaignons les plus fortes secousses et reportons notre attention sur le superbe paysage qui nous entoure.

Au froid piquant de la matinée a succédé une chaleur qui paraît fort agréable, et si d'épais nuages accrochent leurs volutes aux cimes les plus élevées, le soleil inonde maintenant la vallée, colorant de tons de fournaise les cailloux calcinés. Sous cette

chaude lumière, la Hammada s'étale comme une gigantesque coulée de lave incandescente.

A peu près à mi-chemin de Tiout, au centre même du couloir, se dresse un entassement de blocs énormes, qui simulent à distance les ruines d'un donjon féodal, si bien que nos soldats l'ont surnommé le « Château Rouge » ; de près même, l'illusion persiste : au pied des tourelles sculptées par les météores se dessinent des portes à demi effondrées et sur les murs, formés de dalles disjointes,

La Koubba et le cimetière de Tiout. (*Cl. Rousselet.*)

on croit distinguer la trace du mystérieux incendie qui renversa cette sombre forteresse des Djinns.

De temps à autre, nous croisons la ligne du chemin de fer saharien, dont la voie placée sur le sol, à peine remblayé et simplement débarrassé de ses pierres, serpente au fond du défilé. Un télégraphe aérien la suit, dessinant les sinuosités que les brisures de la Hammada, ont imposées aux ingénieurs pour éviter de coûteux remblais ; mais il a fallu prévoir le cas où les fils seraient coupés par les bandits marocains, et, sur les cimes voisines, on aperçoit les petits blockhaus blancs où sont installés des postes de télégraphie optique chargés, en cas de besoin, d'assurer la trans-

mission des dépêches. Ces postes optiques, qui furent du reste longtemps les principaux instruments de communication, ne servent plus que rarement et sont appelés à disparaître prochainement, lorsque la télégraphie sans fil sera installée dans tout le Bled oranais.

Un peu après le passage du « Château Rouge », qui marque, comme nous avons dit, environ la moitié de la route que nous avons à parcourir, les contreforts du Djebel Aïssa, situé sur notre gauche, s'abaissent de plus en plus, tandis que la paroi du Mektar s'incline vers le sud. Le couloir s'épanouit peu à peu en une assez large plaine, les cailloux de la Hammada s'espacent de plus en plus et font place à un sol sablonneux couvert d'un maigre pâturage ; devant nous, par-dessus les molles ondulations d'une dune, s'allonge une ligne de palmiers dont on n'aperçoit que les panaches ondulants : c'est Tiout.

Bientôt notre voiture s'arrête au pied de la dune, auprès de la koubba de Sidi-Ahmed-bou-Youssef, le marabout fondateur de la puissante famille des aghas de Tiout : le mausolée n'est qu'un cube de terre badigeonné à la chaux, qui porte aux angles des ornements en forme de cornes ; au milieu de sa terrasse s'élève une petite coupole à huit pans, surmontée du croissant de l'Islam. Tout autour, sur un vaste espace, de petites dalles aiguës, plantées de champ comme des ardoises, marquent la longueur des tombes des vrais croyants, type de l'humble et immuable cimetière qui marque l'abord de toutes les cités sahariennes.

Tiout est la capitale, si l'on peut employer ce terme, de la puissante tribu des Amour, la résidence de l'agha, le chef suprême de la confédération.

Ces Amour ou Ahmeur sont divisés en deux grandes fractions, dont celle de l'Est, composée de laborieux cultivateurs presque sédentaires, a donné son nom au puissant Djebel dans lequel naît le Chélif, tandis que ceux de l'Ouest, absolument nomades,

étendent leurs terrains de parcours jnsqu'au delà de la frontière marocaine. Ces derniers, chez lesquels nous nous trouvons et qui forment la fraction principale, ne vivent que sous la tente et ne possèdent aucune culture en dehors des quelques jardins qu'entretiennent leurs serfs dans les oasis des monts des Ksour : on les distingue sous le surnom de *Djemala* ou « éleveurs de chameaux »,

A l'entrée de Tiout. (*Cl. Rousselet.*)

de leurs frères orientaux appelés *Bagarra* ou « éleveurs de bétail ». Naguère, avant notre occupation d'Aïn-Sefra, les chefs des Amour se disaient Marocains ou Français, selon les besoins du moment, et étaient en réalité indépendants ; aujourd'hui, ralliés entièrement à notre cause, ce sont de dévoués et loyaux serviteurs de la France.

L'agha des Amour, ayant avisé le lieutenant Renault à Aïn-Sefra que, obligé de s'absenter, il avait chargé son frère Si Mouley de nous faire les honneurs de Tiout, un de nos mokhaze-

nis part à fond de train pour prévenir de notre arrivée ce noble seigneur. Pendant ce temps, nous mettons pied à terre et, enjambant les tombes, nous nous dirigeons vers la ville. Celle-ci est enfouie dans la cuvette d'un profond ravin, et en approchant nous dominons les terrasses plates de ses maisons de terre entremêlées d'élégants groupes de dattiers qui, légers et graciles, s'élancent comme des bouquets d'artifice.

Escorté de quelques serviteurs, Si Mouley nous attend à l'orée des jardins qui précèdent l'enceinte. Appuyé sur sa canne de commandement et majestueusement drapé dans ses vêtements d'une blancheur immaculée, ce seigneur arabe a fort belle tournure. De haute taille, c'est un homme dans la force de l'âge: le chêch de mousseline, qui descend du lourd turban encerclé de cordelettes brunes et encadre le visage, fait ressortir la finesse des traits, les grands yeux brillants, le nez busqué, la courte barbe brune. Sur le burnous de souple laine, seul ornement, le ruban et la croix de la Légion d'honneur : distinction dont est justement fier le grand chef, car il l'a gagnée sous nos drapeaux, dans la campagne de Casablanca, à la tête de son goum.

Avec une dignité souriante, Si Mouley s'avance vers nous, s'incline devant les dames et nous salue de ce beau geste arabe qui consiste à serrer la main de l'hôte, puis à porter la sienne à ses lèvres et à son front. Par l'entremise de notre aimable guide, qui nous sert d'interprète, il s'excuse de ne savoir que quelques mots de notre langue qu'il comprend cependant assez bien, et ajoute qu'il est heureux de recevoir des hôtes aussi distingués et de se mettre à leur disposition en l'absence de son frère. C'est du reste lui qui s'occupe spécialement de l'administration de Tiout, dont il est le caïd, et il met son orgueil à en faire un ksar modèle.

Sous la conduite du noble Arabe, nous franchissons la grande porte carrée aux lourds battants de bois, formant l'entrée princi-

Le caïd Si Mouley, à Tiout. (*Cl. Rousselet.*)

pale, et nous débouchons dans une rue assez large qui s'enfonce d'abord entre de hauts murs couronnés de palmiers, puis, sinueuse, pénètre entre des maisons basses, aux façades sans fenêtres, percées au ras du sol de portes étroites et hermétiquement closes. Murs et maisons sont en *toub*, d'une argile ferrugineuse qui, sous la lumière du soleil, semble revêtue d'une « patine fugitive d'or rouge et de rose ardent ».

On donne dans tout le Sud le nom de *toub* à ces étranges matériaux, petits blocs informes de terre pétris à la main et séchés au soleil dont sont composées toutes les constructions sahariennes. Ces briques primitives sont simplement posées les unes sur les autres et réunies en mouillant leurs faces au moment de la pose ; ainsi agglomérées, elles forment une masse d'aspect irrégulier, mais compacte, et qui résiste beaucoup mieux qu'on ne le penserait aux intempéries de ces rudes climats ; des habitations ainsi construites comptent parfois plusieurs siècles ; mais, à moins d'un entretien constant, elles prennent rapidement un fâcheux aspect de ruines.

Ce *toub*, pétri dans l'argile que fournit le sol, en a naturellement la couleur, ce qui fait que les villages semblent des amas de terre se confondant avec le terrain qui les porte. Ici, composé d'argile rose, il donne aux constructions du ksar cette coloration particulière qui charme les visiteurs. Mais ce qui frappe surtout à Tiout, lorsque l'on connaît le sordide aspect des ksour sahariens, c'est non seulement l'extraordinaire propreté des rues et des maisons, mais encore celle des indigènes qu'on rencontre : à les voir si bien vêtus, on se demande si le seigneur Mouley ne pousse pas la coquetterie jusqu'à leur faire abandonner, lors des visites de touristes, les guenilles si chères aux Arabes.

C'est que Tiout n'est pas, à vrai dire, un ksar ordinaire, c'est plus exactement la *kasbah*, le château féodal, où les grands chefs des Amour vivent entourés de leurs seuls serviteurs et esclaves.

Il n'y a ici que 300 à 400 habitants, appartenant tous à l'agha ou à son frère, et l'oasis elle-même n'est que le jardin de cette résidence seigneuriale, puisqu'elle ne compte qu'un millier de palmiers, entretenus plus comme ornement de la vallée que pour leurs dattes assez médiocres.

Aussi ce ksar est un véritable bijou, aux maisons roses entremêlées de vergers ombreux ; au centre, enclos d'une enceinte qui les isole, se groupent les vastes demeures des deux chefs.

Si Mouley nous conduit vers la sienne. Traversant un jardinet qu'ombragent quelques palmiers et où jouent des gazelles familières qui dressent la tête avec inquiétude à notre apparition insolite, nous entrons dans le pavillon destiné à la réception des hôtes. La courtoise hospitalité du grand seigneur ne va pas jusqu'à nous faire pénétrer dans sa demeure arabe ; et c'est dommage, car le salon où nous entrons offre un aspect fâcheusement européen, avec ses canapés et fauteuils, ses glaces et ses guéridons ; cependant, sur le sol, sont étendus de riches tapis du Djebel-Amour, dont la haute laine soyeuse a des reflets de velours.

Dès que nous sommes assis autour d'une table ronde élégamment servie, commence la cérémonie du goûter. Dans des tasses mauresques, de porcelaine transparente, Si Mouley verse lui-même avec des gestes solennels le café, fait à la façon arabe et accompagné de curieuses pâtisseries, croustillantes et parfumées qu'ont fabriquées à notre intention les dames du harem. Puis, à peine avons-nous ingurgité le *kawa* fumant, que le caïd, après avoir fait signe à un esclave de changer nos tasses contre des récipients plus vastes, se met à préparer devant nous le fameux thé à la marocaine, infusion de feuilles de thé et de menthe avec une proportion inusitée de sucre en poudre. C'est très parfumé, pas désagréable, mais trop sucré, ce qui n'empêche que nous faisons nos compliments à notre hôte sur l'excellence de ce breuvage.

Après quelques instants de causerie, où l'on parle de la France, de notre action au Maroc, des mœurs arabes, Si Mouley se lève, prend des mains d'un esclave noir de petits bouquets d'asters et de lavande qu'il présente avec de profonds saluts à chacune des dames ; puis, nous traversons de nouveau le jardinet et regagnons la porte de la kasbah où le caïd prend congé, nous confiant à un de ses secrétaires pour terminer notre promenade.

Dans le ksar, on nous fait visiter l'école, où les fils de l'agha, de son frère et des notables de la tribu sont instruits à la française par un instituteur algérien. Il y a là, dans une salle spacieuse, ornée des cartes et graphiques d'usages, une vingtaine de gamins de dix à treize ans, aux fins visages bronzés éclairés de grands yeux malicieux, qui, dès notre entrée, se lèvent en bon ordre derrière leurs pupitres pour nous saluer. Le maître, sur le désir que nous exprimons, pose à quelques-uns des questions auxquelles il est répondu clairement et en très bon français ; on nous montre les devoirs en cours, les cahiers du fils de l'agha, et nous ne pouvons que complimenter l'instituteur, un Kabyle sorti de nos écoles d'Alger, des résultats obtenus.

Sortant du ksar, nous gagnons par des ruelles aux murs roses, les jardins de l'osasis qui occupent une petite vallée, un profond ravin plutôt, que dominent, sur le versant opposé, des entassements de rochers rouges. Divisés en petits rectangles, autour desquels courent des séguias d'eau limpide, les champs de fèves, de légumes et d'orge verdoyante ne sont ombragés que de quelques figuiers et de grenadiers. Les dattiers sont groupés à l'amont du ravin, autour de vastes réservoirs où sont réunies les eaux d'un petit oued. A Tiout, « point de grandes palmeraies comme à Figuig, les jardins montent en plein désert et luttent péniblement contre l'envahissement lent et obstiné du sable, contre la sécheresse mortelle de la hammada voisine ».

Mais ici, le décor est délicieux et les dattiers, presque improductifs sous ce rude climat, ne semblent avoir été plantés que pour le plaisir des yeux. Par bouquets de cinq ou six, issus de la même souche, ils s'étagent sur une série de terrasses, encadrant de leurs voûtes frémissantes les vastes allées de ce parc naturel, ou inclinant leurs troncs tordus au-dessus des eaux verdâtres des réservoirs.

Un moment, au cours de notre promenade, le ciel s'obscurcit et une pluie fine tombe durant quelques instants sans percer l'épais feuillage. Mais notre guide arabe s'empresse de nous faire remarquer que cette bénédiction, dont le ciel se montre fort parcimonieux, est due à notre précieuse visite. Il n'a pas plu ici, paraît-il, depuis de longs mois, et cette coïncidence nous vaudra, nous explique notre interprète, le titre de « Chevaliers aux éperons verts » dont sont gratifiés, par une jolie métaphore arabe, ceux dont la présence amène la pluie bienfaisante.

Cependant, l'heure s'avance. Nous regagnons notre équipage qui nous attend près de la koubba, et, à fond de train, bondissant par-dessus les rocs, nous reprenons la route d'Aïn-Sefra.

Comme nous atteignons les ruines du « Château rouge », le soleil disparaît derrière la blanche cime du Mektar. C'est l'instant où tout bon musulman doit prononcer la courte prière de l'*asfar*. Un de nos mokhazenis se détache de notre escorte, saute à terre, et, tandis que son cheval, dont la bride traîne à terre, reste immobile, il commence, tourné vers l'Est, ses invocations à Allah ; à mesure que nous nous éloignons, nous voyons sa fine silhouette s'abaisser et se dresser dans les beaux gestes rituels de l'Islam : tableau devenu banal, tant la peinture et la photogragraphie l'ont reproduit de fois, mais qui ici, sur cette hammada sinistre, prend un relief et une grandeur impressionnants. La prière terminée, d'un galop vertigineux, l'Arabe nous rejoint et reprend son rang.

La nuit approche ; mais voici Aïn-Sefra, où nous rentrons un peu moulus par les cahots, mais fort satisfaits de notre promenade.

XII

L'Atlas Saharien. — D'Aïn-Sefra à Figuig. — Traversée de la chaîne des Ksour. — Aïn-el-Hadjadj et le Djebel-bou-Leghfad. — Les *bétoum*. — Le « lieu des Embuscades ». — Un fleuve saharien. — Stations fortifiées. — L'oasis de Moghrar-Foukani. — La révolte de Bou-Amama. — En wagon-restaurant. — La grande caravane des Hamyan. — Squelettes de montagnes. — Le déménagement d'une ville. — Arrivée à Béni-Ounif-de-Figuig.

Aïn-Sefra est placé, comme nous l'avons déjà dit, à l'entrée d'une des principales voies naturelles qui font communiquer les Hauts-Plateaux oranais avec la région occidentale du Sahara. La série de défilés qui constitue le couloir sinueux où serpente le chemin de fer pour franchir l'Atlas Saharien a un développement de 150 kilomètres. Sur tout, ce parcours la locomotive ne rencontre que des seuils peu accentués et dont aucun n'a nécessité la construction de tunnels ou même de tranchées.

Les montagnes qui forment saillie entre les hautes terres du Sud-Oranais et l'immense dépression saharienne, entre le désert du Nord et le désert du Sud, sont, en effet, loin de présenter l'aspect d'une chaîne continue. Soumis aux mêmes forces d'érosion qui ont nivelé le plateau, les monts des rangées bordières ont été fort entamés et il n'en reste en maint endroit que des massifs étroits, séparés les uns des autres par des « bouches » qui donnent directement accès aux steppes du Sahara. Au-devant du front des montagnes, quelques buttes isolées au milieu des sables ou des fonds caillouteux témoignent du travail de déblaiment qui s'est accompli. « Ces monts présentent, dit le capitaine Poirmeur, l'aspect général d'une série d'îles ou d'îlots plus ou moins massifs, allongés dans la direction du plissement. Ces îles sont isolées les unes des autres, séparées par des couloirs et des

trouées offrant l'aspect d'une plaine continue où les chaînes se dressent à l'improviste. »

Quoique la plupart des sommets de cette chaîne fracturée, usée par les forces météoriques, atteignent et dépassent parfois l'altitude de 2000 mètres, il faut tenir compte que les plaines et les larges vallées d'où ils surgissent sont elles-mêmes encore très élevées, ce qui donne à ces pics isolés une apparence assez modeste : on peut en juger par la vue du Djebel-Zarif, mesurant près de 1700 mètres, dont je pus, de la plate-forme de notre wagon, prendre une photographie assez typique de la configuration spéciale de ces montagnes.

Cependant, après notre occupation de l'Algérie, c'est à cette chaîne que nos géographes décernèrent le titre de Grand Atlas, reporté plus justement depuis à la puissante rangée de cimes neigeuses du Maroc méridional et remplacé par celui, plus précis, d'Atlas Saharien. Les Arabes lui donnent le nom de monts de la Kibla ou « du côté de la Prière ». Dans la pratique courante, on désigne plus spécialement la partie que nous allons traverser sous le terme de « Monts des Ksour », sans doute à cause des nombreuses bourgades fortifiées qui se cachent dans leurs replis, à moins, comme le pense Élisée Reclus, que l'on ait voulu rappeler la forme même de ces montagnes. « Chaque groupe, dit-il, appelé *kisn*, « fort », *kelaa*, « château », par les Arabes, a sa dénomination particulière. Bien séparés les uns des autres par des oueds qui descendent des plateaux du nord pour aller se perdre dans le Sahara, plusieurs de ces massifs ont, en réalité, la forme d'ouvrages militaires : ils présentent sur leur pourtour une sorte de rempart, et vers l'intérieur se creusent en bassins au lieu de se dresser en pyramides ou de s'arrondir en dômes. »

Nous quittons Aïn-Sefra à neuf heures du matin, par le train qui nous y a déposés il y a deux jours, et qui doit cette fois nous conduire à Figuig.

Le Djebel Zarif dans la chaîne des Ksour. (*Cl. Rousselet.*)

La voie s'engage dans le couloir rocailleux au fond duquel coule l'Oued-Sefra et que nous avons suivi hier pour aller à Tiout. Il nous semble qu'il eût été plus commode, moins cahotant surtout, d'employer alors pour notre visite ce mode de locomotion; mais, quoique une station desserve l'oasis, celle-ci en est éloignée de près de 5 kilomètres, et en tout cas la question du retour se poserait pour les touristes, à moins de rester durant vingt-quatre heures l'hôte de l'aimable Si Mouley. Du reste, de l'oasis elle-même, on aperçoit seulement, du haut du viaduc que franchit le chemin de fer, un petit groupe de palmiers, tout au bout d'une large coulée de sable jaune, sans aucune trace d'eau et encadrée de rochers noirs.

A partir de ce point, la ligne, qui s'est dirigée droit à l'est, va décrire une vaste courbe contournant la base du Mektar pour reprendre sa direction normale vers le sud-ouest. Le paysage revêt cet aspect de sinistre grandeur qu'il conservera, sous des formes continuellement variées, jusqu'à notre débouché dans le Sahara.

Cette traversée de la chaîne des Ksour produit certainement une des impressions les plus fortes que l'on puisse éprouver dans notre Afrique du Nord, impression, pourrait-on dire, de stupeur, devant ce spectacle de désolation que la parure d'une végétation momentanée ne vient pas atténuer à cette époque; par un temps gris et sombre, cette impression peut aller jusqu'à l'angoisse, car il faut la large clarté du soleil pour ne pas avoir l'âme serrée en se trouvant dans ces lieux si longtemps les plus farouches et les plus inaccessibles du globe.

Resserrée dans une gorge étroite que dominent des escarpements calcinés, effroyablement nus, l'étroite voie, posée sur son remblai de roches tranchantes, se glisse entre les deux puissants massifs du Mektar et du Tanout. Un instant, à une demi-heure de Tiout, une épaisse traînée de dattiers remplissant l'étroit ravin d'Aïn-

el-Hadjadj se montre à notre gauche et jette une brusque note de vie dans cet ensemble désolé. Au-dessus des bouquets de palmes de l'oasis déserte se dresse l'étrange Djebel-bou-Leghfad (1 690 m.) dont le sommet, formé de deux dents aiguës, encadre une sorte de cratère ébréché que remplit un épais dépôt de sable doré, offrant ainsi le curieux spectacle d'un mont coiffé d'une dune ; à moins que les géologues en donnent une autre explication, on peut supposer que ce sont les terribles tourbillons venus du désert qui ont ainsi peu à peu rempli ce faux cratère.

Maintenant le défilé se détend, la vallée s'élargit brusquement en une plaine de roches et de sables, toute coupée de déchirures, percée de crevasses, de trous. Au hasard, dispersés en ces creux noirs ou sur le flanc des buttes, se montrent des arbres au tronc trapu, aux branchages desséchés et bizarrement contournés comme des œuvres de ferronnerie : ce sont des *bétoum*, térébinthes ou pistachiers sahariens, le seul arbre qui puisse résister à ce milieu des grands vents, de l'extrême sécheresse et des températures extrêmes. Ces bétoums sont, dit-on, archicentenaires, peut-être millénaires. Dans un mois, sans doute, leur sombre et épais feuillage viendra rompre l'uniformité grisâtre de la plaine et apporter au voyageur son ombre bienfaisante, mais nous les aimons mieux ainsi et leurs squelettes tragiques complètent le décor de ce sinistre coupe-gorge.

C'est ici, du reste, le pays auquel les Arabes ont si justement décerné le surnom de *Mekanem*, le « Lieu des Embuscades ». « Car, pour sévère et âpre que se montre le pays, écrit l'explorateur Félix Dubois, les tribus berbères et arabes sont nombreuses qui le sillonnent. Mais le cadre a naturellement marqué ces nomades de sa rude empreinte. La race est âpre, elle aussi, abrupte comme le flanc de ses rochers, violente comme le vent de steppe tueur de montagnes, avide tel le sable des dunes à l'égard de la pluie. Pour la jouissance d'un point d'eau, d'un pâturage, on se

couche en joue ; pour ravir chameau ou mouton, on s'entretue. Les chiens des campements hurlent à la mort souvent.... Sur les pistes, nombreux sont les tumuli qui marquent les assassinats du chemin, et l'on fait des centaines de kilomètres pour venir tuer, pour voler. La plaine est là, également propice aux incursions sou-

La vallée du Namous dans la chaîne des Ksour. (*Cl. Rousselet.*)

daines et aux fuites rapides ; les chaînons de montagnes, leurs cols, leurs brèches favorisent les évanouissements. »

Au long de cette lugubre vallée coule entre des berges érodées le Namous, appelé ici Oued-Rouïba, dont les branches en éventail drainent toute la partie orientale du massif des Ksour. Souvent, durant l'hiver, son cours impétueux remplit le large couloir ; actuellement, il trace encore entre les rochers noirs un scintillant ruban d'argent, mais dans un mois il ne sera plus guère marqué, de loin en loin, que par de larges flaques d'eau, des *redir* comme

on dit ici. Théoriquement, ce « fleuve saharien » appartient au bassin du Niger, et, sans doute, il y a de nombreux siècles, il allait rejoindre au lointain Touât la grande artère que trace la Saoura; mais, si son lit se suit encore sur plusieurs centaines de kilomètres à travers le Sahara jusqu'au pied des dunes du Grand Erg, il est rare que ses eaux, presque aussitôt bues par les sables, dépassent la limite du massif montagneux où il est né.

Vers onze heures, le train s'arrête à la station de Rouïba, qui marque le point où la ligne, ayant doublé le promontoire du massif du Mektar, prend la direction du sud-ouest. Perdue dans cette affreuse solitude, la petite gare se dresse là comme une sentinelle guerrière, avec ses hauts murs percés de meurtrières, ses terrasses crénelées, ses chemins de ronde blindés d'acier comme des tourelles de cuirassés, ses portes et ses volets bardés de fer. Peut-être ai-je oublié de dire qu'il en est ainsi de toutes les stations de la ligne saharienne dont on a fait de véritables forteresses à l'abri de l'incendie et capables de résister à l'attaque d'un ennemi même nombreux. Les employés, armés de carabines et pourvus d'amples munitions, vivent là sur le pied de guerre. Aux approches de la nuit, et même à la moindre alerte, les portes sont barricadées et les sentinelles veillent, et, quoique le pays soit maintenant pacifié, ces mesures de précaution sont toujours strictement observées. Chacune de ces stations compte une dizaine de Français tant employés au service des trains et des marchandises qu'à l'entretien de la voie exécutée sous leurs ordres par des indigènes des douars voisins, et ces braves gens, groupés avec leur famille dans ses minuscules citadelles, ont l'air de supporter allègrement cette rude existence. Les trains montant ou descendant leur apportent chaque jour le pain, la viande, les nécessités de la vie et aussi, chose non moins précieuse, le contact avec leurs semblables, la brève causerie au passage avec les camarades. Aussi la halte se prolonge-t-elle toujours un

peu au delà des minutes réglementaires : les femmes et les jeunes filles échangent de joyeux propos avec les employés du train ou les passagers ; les enfants, fort nombreux d'habitude, gambadent aux portières des wagons. C'est vraiment un rayonnement de bonne humeur, de courageuse gaîté française dans cet affreux désert.

Le train se remet en marche ; bientôt le défilé de nouveau se resserre entre des masses rougeâtres, flambées de noir ; le vent s'engouffre avec bruit dans cette gorge étroite. Et soudain, de la plate-forme de notre wagon, nous voyons onduler devant nous les panaches frémissants d'une énorme coulée de palmiers remplissant une profonde crevasse. C'est la fameuse oasis de Moghrar Foukani (Moghrar d'en Haut) qui, avec sa voisine, Moghrar Tahtani (d'en Bas), constitue un des groupes les plus importants de la région des Ksour, puisqu'à elles deux elles ne comptent pas moins de 26 000 dattiers en plein rapport.

C'est grand dommage que l'on ne puisse s'arrêter ici, car, d'après les descriptions que m'en fit le lieutenant Renault, ces oasis, que peu d'Européens, en dehors des officiers de nos Bureaux arabes, ont visité, abondent en sites délicieux, profondes palmeraies s'enfonçant parmi les roches abruptes, oueds bordés de lauriers-roses, vastes réservoirs encadrés de figuiers et de jardins.... Mais, pour nous donner une brève vision de ces beautés inaccessibles, le train ralentit son allure au travers de l'oasis, puis longe à le toucher le ksar dont les maisons basses, cubes de terre grise, s'alignent au pied de hautes assises de grès rose étagées en terrasses. Les Moghrariens, qui appartiennent à la tribu des Amour, malgré leur ancienne réputation de bandits fanatiques, se pressent pacifiquement au passage du train, et leurs faces bonzées s'épanouissent en des sourires qui n'ont rien de farouche.

C'est à Moghrar que naquit le fameux Bou-Amama, « fils d'un infime brocanteur marocain de Figuig, homme sans origine et sans instruction » et que certains auteurs ont représenté comme

une sorte de Mahdi. « On a voulu voir en Bou-Amama, dit le capitaine Piquet, un de ces illuminés dangereux qui, prêchant la guerre sainte, arrivent à entraîner d'importants contingents. Bou-Amama, certainement, n'avait jamais rêvé jouer pareil rôle ; c'était un petit marabout qui, sans doute, s'adonnait aussi aux pratiques de charlatanisme dont ses pareils tirent des revenus des populations naïves.... Les Ksouriens racontaient que, bien que le moulin de sa zaouïa ne s'arrêtât de moudre ni jour ni nuit, la provision de grain ne diminuait pas dans les silos ; ils affirmaient à Bou-Amama lui-même qu'il avait fait jaillir des sources, bref, lui attribuaient les miracles classiques. Le marabout restait lui-même confondu d'une telle simplicité ; mais son prestige sur ceux qui l'approchaient était immense et pouvait devenir dangereux. De fait, cette popularité devait fatalement le mettre à la tête des mouvements qui troublaient périodiquement ces régions, où les tribus profitaient de leur situation pour échapper à la fois à l'autorité de la France et à celle du Maroc. Depuis 1875, il était établi à Moghrar et sa réputation de pitié et d'ascétisme s'était répandue dans le pays. Il accueillait les voyageurs, guérissait les malades....

« Au début d'avril 1881, le bachagha de Frenda avisait les autorités militaires de l'existence d'un complot auquel participaient Bou-Amama et des indigènes de Harrar et des tribus des cercles de Géryville et de Saïda. Ordre fut donné d'arrêter les émissaires du marabout, et un sous-lieutenant, détaché à cet effet chez les Djeramnas, fut assassiné avec son escorte ; ce fut le signal d'un certain mouvement qui toutefois ne s'étendit pas de suite. Nos goums, ainsi que les troupes réunies en avant de Saïda et de Sebdou, couvrirent le Tell ; l'agha de Saïda se lança même au delà des Chotts sur la route de Géryville avec 800 chevaux ; mais, abandonné de ses goumiers au contact des Trafis, il se replia. Toutefois, les insurgés gagnèrent le territoire marocain et un

répit se produisit pendant lequel on put relever le télégraphe qui avait été détruit.... Pendant tout le printemps, un certain nombre de colonnes essayèrent d'atteindre et de réduire les partisans de Bou-Amama, mais leurs mouvements demeurèrent sans liaison et un peu incohérents ; elles n'empêchèrent pas le marabout de remonter vers le Nord, en juin, jusque chez les

La palmeraie de Moghrar-Foukani. (*Cl. Rousselet.*)

Hassasnas, dont il pilla les silos et où il jeta la terreur sur les chantiers d'alfa. Ce n'est qu'en octobre qu'on se résolut à une action sérieuse ; le colonel de Négrier vint prendre au camp d'Aïn-Sefra la direction des opérations. Dans les premiers jours du mois, on fouilla le pâté montagneux des Amour, et une colonne partie d'Aïn-Sefra atteignit Bou-Amama établi sur l'Oued-Fendi. Les insurgés durent se battre en désespérés pour donner à leurs familles le temps de fuir. Une mission topographique envoyée au Chott Tigri avait été, vers la même époque, anéantie en partie :

ce fut le dernier échec que l'on eut à déplorer. Des colonnes parties d'Aïn-Sefra et d'Aïn-ben-Khelil atteignirent encore, la première, les campements de Bou-Amama, la seconde, celle des Djambas, mais ne firent que du butin ; d'autres troupes, parties d'El-Aricha, rencontrèrent les Béni-Guill et leur tuèrent 80 hommes. Ce fut la fin des opérations. »

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur l'importance du mouvement insurrectionnel suscité par Bou-Amama, on peut dire que ce fut un événement capital pour notre politique africaine; ce fut le coup de fouet nous réveillant de l'inexplicable torpeur qui, depuis si longtemps, nous retenait arrêtés sur les limites du Tell. C'est de ce jour que date notre pénétration dans les régions sahariennes et les Confins Marocains. Dès 1881, en effet, pour empêcher tout retour offensif du marabout de Moghrar, on décidait la construction du chemin de fer, la création de Méchéria, celle d'Aïn-Sefra : c'était la marche en avant, qui depuis lors ne s'est pas arrêtée.

Pour en finir avec Bou-Amama, rappelons qu'après s'être retiré à Figuig, puis au Touât, notre vieil adversaire, devant nos progrès constants, avait dû remonter dans le nord du Maroc, d'abord à Debdou, puis à Aïoun-Sidi-Mellouk, où il est mort le 7 octobre 1907, peu de mois avant que nos troupes ne vinssent planter le drapeau français sur son dernier refuge. Depuis longtemps convaincu de l'inutilité de lutter contre nous, il avait cherché à ses derniers moments à se faire pardonner son passé et, sur ses conseils, son fils s'est rallié à notre cause ; et cela a pu nous servir, car ici, en ce pays sauvage, le nom de Bou-Amama n'a rien perdu de son prestige et partout nous retrouverons les souvenirs de son passage.

Comme nous quittons Moghrar, il est onze heures et demie et nous passons dans le wagon-restaurant. C'est une surprise de cette traversée du désert de trouver là un déjeuner de tout

point excellent, avec boissons glacées, etc. De notre table, par les larges vitres de la salle roulante, nous voyons se dérouler les parois calcinées de la gorge où la ligne se faufile entre de fantastiques entassements de rocs surplombant la voie. De plus en plus, le couloir se retrécit et, comme en amont d'Aïn-Sefra, prend le nom d'*el Feïdja*, c'est-à-dire le « Passage » ; et, en effet, ce col

Une gare fortifiée. (*Cl. Rousselet.*)

nous fait passer du bassin du Namous dans celui de la Zousfana.

Maintenant, sur notre droite, se dresse le majestueux massif du Djebel-Mzi, dont les flancs bastionnés portent à 2 192 mètres d'altitude une longue crête frangée de neige ; vers l'est, c'est le Zarif dont nous avons déjà signalé la photographie à nos lecteurs ; et, entre les deux, va s'épanouissant une plaine pelée, crevassée, que jalonnent les deux gares fortifiées d'Oglats et de Dayet-el-Kertch. Sur les pentes dénudées qui dominent la vallée, quelques thuyas, des jujubiers et oliviers sauvages semblent tenter l'escalade des hauteurs en suivant le fond des ravinements qu'a creusé l'eau des orages.

Dans la large et profonde fissure tracée sur ce sol déchiqueté par l'un des oueds courant à la Zousfana, nous apercevons, cheminant par petits groupes, des chameaux noirs, chargés de fardeaux et qu'accompagnent quelques hommes, la carabine luisante pendue à l'épaule ; les bêtes s'avancent lentement sans ordre, s'arrêtant pour brouter quelques brins de drinn ou d'autre herbe desséchée. Ce groupe d'une trentaine d'animaux est suivi à quelque distance par un autre de même importance, et ainsi, durant une heure, notre train fera défiler devant nous ce long convoi dispersé de plusieurs centaines de chameaux. On nous renseigne : c'est la grande caravane des Hamyan, ou du moins une fraction de cette caravane, qui passe devant nous de retour de son long voyage jusqu'aux oasis du Touât ; le défilé a commencé depuis quelques jours et n'est pas prêt de s'achever, car il est formé de plusieurs milliers de chameaux que l'on est obligé d'échelonner sur un long parcours pour leur permettre de pâturer au cours de leur marche. C'est ainsi, du reste, que cheminent les grandes caravanes de commerce, et non pas dans le bel ordre de bataille que nous montrent les tableaux de fantaisie. Ajoutons, à titre de document, que le trafic de nos caravanes algériennes avec le Touât, principalement aux mains des Hamyan, est assez important ; il s'est élevé, cette année, à plus d'un million dont moitié en marchandises françaises à l'aller et, au retour, en produits des oasis, soit 30 000 hectolitres de dattes, 15 000 kilos de tabac, 17 000 kilos de henné, spécialité du Touât employée par les femmes arabes pour se teindre les cheveux et la paume des mains. Pour transporter cette charge de trois ou quatre trains de chemin de fer, il a fallu employer 15 000 chameaux !

Tout au bout de la plaine, encore à plus de 1000 mètres d'altitude, se découpe sur l'uniformité grisâtre un vaste quadrilatère de hauts murs rouges, entouré d'un petit bois de palmiers : c'est la redoute de Djenien-bou-Rezg, un instant le terminus hésitant

de notre ligne saharienne. Aujourd'hui, presque abandonnée, cette citadelle, rendue inutile par notre marche en avant, n'a plus comme garnison qu'une escouade chargée de l'entretien des bâtiments et surtout du beau jardin que les Légionnaires firent si merveilleusement jaillir de ce sol implacable.

Au delà de cette station, la ligne descend lentement à travers la vallée de l'Oued-Dermel, une des branches mères de la Zousfana. C'est toujours la plaine pierreuse, ondulée, mais le caractère désertique s'accentue ; toute végétation disparaît. Les deux côtés de la vallée sont encadrés de basses collines, de hauts rochers plutôt, déchiquetés, éffrités, brûlés, dont le sirocco saharien, maniant le sable comme un ciseau, a sculpté les flancs, mis à nu les strates de grès brun, ne laissant que les squelettes de ces monts lentement détruits par les puissants phénomènes d'érosion. A l'ouest, énorme citadelle noire, le Béni-Smir, haut de plus de 2000 mètres, domine, formidable, superbement coiffé de neige, cette nécropole géologique. Sous les rafales de vent qui, malgré un soleil ardent, secouent en ce moment notre wagon, ce paysage a un caractère de beauté sinistre vraiment impressionnant.

Et c'est en ce terrible et affreux pays que nous eûmes un moment la pensée d'établir notre capitale saharienne.

Il est environ deux heures lorsque nous nous arrêtons à la station fortifiée de Duveyrier. Ici, l'Oued-Dermel a creusé dans la plaine calcaire de profonds ravins où, autour des mares d'eau stagnantes, poussent des lauriers-roses et de rares palmiers formant une maigre oasis. La présence de cette eau, de ce filet de verdure et aussi, faut-il dire, l'importance stratégique de ce point à la sortie de la chaîne des Ksour, firent décider par l'autorité militaire d'arrêter là, en 1901, le chemin de fer qu'on hésitait à prolonger jusqu'à Figuig. Un camp retranché fut établi dans la plaine, et auprès de la gare se créa aussitôt un embryon de ville à laquelle on donna le nom d'un des premiers explorateurs

du Sahara Algérien ; les *mercantis*, les pionniers du commerce, affluèrent ; on traça des rues, on ouvrit des bazars, des marchés....

Mais cette prospérité fut de courte durée. Les conventions passées avec le sultan pour la constitution des Confins Algéro-Marocains faisaient évanouir nos scrupules diplomatiques ; deux ans plus tard, le rail était poussé jusqu'aux portes de l'intangible Figuig, et notre établissement militaire transporté près du ksar de Béni-Ounif. Et alors ce fut une véritable bousculade, un déménagement fantastique à l'américaine. Se pressant pour conquérir les meilleurs emplacements dans la future cité, tous les habitants, sans aucune exception, abandonnèrent leur ville naissante, emportant à Béni-Ounif, non seulement leurs biens, mais jusqu'aux charpentes et aux portes de leurs maisons. Près de la gare, on voit aujourd'hui encore s'aligner les piteuses ruines, murs de toub croulants, toitures défoncées, de ce qui fut Duveyrier et qui a perdu tout droit de figurer sur une carte à autre titre du moins que celui de station de chemin de fer.

Au delà de la défunte capitale, nous longeons encore de squelettiques rochers et, peu après, nous débouchons enfin, dans l'immense plaine saharienne. A notre droite s'allonge le haut rempart dentelé des avant-monts derrière lesquels se cache Figuig et dont les brèches laissent s'écouler sur la plaine noire de vertes traînées de palmiers. Sur un haut viaduc, nous franchissons le vaste lit de sable où la Zousfana roule indolemment son filet d'eau bleuâtre ; une courte vision de hauts bâtiments de style mauresque, de maisons arabes en terre grise émergeant d'un épais bosquet de dattiers, et nous arrivons enfin à Béni-Ounif-de-Figuig.

Sur le quai que domine la gare aux balcons cuirassés, c'est la joyeuse animation de l'arrivée au milieu des éclatants uniformes de nos officiers sahariens, des burnous blancs des chefs arabes, des civils accourant aux nouvelles. Un domestique européen à

casquette galonnée s'empresse, prend nos bagages, nous emmène.... Quelques instants après, nous sommes fort confortablement installés dans l'excellent Hôtel du Sahara.

XIII

Grandeur et décadence de Béni-Ounif. — Le sirocco et le chêch. — Une visite au Bureau Arabe. — Le sanctuaire de Si-Sliman. — Retour dans la nuit.

Situé sur la hammada pierreuse qui s'étend au pied des monts de Figuig, le ksar de Béni-Ounif commande l'entrée des deux cols de la Juive et de Zenaga, brèches ouvertes dans la formidable enceinte de rochers qui enserre la grande oasis ; il constitue en même temps le débouché naturel de la vaste vallée de la Zousfana, large sillon jalonné de points d'eau et de ksour qui s'enfonce à travers le désert jusqu'au Touât. C'est donc une position stratégique de premier ordre, une des clefs du Sahara occidental. Cependant les Figuiguiens considéraient, d'une façon assez plausible du reste, Béni-Ounif comme faisant partie de leur territoire et devant être tenu, d'après les spécifications du traité de 1845, comme aussi intangible que le reste du Figuig marocain.

En 1900, lors de notre avancée vers le Touât, tenant compte de ces protestations, nous nous contentions de fonder à quelques kilomètres de là, dans le lit de sable de la Zousfana même, le petit poste de Djenan-ed-Dar. Ce n'était, du reste, qu'une solution provisoire, ce lieu désolé étant presque intenable et sans avenir. Aussi, en 1903, lorsque le général Lyautey reçut l'ordre d'organiser définitivement cette partie des Confins Algéro-Marocains, il n'hésita pas à repousser les prétentions des Figuiguiens et à choisir Béni-Ounif comme le chef-lieu de la région et le terminus du chemin de fer. Il vint établir son camp sous les murs mêmes

du ksar dont la plupart des habitants s'enfuirent à Figuig et il dressa aussitôt le plan de la future cité.

Un large espace fut réservé, bien entendu, aux établissements militaires ; du reste, le terrain ne manquait pas sur cette immense plaine, aussi unie qu'un billard et où, en dehors de la petite oasis qui entoure le ksar, ne se dressait ni un arbre, ni même un buisson. Pendant que la voie ferrée s'achevait rapidement, en quelques mois on élevait la Redoute, vaste quadrilatère de murs crénelés auquel donnent accès deux portes monumentales et que remplirent peu à peu les casernes de la Légion, de l'artillerie et du génie et les quartiers des Spahis et Méharistes Sahariens. En même temps, séparé de ce quartier militaire par la vaste esplanade que coupe le chemin de fer, de plain-pied avec le sol, et dont la gare fortifiée occupe le centre, la cité civile s'édifiait peu à peu sur le plan régulier que lui avait imposé son fondateur militaire.

Malgré le brusque afflux de la population de Duveyrier, qui, ainsi que nous l'avons noté, s'était transportée ici, traînant avec elles jusqu'aux portes et aux charpentes de ses maisons, les débuts furent pénibles : quelle que fût la proximité de la Redoute, alors occupée par une garnison de 3 000 hommes, la sécurité était fort précaire et, dès la tombée de la nuit, les colons ne pouvaient sortir de leurs demeures sans risquer d'être enlevés par quelque bandit marocain. Mais bientôt devenu un centre de commerce important, où les fortunes semblaient s'édifier avec une rapidité tout américaine, le nouveau Béni-Ounif prit un tel développement qu'en 1908, M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, pouvait dire dans un discours officiel : « Ce point, où, il y a à peine cinq ans, ne s'élevait qu'un ksar arabe sans importance, est devenu depuis la pacification de la région un centre commercial dont l'activité frappe tous les voyageurs. La petite ville possède un marché prospère ; elle est coquette et animée, et l'entrain de ses

habitants surprendrait les Parisiens transplantés brusquement du boulevard dans cette cité nouvelle sortie de terre tout à coup à 6 kilomètres à peine de la mystérieuse Figuig. »

Il y eut là, en effet, un moment de prospérité intense.

« Il semblait alors que ce fût le Pactole et non la Zousfana qui roulât ses flots d'or dans ce désert. Tout le monde avait cheval et voiture ; on ne buvait que du champagne ; de magnifiques constructions de style mauresque, un peu en façade et en trompe-l'œil comme les entreprises commerciales qu'elles étaient destinées à abriter, s'élevaient hardiment. Il ne faisait pas bon de douter alors de l'avenir de Béni-Ounif.... »

Mais ce ne fut qu'un feu de joie. La prolongation du chemin de fer jusqu'à Colomb-Béchar, à 120 kilomètres plus au sud, l'ouverture sur plusieurs points des Confins de nouveaux marchés, la réduction du corps d'occupation, amenèrent une décadence si brusque du mouvement d'affaires que, de plus de 5 millions en 1905, il tombait au-dessus de 3 en 1909. La plupart des grandes maisons de commerce quittèrent la place, et on se demanda un moment si Ounif n'allait pas avoir le sort de Duveyrier et disparaître comme lui sans laisser de trace. Cependant la crise paraît s'être arrêtée et l'équilibre peu à peu se rétablit. Le voisinage de Figuig qui a lui seul présente un groupe compact de 17 000 habitants laborieux et industrieux, ne peut qu'assurer à notre petite capitale saharienne un avenir qui, sans avoir les éclats du début, lui assurera une calme et durable prospérité. Mais c'est de son site même que Béni-Ounif tirera sans doute un jour prochain d'incomparables ressources. Les oasis de Figuig, les montagnes environnantes et jusqu'aux âpres déserts de la Zousfana, si facilement accessibles, offrent des paysages vraiment incomparables, et il ne manque, pour les mettre en valeur, que de fournir aux touristes les commodités de séjour et de transport que les agences anglaises ont si bien

su réunir auprès des sites célèbres de l'Égypte. « Les palmeraies de Figuig valent les bords de Nil. Ce serait après tout, conclut M. Bernard, la mise en valeur de la vraie richesse de ce Sud, le soleil et la lumière. » Ajoutons que, malgré le voisinage du Sahara, Béni-Ounif, situé à 800 mètres d'altitude, dans une des atmosphères les plus sèches qu'il soit, a un climat non seulement fort agréable durant l'hivernage, mais d'une salubrité extrême. Le vent y souffle parfois d'une façon désagréable, et c'est malheureusement cette expérience qui nous fut réservée dès notre arrivée.

Aussitôt débarqués du train, guidés par le garçon à casquette galonnée qui transporte nos bagages, nous nous dirigeons vers l'hôtel sous des rafales qui nous enveloppent de tourbillons de poussière. Quelques enjambées à travers des cailloux roulants, parmi lesquels on n'a même pas déblayé un sentier, terrain neutre qui dépend de la voie, et nous atteignons les premières maisons de la ville, cubes de pierre ou de toub badigeonnés de couleurs vives, alignés en une longue façade qu'entament de larges avenues rectilignes. Courbant les épaules sous le vent qui nous pousse, nous nous engageons dans une de celles-ci. La première impression est peu engageante, presque lugubre ; à voir ces voies désertes, où le sable ondule en vaguelettes, il semble que la ville soit abandonnée ; mais il faut tenir compte des intempéries, les habitants sont sans doute à l'abri dans leurs demeures, et le soleil, hélas ! absent, est un facteur indispensable de la beauté de ces pays. Cependant nous remarquons que les rues sont non seulement bordées de trottoirs, mais que d'élégants candélabres ornent les carrefours où des bornes de fonte épandent une eau étincelante : éclairage (?) et eau, voilà des signes évidents d'une civilisation avancée.

Au détour d'une rue, une longue façade à créneaux et à portail mauresques, encadrée de deux tours rondes : c'est l'hôtel du Sa-

hara. La porte s'ouvre, l'hôtelier s'empresse. Nous pénétrons dans un salon orné de tapis arabes, de trophées sahariens, peaux de lynx, cornes de mouflons ; on nous montre la salle à manger, spacieuse, haute, aux murs décorés de primitives peintures arabes ; enfin par un escalier, d'une raideur inquiétante, on nous fait grimper jusqu'à la chambre qui nous est destinée et

La Redoute à Béni-Ounif.

qui occupe le premier étage d'une des tours. Ce n'est pas encore le Palace Hôtel du Caire, mais c'est bien tenu, confortable, avec une pointe de pittoresque qui n'est pas pour déplaire, et au fond on est assez agréablement surpris de trouver tout cela en plein Sahara farouche.

Malgré le vent, nous ouvrons notre fenêtre ; du balcon, la vue est impressionnante. Devant nous les basses terrasses, dominées çà et là par un dôme blanc, forment un ensemble presque soudanien, que ne dépare pas le haut pavillon à arcades ogivales

dominant la Redoute ; puis, au delà des bâtiments militaires, l'entassement des masures terreuses du ksar, surgissant d'un long bosquet de palmiers, et tout au loin, à demi voilé par la poussière, la crête dentelée des monts de Figuig où s'ouvre le fameux triangle du col de Zenaga, porte si longtemps infranchissable de la plus mystérieuse des oasis. Mais une rafale nous repousse.... Du reste, pour jouir de ce merveilleux tableau, il nous faudra attendre le retour du soleil.

« Ce temps affreux va-t-il durer longtemps ? demandons-nous à l'hôtelier. — Oh ! dit celui-ci avec un gracieux sourire, c'est un petit coup de sirocco sans importance, il n'y paraîtra plus demain. »

Je m'occupe donc de préparer pour le jour suivant notre expédition à Figuig, et pour cela, bien que la journée soit avancée, il faut que je m'adresse au capitaine Pariel auquel le général Alix a bien voulu nous recommander. Cet officier commande ici le Bureau arabe et, en cette qualité, a la direction de l'administration de l'annexe ; ses pouvoirs sont en fait très étendus et il peut, s'il le juge convenable, interdire même le séjour de Béni-Ounif à tout civil, français ou étranger, qui, selon l'expression américaine, lui paraîtrait « indésirable ». Les touristes sont tenus de toute façon de l'aviser de leur arrivée et ne peuvent entreprendre aucune excursion sans qu'il leur en ait donné l'autorisation. Il n'y a là, comme on le pense, aucune idée de tracasserie ou de formalisme militaire, mais au contraire une sage précaution pour éviter tout accident et empêcher des personnes imprudentes de s'engager sans préparation et sans l'escorte indispensable dans un pays où les risques de mauvaise rencontre, quoique devenus bien minimes, n'ont pas encore totalement disparu.

Je m'achemine donc vers le Bureau arabe, après avoir pris la précaution d'abriter mes yeux sous des lunettes d'auto et d'envelopper ma tête d'un *chêch* de mousseline que, moyennant quelques

sous, j'ai acheté dans une boutique voisine de l'hôtel. Tout le monde ici, par les temps de sirocco, s'affuble ainsi pour se protéger contre la fine poussière du désert, imitant ainsi les Sahariens qui, on le sait, ne sortent jamais sans s'envelopper la figure...

Traversant l'esplanade balayée par le vent, je contourne les murs de la vaste enceinte de la Redoute, dont un des côtés surplombe l'étroit et profond ravin, où coule — lorsqu'il a de l'eau, ce qui n'est pas le cas en ce moment, — l'Oued-Ounif. Le ksar étage ses maisons de terre au sommet d'une butte, dont les pentes érodées par le torrent sont garnies de quelques palmiers ; le tableau est fort pittoresque. Une passerelle de fer, jetée sur le lit de l'oued, sert de passage à l'unique route qui se dirige vers Figuig.

Au delà, luttant avec la rafale, je m'engage sur le plateau nu qui se prolonge sans la moindre ondulation jusqu'au pied des montagnes, barrières de l'oasis. Je marche en trébuchant à travers les tombes arabes, dont les arêtes vives couvrent le sol sur une vaste étendue, se groupant autour d'un délicieux mausolée qu'encadrent quelques panaches de dattiers. Malgré l'élégance et la pureté de ses lignes empruntées aux plus purs modèles de l'art arabe, ce monument est d'origine fort récente ; le célèbre agitateur Bou-Amama le fit élever, en 1898, à la mémoire de son ancêtre Si-Sliman-ben-Bou-Smaha.

A quelque cent mètres de ce lieu vénéré, s'allongent les murs, dominés par de hauts portails mauresques, du Bureau Arabe, et tout auprès, les jolis bâtiments, également de style oriental, de l'Infirmerie indigène. En plaçant auprès du sanctuaire de Bou-Amama ces deux bâtiments, on a voulu rendre « visible et palpable le symbole de notre victoire finale sur notre vieil adversaire, comme pour séparer Figuig de ce lieu vénéré ».

Je franchis le portail du Bureau Arabe que gardent des cavaliers au burnous bleu, au haut turban cerclé de cordelettes en

poil de chameau. L'un d'eux, qui baragouine un peu de français, m'introduit auprès du capitaine Pariel qui m'accueille fort affablement. Je lui expose notre désir de commencer dès demain notre visite de Figuig ; mais le chef du Bureau Arabe n'est pas aussi optimiste que notre hôtelier, et il appréhende que, bien loin de s'apaiser, le *léger* sirocco qui souffle en ce moment ne se transforme d'ici demain, comme l'indique la dépression du baromètre, en un véritable *simoun*, la terrible tempête saharienne. « C'est un spectacle intéressant, me dit-il en forme de consolation, mais il vous sera difficile de sortir !... » Néanmoins, il donne des ordres pour qu'un mokhazeni d'escorte et des chevaux, si nous le désirons, soient mis à notre disposition dès la première heure du matin.

A ce propos, l'aimable officier me fait observer, en souriant, que, par une fausse interprétation des « guides », les touristes s'adressent un peu au chef du Bureau Arabe comme s'il était un représentant de quelque agence Cook tenu de leur fournir, pour leur argent, ce que bon leur semble. Quelques-uns exposent leur requête d'une façon presque impérative, sans s'embarrasser de vaines politesses, fixent leur heure, discutent sur la qualité des chevaux, débattent des prix, etc., alors que ce n'est que par courtoise complaisance que le Bureau Arabe, auquel chacun est tenu de s'adresser pour obtenir l'autorisation de pénétrer en territoire marocain, se met à la disposition des visiteurs pour leur fournir gratuitement les moyens d'exécution qu'ils ne pourraient se procurer ailleurs.

Ceci exposé, sans acrimonie du reste, le capitaine me donne sur Figuig les plus précieux renseignements. Chargé dès le début de notre occupation de la direction du Bureau Arabe, M. Pariel a été le véritable organisateur de Figuig. Commissaire du gouvernement pour ce territoire marocain, c'est lui qui, par sa fermeté, sa bonne grâce, sa profonde connaissance de la langue et

des mœurs indigènes, a su établir avec les farouches Figuiguiens de si excellents rapports, que l'on jouit dans les oasis d'une sécurité qu'on ne trouve peut-être pas au même point dans les douars de notre vieille Algérie. En fait, très populaire parmi les musulmans, il est le véritable souverain de Figuig, et c'est lui qui règle et apaise les différends qui agitent si souvent ces turbulantes petites républiques.

Admirateur passionné de ce pays, nul n'en connaît mieux l'histoire et n'en apprécie les ressources ; nul ne sait mieux en signaler les multiples beautés et les admirables spectacles, indiquer comment, à quelle heure, par quelle lumière il faut les aborder. Fort gracieusement, il me trace pour nos excursions un minutieux itinéraire que nous devions suivre scrupuleusement et qui devrait servir de modèle à tous les visiteurs de l'oasis.

Mais, à écouter un si aimable et érudit informateur, le temps s'écoule rapidement. La lampe qu'apporte un serviteur nous avertit que le jour tombe. Déjà, du seuil du Bureau Arabe où je vais me séparer du capitaine, je vois l'ombre envahir la plaine et quelque chose comme une appréhension se dessine sans doute dans mes yeux. « Faut-il vous faire accompagner ? interroge l'officier. — Y a-t-il un danger quelconque ?... — Moins qu'aux Champs-Élysées, à Paris, à pareille heure. Suivez tout droit en vous guidant sur les lumières de la Redoute.... »

Enveloppé dans mon chêch, poussé par le vent, je marche d'un pas alerte à travers la plaine obscure, où, malgré moi, je ne puis m'empêcher de penser que, quelques semestres plus tôt, j'eusse payé de ma tête ma témérité. Le sol est plat, mais les malencontreuses pierres funéraires me font souvent trébucher ; comme de noirs fantômes, les palmiers se balancent autour du lieu de prière du terrible Bou-Amama, et quelques broussailles semblent propices aux embuscades ; du reste, âme qui vive, aucun bruit que le rauque souffle du désert.... Enfin, voici la Redoute et ses

sentinelles. Bientôt je suis à l'hôtel où, dans la claire salle à manger, les officiers aux éclatants uniformes se pressent autour des tables servies....

XIV

Le Simoun à Béni-Ounif. — Prisonniers à l'hôtel du Sahara. — Les Méharistes. — Le « pâturage » au désert.

Toute la nuit, la tempête a soufflé avec rage sur Béni-Ounif. Dans notre chambre, qui occupe l'étage supérieur de la tour d'angle de l'hôtel du Sahara, il nous semble être en pleine mer, tant les rafales secouent notre logis, dont les murailles d'argile sont heureusement d'une épaisseur respectable. Cependant, on s'habitue à tout et, bercé par les rugissements du vent, je ne me réveille qu'assez tard dans la matinée, du moins, si je m'en rapporte à ma montre, car il fait encore presque nuit, et une lueur blafarde filtre à peine à travers les rideaux.

Je cours à l'unique fenêtre qui éclaire la pièce et qui donne sur la vaste esplanade de la Redoute. Le spectacle est vraiment impressionnant. Un épais brouillard de sable nous enveloppe si complètement que, quoique le soleil doive déjà être assez haut sur l'horizon, on ne distingue que très confusément la silhouette des maisons situées en face de nous, du côté opposé de la rue. Parfois ce nuage dense, qui passe avec une vitesse vertigineuse, secoué de tourbillons, de trombes, se déchire quelques instants en lambeaux, laissant apercevoir des trouées de ciel d'un bleu d'acier, et alors se produisent d'étonnants effets de lumière : les particules de sable en mouvement étincellent comme des paillettes d'or ou de métal en fusion, le brouillard prend des tons de flamme, de pourpre, puis il s'épaissit de nouveau en un mur d'un jaune grisâtre.

Par les joints des ouvertures, une poussière impalpable pénètre dans notre logis et couvre déjà d'une couche fort appréciable tous les objets qui nous entourent : l'effet, comme nous pourrons le constater, en est funeste pour nos montres et les mécanismes délicats des appareils photographiques ; un goût âcre nous prend à la gorge. Cependant le premier déjeuner est sonné et il nous faut sortir d'ici, ce qui n'est pas une petite affaire, car notre chambre ne communique avec le reste de l'hôtel que par la terrasse ; à peine la porte ouverte, le vent, le sable s'engouffrent, et ce n'est qu'à demi suffoqués que nous gagnons l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. Et nous qui regrettions presque le banal confort de notre hôtellerie : voilà enfin des impressions sahariennes !

L'hôtel du Sahara à Béni-Ounif. (*Cl. Gallois.*)

En bas, les voyageurs, réunis pour le petit déjeuner, ont des mines quelque peu consternées. Il paraît que ce n'est plus, comme on nous l'avait annoncé hier, le modeste sirocco qui nous assaille, mais bien le *simoun*, la terrible tempête du désert si redoutée des caravanes et qui arrive directement des immenses solitudes de sable du Grand Erg. D'après la violence du vent, il est à craindre que nous en ayons pour toute la journée; non seulement il est impossible de songer à une excursion, mais il serait presque téméraire de s'aventurer au dehors en ce moment, même emmitouflé de chêch et de manteau. On nous dit que le simoun entraîne dans ses tourbillons jusqu'à des cailloux et qu'on risque

d'être blessé par cette mitraille saharienne. Nous voici bel et bien prisonniers dans l'hôtel.

Incrédule, j'essaie de jeter un regard dans la rue, mais je suis si instantanément enveloppé, étourdi, aveuglé, que je me hâte de battre en retraite. Cependant j'ai eu le temps d'apercevoir un étrange tableau : au pied de notre tour, un cheval harnaché de la haute selle arabe, la bride traînant à terre, se tient immobile, les naseaux presque collés au sol, tandis qu'auprès de lui, enveloppé d'un burnous bleu dont le capuchon pointe en l'air, un homme reste blotti en boule contre le mur que battent les vagues de sable. C'est notre guide, le mokhazeni que nous a envoyé le capitaine Pariel pour nous escorter à Figuig ; esclave de la consigne, il attend ainsi depuis ce matin, impassible sous la tempête, notre bon vouloir. Je m'empresse de le congédier : d'un bond, l'Arabe saute sur sa bête et au triple galop s'enfonce dans le brouillard.

Cependant, vers midi, de courtes averses balaient un peu l'atmosphère et laissent voir le ciel où roulent maintenant de lourds nuages gris; mais le vent n'a pas diminué de violence et, dès que la pluie s'arrête, il balaie de nouveau la rue de ses trombes de sable. Journée mélancolique, où notre seule ressource est de relire les études si captivantes de Gautier et de Bernard sur ces régions du Sud-Oranais.

Puis, tout à coup, un incident typique, un joli tableau africain, qui nous réveille de notre torpeur. Débouchant des demi-ténèbres qui enveloppent la plaine de la Redoute, nous voyons apparaître un chameau presque blanc, de taille gigantesque, monté par un guerrier haut enrubanné, enveloppé de voiles flottants et dont la carabine scintille en travers de la selle. Puis, derrière lui, surgissant fantastiques de ce sombre décor, un, deux, trois, dix cavaliers, aussi superbement montés, et en quelques instants toute la caravane s'arrête devant notre hôtel : avec leurs vociférations

coutumières, les chameaux plient lentement les genoux, basculent, s'accroupissent et les cavaliers sautent à terre, les burnous s'écartent, laissent voir d'éclatants uniformes de pourpre : ce sont nos Méharistes qui arrivent du fond du désert.

Malgré la bourrasque, nous sortons pour accueillir ces vaillants, et il semble, en les approchant, qu'ils nous apportent dans les plis de leurs blancs haïks un peu de la tiédeur du lointain Touât. C'est de là qu'ils arrivent, douze hommes superbes, Châmbas aux mâles visages bronzés conduits par un lieutenant et deux sous-officiers français : petit détachement envoyé ainsi chaque mois aux nouvelles, au ravitaillement, et qui franchit pour cela d'une traite quelque 800 kilomètres. La fin du voyage a été dure cette fois, nous explique le jeune officier ; pris par le simoun dans la Zousfana, aveuglés par la tempête, ces cavaliers, si habitués pourtant aux fureurs du Sahara, se sont égarés ; ils ont manqué Béni-Ounif, sont remontés jusqu'à Duveyrier, où, s'apercevant de leur erreur, ils ont dû rebrousser chemin, doublant ainsi une étape déjà longue. Et maintenant, ils déballent les menus objets apportés ici à chacun de ces voyages : des fontes sortent quelques paquets de plumes d'autruche, des peaux de lynx et de panthères, les humbles trésors du désert. Puis, tandis que les gradés entrent à l'hôtel, les hommes réenfourchent les superbes méharas au col de cygne et les emmènent au Fondouk où nous irons les admirer demain.

Le soir, pendant que le vent continue à mugir contre les solides murailles de notre hôtel, nous causons avec les chefs des méharistes qui nous donnent d'intéressants aperçus sur la rude existence que mènent ces hommes, véritables gendarmes du Sahara. Aussi ceux-ci sont-ils moins souvent en garnison dans les ksour du Touât ou du Tidikelt qu'en tournée de surveillance ou en service de pâturage dans le désert.

« Le service de pâturage est évidemment plus dur que le ser-

vice en garnison, car, là, la sentinelle sait qu'elle n'est pas placée pour empêcher de pénétrer par telle ou telle porte, mais pour protéger la vie de ses camarades et ses propres animaux ; aussi est-ce d'une attention continuelle qu'elle doit faire preuve. Le camp étant naturellement installé aux environs du « trou » qui s'appelle puits, les chameaux n'y peuvent pâturer à l'aise : aussi s'en vont-ils, chaque matin, à la petite pointe du jour, pâturer à 3, 4, 5 et 6 kilomètres sous la surveillance de 25 à 30 soldats. Là, des sentinelles placées sur les points élevés sondent l'horizon et, chaque fois qu'apparaît un être douteux, elles en rendent compte au chef de pâturage qui, lui, fait faire une reconnaissance par l'un des hommes qu'il a sous sa main. Puis, le soir, après s'être assuré, par de fréquentes rondes à pied ou à méhari, qu'aucun animal ne s'est trop écarté, il fait repousser les chameaux vers le camp, en les rassemblant lentement et en les laissant manger durant leur marche jusqu'au campement, où, pour la nuit, ils sont, une fois couchés, attachés par les deux genoux.

« Telle est donc la vie du méhariste au jour où il est de service au pâturage. S'il n'est pas commandé pour ce travail, il reste au camp, prend part aux exercices journaliers, monte la faction, fait quelques corvées nécessaires, tire l'eau qui abreuvera les animaux, ou bien encore, s'il n'a rien à faire, il prend un café à l'abri de son burnous tendu sur un genêt ou une broussaille quelconque. Souvent, réunis par groupes de cinq à six, à l'abri de plusieurs burnous rattachés par des épines de palmiers ou des tiges de *drinn* qui font à merveille office de bonnes épingles de nourrice, ils se racontent, tout en prenant le café, des histoires de leur jeunesse, que tous connaissent déjà plus ou moins ; mais, c'est de leur pays, et ils ne se lassent pas de les entendre. D'autres jouent de la *karbah,* flûte taillée dans un roseau, tandis que les voisins les accompagnent de leurs chants languissants et plain-

tifs qui ne manquent pas d'une certaine mélancolie dans cet isolement si grand. »

Cette vie, le méhariste la mène d'un bout de l'année à l'autre, à moins qu'il ne soit en route, reconnaissance, contre-rezzou, convoi ou courrier, ce qui lui arrive facilement quinze jours par mois en moyenne. En somme, c'est là la vie du nomade, vie à

Les Méharistes au Fondouk de Béni-Ounif. (*Cl. L. Rousselet.*)

laquelle sont entraînés, dès leur enfance, la plupart des indigènes parmi lesquels se recrutent nos méharistes; mais cette existence aussi est celle des Français qui les commandent, officiers et gradés, et, comme ces derniers sont tous des volontaires, obligés le plus souvent de rendre les galons acquis en France pour pouvoir entrer dans ce corps spécial, comment ne pas admirer ces jeunes gens qui, sans aucun avantage d'avancement, sacrifient les plus belles années de leur vie pour servir humblement la France dans un si terrible pays et dans de si dures conditions.

Mais depuis longtemps le couvre-feu a sonné à la Redoute et,

malgré le simoun qui continue à faire rage, nous regagnons notre tour.

XV

Le dimanche à Béni-Ounif. — Le belvédère du Garet-el-Emir. — La vallée de la Zousfana et les monts de Figuig. — Dans l'oasis. — Sous la tente des Mokhazenis. — La question des troupes noires. — Au camp des Sénégalais. — Sur la Hammada. — Les « choux-fleurs » du Bled. — Les « Pierres écrites » du Djebel Mélias. — Le bouc casqué du dieu Ammon.

Ce matin, le temps s'est un peu amélioré : le simoun retombe au sirocco ; des tourbillons de sable valsent encore sur l'esplanade et des nuées grises, d'où s'échappent parfois de larges gouttes d'eau, vont d'un galop rapide se heurter aux dentelures du rempart rocheux de Figuig. Avec cela on ne peut guère penser à se mettre en route ; aussi je renvoie de nouveau notre mokhazeni qui, dès l'aube, a repris sa mélancolique faction au pied de notre tour, et je lui donne l'ordre de ne revenir qu'après midi.

Du reste, c'est aujourd'hui dimanche et nous ne pouvons manquer d'assister à la messe, car Béni-Ounif a une église... une chapelle plutôt, élégant petit édifice de style arabe, coiffé d'une coupole de mosquée et enclavé dans le bâtiment municipal, la Mairie comme on dit ici, quoiqu'il n'y ait ni maire ni municipalité. Fort exigu, l'intérieur de la chapelle, d'une blancheur immaculée comme tout l'édifice, est cependant suffisant pour l'assistance : quelques dames de la garnison et de la ville, des soldats, surtout des légionnaires, des Espagnols et un peloton turbulent de gamins et de gamines de type fortement ibérique. Un jeune prêtre français, à allure de missionnaire, dessert la modeste paroisse ; comme il n'y a pas de sacristie, il apporte avec lui les instruments du culte, revêt ses ornements devant l'autel. Tout cela ne manque pas d'un certain pittoresque....

Après la messe nous allons rendre visite à nos Méharistes, installés au Fondouk municipal et qui nous font admirer leurs fameux « coursiers du désert ». Tous ces méhara sont vraiment de superbes bêtes, provenant principalement des élevages du Grand Sahara, chez les Touaregs et leurs rivaux, les Châmbas ; par leur taille, la finesse de leurs formes, la coloration si claire, parfois presque blanche, de leur pelage, ils se distinguent autant des lourds et informes chameaux de bât que l'on voit en Algérie, que nos pur sang de course des chevaux de charrette. Les exploits de ces méhara sont légendaires : on vante leur endurance et, en effet, ils peuvent fournir des étapes de 100 kilomètres sans arrêt, mais ce sont néanmoins des bêtes délicates, réclamant des soins constants, et leur sobriété a été fort exagérée....

Le vent tombe, le soleil se montre par des éclaircies de plus en plus larges. Aussi, traversant la ville, nous gagnons le Garet-el-Émir, monticule isolé qui se dresse à une centaine de mètres de hauteur au milieu de l'immense plaine. On nous en a recommandé l'ascension..., ascension du reste peu pénible, car le mont est découpé en larges assises érodées, immenses dalles fissurées où ne croît aucune broussaille, aucune herbe, sauf quelques rares roses de Jéricho, étranges fleurs desséchées que fait revivre un instant la moindre pluie. Du sommet, le panorama est, en effet, fort étendu, et il ne faut pas manquer de monter sur cet admirable observatoire, si l'on veut avoir quelque notion de la topographie de cette curieuse contrée. Pour le profane, le spectacle n'est pas d'un moindre intérêt, puisque l'on peut embrasser une immense étendue de régions pour longtemps sans doute inaccessibles aux touristes : d'un côté, l'Erg, un des plus prodigieux amoncellements de sables qu'offre le Sahara ; de l'autre, les sombres hammadas de pierre et les superbes chaînes de l'Atlas Marocain.

Par l'irrésistible attrait du mystère, c'est vers le Sud, vers l'in-

fini désert de sable, que le regard se porte d'abord. Du pied même de la colline commence le moutonnement des dunes façonnées incessamment par le vent et qui remplissent la large vallée barrée à l'est par une ligne embrumée de hauteurs : car, ici, le Sahara commence par une vallée que parcourt, du nord au sud, un fleuve, autrefois sans doute puissant, et dont le cours, aujourd'hui presque partout souterrain, nous est indiqué par un maigre chapelet de palmiers s'égrenant dans le lointain et tremblotant horizon ; et ce fleuve incertain suffit cependant à faire de cette vallée de sable une des principales voies d'accès du Grand Désert.

« Sur tout son parcours, dit M. E. Gautier, dans son bel ouvrage sur le Sahara Algérien, la Zousfana coule à l'air libre une fois ou deux par an, lors des très grandes crues. En temps ordinaire, elle est à sec comme il sied à un oued saharien. Pas partout cependant. Elle coule à l'air libre assez régulièrement, en deux points très éloignés l'un de l'autre, au col de Taghla, sur 5 ou 6 kilomètres, et dans la palmeraie de Taghit, sur une quinzaine de kilomètres. En ces deux points, c'est apparemment un seuil rocheux qui ramène en surface la nappe aquifère.... En somme, la Zousfana a un lit souterrain continu et pérenne ; les terrains d'atterrissement où elle coule sont gorgés d'eau à une profondeur plus ou moins faible ; on a pu y trouver un point d'eau, ou y creuser un puits tous les 25 kilomètres, le long de la ligne d'étapes qui est suivie régulièrement par de l'infanterie européenne, des chevaux et des mulets. Sans doute les étapes sont dures ; au cœur de l'été, l'eau devient rare ; il faut parfois rationner bêtes et gens ; toute l'année, d'ailleurs, elle est mauvaise, magnésienne et salée. Pour qui vient du nord, c'est déjà le Sahara et ses horreurs ; en réalité, c'est un Sahara très atténué. »

Alors que l'on hésitait à s'installer à Béni-Ounif, considéré comme une des oasis du groupe figuigien, on avait construit, au centre même de cette vallée, parmi les dunes de la Zousfana, notre

poste de Djenan-ed-Dar. Il était difficile d'imaginer une situation plus lugubre et plus insupportable pour une garnison européenne. D'ici, à deux ou trois kilomètres de notre rocher, nous apercevons les sombres murailles de la redoute, tache noire sur le sable roux, qu'enveloppent en ce moment presque constamment d'épais nuages de poussière. Après la création de Béni-Ounif, on avait fait de Djenan-ed-Dar une prison pour les turbulents disciplinaires, le célèbre « Biribi » tant honni par les antimilitaristes. Il faut reconnaître que ce séjour n'avait rien de récréatif; mais il n'offrait cependant rien des horreurs d'un bagne, le lieu étant, à tous égards, très sain; mais, devant les réclamations d'une certaine presse, les condamnés militaires ont été évacués et ramenés en France ! tandis qu'on installait à leur place le 1er bataillon d'Afrique qui ne paraît pas s'en trouver plus mal.

Si, maintenant, nous nous tournons sur notre belvédère, du côté du nord et de l'ouest, le spectacle présente un caractère complètement différent, comme si le Garet-el-Émir formait la limite même de deux régions distinctes : d'une part, l'Erg ; de l'autre, la Hammada. Plus de sable. Noire, aussi unie qu'une table de billard, la plaine forme un immense socle de pierre sur lequel s'allonge une altière rangée de montagnes superposant ses crêtes dentelées jusqu'aux cimes suprêmes qui se dressent à plus de 2 000 mètres au-dessus de la plaine. Ces montagnes sont aujourd'hui d'une uniforme teinte brun rougeâtre, mais nous les verrons bientôt, lorsque le soleil aura repris sa force, se parer des plus admirables coloris.

Devant nous, à 6 kilomètres à vol d'oiseau, s'aligne le rempart, si longtemps inviolé, derrière lequel se cache Figuig ; coupé par de profondes échancrures où passent les cols, il se partage en quatre bastions dentelés, farouchement crénelés, qui sont, de droite à gauche, le Djebel Sidi-Youcef (1 062 mètres), le Taghla ou Tarla (1 115 mètres), le Djebel Zenaga (1 047 mètres) et le

Mélias (1 275 mètres). En arrière, superbe citadelle centrale, réservoir magnifique d'où viennent toutes les eaux qui font de Figuig un paradis en cet âpre désert, se dresse le Grouz, longue arête de 80 kilomètres, dont le faîte se tient entre 1 500 et 1 700 mètres. Puis, fermant l'horizon, les cimes majestueuses du Maïz et du Smir, plus élevées encore, avec des parois verticales dépassant 2 000 mètres. Et ce grandiose massif du Haut Atlas marocain se continue, se perd dans les brumes de l'ouest par l'Antar et le Djebel Béchar, semblables à des blocs déchiquetés de lave noire surgis brusquement de la Hammada qui les porte. C'est un tableau d'une grandiose et farouche magnificence.

Revenus à l'hôtel, nous avons à peine fini de déjeuner que nous voyons arriver notre mokhazeni, à pied cette fois. Il est trop tard pour aller à Figuig; aussi le capitaine Gariel nous l'envoie pour nous faire visiter le ksar et l'oasis d'Ounif. Nous acceptons et suivons notre guide, un jeune Berbère de belle prestance, baragouinant un sabir passable et répondant, très affablement du reste, au nom sonore de Mohammed-ben-Kadour. La carabine en bandoulière, il marche fièrement devant nous. Ce n'est pas que nous ayons besoin d'une escorte guerrière pour visiter le vieux ksar : depuis que nous avons détaché celui-ci de la république de Figuig, la majeure partie de ses habitants l'ont quitté pour s'établir à Zenaga et à Oudaghir, et ceux qui restent sont fort pacifiques. Le vieux bourg est plus qu'à moitié en ruines, et, quoique peu étendu, offre un tel labyrinthe de ruelles, sentes, passages et impasses, qu'on s'en tirerait peut-être difficilement seul. « Ce ksar, dit un voyageur récent, a l'aspect d'une ruine déjà vieille de plusieurs siècles ; certains coins rappellent invinciblement des paysages de la Haute Égypte. » Une des anciennes portes, restée debout et encadrée de quelques palmiers, forme un assez joli tableau ; mais les hautes masures d'argile de la ville

agonisante sont trop délabrées pour offrir de l'intérêt, et nous ne leur jetons qu'un regard distrait.

Suivant notre guide, nous traversons le dédale des décombres et nous dirigeons vers l'oasis qui, elle, mérite certainement une visite.

Sentinelle avancée du pays de Figuig, ne jouissant pas du puissant abri des montagnes et exposée directement aux terribles

Le Ksar et l'oasis de Béni-Ounif. (*Cl. Rousselet.*)

attaques du désert, elle ne peut offrir évidemment un spectacle comparable aux imposantes futaies de la Grande Oasis ; mais ses 14 000 palmiers sont fort pittoresquement groupés à travers un chaînon accidenté de dunes fixées, sans doute depuis une époque reculée, par l'irrigation. Il n'y a pas ici cette extraordinaire abondance de sources, dont bénéficie le cirque figuiguien ; aussi la répartition du précieux élément s'y fait avec un soin encore plus méticuleux : l'eau ne circule point en séguias à ciel ouvert, bien par des *foggaras*, canaux souterrains qui viennent parfois de fort loin, captant les suintements du pied des monts.

« J'ai recueilli à Béni-Ounif, écrit à ce sujet M. Gautier, quelques renseignements sur la façon dont l'eau se partage entre les usagers. L'instrument de mesure porte le nom de *karrouba* ; c'est un vase de cuivre percé d'un trou, par lequel entre goutte à goutte, en un temps déterminé, une heure par exemple, l'eau sur laquelle on fait flotter le vase. En somme, c'est un sablier d'eau. C'est donc le temps d'irrigation qu'on mesure, et non pas directement la quantité d'eau employée. L'objet des transactions, ce qui se vend et se loue, ce qui se fait objet de propriété, c'est la karrouba, l'heure d'irrigation. »

Cependant, tout ce système d'irrigation est si compliqué, si délicat, qu'il a besoin d'être entouré de soins constants. Il a suffi du court abandon des canalisations amené par l'exode de la majorité des habitants pour que l'oasis ait sensiblement périclité ; sur de nombreux points, le sable des dunes se montre fort menaçant, et, si les dattiers n'ont pas souffert, beaucoup de jardins ont disparu.

Nous errons ainsi sous les palmiers trapus, gravissant les buttes, suivant en équilibre la crête des murs d'argile qui forme, en maints endroits, l'unique chemin, lorsque, dans une vaste clairière, nous voyons s'étaler un pittoresque campement de tentes aux larges rayures noires et blanches : c'est la Smala du Makhzen, vers laquelle, fort adroitement, notre guide nous a entraînés. Mohammed-ben-Kadour n'a, du reste, envers nous, que les plus louables intentions, car, non sans élégance et avec un profond salut, il nous dit : « Toi i madame i va prendre café chez moi ! »

Que répondre à une si naïve invitation, si ce n'est de l'accepter avec empressement. Et il ne nous paraît pas sans intérêt de pénétrer ainsi dans l'intimité du ménage de ces curieux cavaliers du Makhzen, les Spahis bleus comme on les appelle quelquefois

La Smala des Mokhazenis. (*Cl. Rousselet.*)

et dont nous avons déjà expliqué sommairement la curieuse organisation.

A peine approchons-nous des tentes que les chiens donnent l'éveil et, le poil hérissé, se précipitent au-devant de nous d'une façon fort menaçante ; brutalement, notre mokhazeni leur décoche en plein flanc de lourds cailloux qui les renvoient gémissants et apaisés. Mais ce vacarme a fait sortir de dessous les profondeurs mystérieuses du toit de laine tout un groupe de femmes et d'enfants, qui, je n'en ai aucun doute, étaient déjà prévenus de notre visite et nous accueillent de joyeux youyous. Vieilles ou jeunes, ces femmes sont dévoilées, et leurs robustes traits berbères sont assez gracieusement encadrés par d'épaisses nattes enroulées que retient un léger turban ; quelques-unes ont des minois éveillés et nullement farouches. Du reste, les Berbères sont loin d'avoir la rigueur fanatique des Arabes et se montrent bien moins inaccessibles aux étrangers. Ce n'est pas sans quelque surprise que je vois Mohammed-ben-Kadour me désigner, d'un geste bref il est vrai, non seulement sa mère, une vieille Berbère au bon sourire, mais encore sa femme, fort gentille ménagère, portant son dernier bébé, nu comme un ver, à califourchon sur sa hanche.

Tout ce monde s'empresse autour de nous, et l'on nous fait cérémonieusement les honneurs de la tente ; des tapis, assez beaux, recouvrent le sol, où ont été disposés des coussins, et l'assemblée, composée de cavaliers, compagnons de Kadour, venus pour nous faire honneur, garnit les divans improvisés, en nous laissant à ma compagne et à moi la place centrale ! On se croirait dans un salon, tant les jarres et ustensiles de ménage sont soigneusement dissimulés dans les angles obscurs de l'immense tente ; mais, de temps à autre, une poule épouvantée sort d'un coin noir et traverse l'assemblée avec des cris grotesques.

Et, pendant que les femmes accomplissent devant nous les

rites solennels du *kawa*, font bouillir l'eau, moudent le café, lavent avec soin les tasses minuscules, nous causons avec nos hôtes... ; parfaitement, avec quelques mots de français et d'arabe, nous réussissons à nous entendre, car ce que nous disent ces braves gens va à notre cœur : qu'ils sont les serviteurs dévoués de la France, que les Français sont bons pour eux. Un d'eux insinue même qu'avec ma barbe grise et mon chêch j'ai l'air d'un chef arabe; et un autre, voulant encore outrepasser cet élogieux compliment, déclare que je ressemble au capitaine Pariel ! Après cela... nous prenons notre café, tandis que les bébés enhardis viennent jouer jusque sur nos genoux ; puis un léger bakchich discrètement donné à la patronne, des poignées de mains à la ronde, et derrière notre mokhazeni toujours majestueux, salués par les adieux vindicatifs des superbes chiens au poil doré, nous continuons notre promenade.

Sortant de l'oasis, nous remontons le cours de l'Oued-Ounif qui forme sa limite du côté de la plaine de la Zousfana ; le lit est pavé de larges dalles rocheuses encadrant de loin en loin de jolis bassins d'eau pure sur lesquels se reflètent les élégantes fusées des dattiers qui surplombent la rive. Par ce charmant et pittoresque chemin, nous rejoignons la Redoute, dont nous contournons les murs pour gagner le camp des Sénégalais qui s'étale à l'est, blanche fourmilière sur la noire table de la Hammada. Ce camp n'est pas un des moins curieux sujets d'observations que Béni-Ounif offre aux touristes.

Depuis quelques années, certains spécialistes militaires, parmi lesquels il faut citer surtout le colonel Mangin, de l'Infanterie coloniale, préoccupés de la réduction dont sont menacés nos effectifs, par suite de la diminution, hélas ! constante, de la natalité en France, ont pensé pouvoir remédier, dans une certaine mesure, à cette redoutable éventualité, en augmentant les contingents que nous fournissent les populations nègres de notre immense

territoire de l'Afrique Occidentale. C'est là ce que l'on a appelé la question des Troupes noires, sujet d'ardentes controverses qui ont eu leur écho jusque chez nos voisins, puisque les Allemands se montrent fort préoccupés à la pensée qu'à la prochaine guerre nous pourrions employer ces « hordes barbares et sanguinaires » à l'invasion de leur pays. Or, la question n'est pas là : il ne s'agit pas d'amener nos braves noirs du Sénégal et du Soudan tenir garnison en France, ni de les transporter, en cas de guerre, au delà du Rhin, sur le sol germanique ; comme l'a fort bien dit le général Zurlinden : « ce que les promoteurs de l'idée des troupes noires veulent, c'est permettre d'augmenter le nombre de nos propres soldats disponibles pour une guerre européenne, et, pour cela, faire garder l'Algérie par des troupes noires, pendant que notre armée d'Algérie viendra se joindre à l'armée de la métropole pour l'aider à défendre vaillamment, coûte que coûte, nos droits et notre honneur. »

Évidemment, quelque séduisant que soit le projet, il ne nous appartient pas de discuter ici s'il est aussi facilement réalisable que le pensent ses généreux promoteurs, et si, toute question d'acclimatement mise à part, il n'y a pas quelque danger, au point de vue ethnique, à introduire un important élément noir dans notre Afrique du Nord.

On sait le rôle fort honorable et même brillant que nos mercenaires noirs ont joué dans l'occupation de Casablanca et de la Chaouïa, et ils semblent avoir fort bien supporté cette épreuve sous un climat en somme à peu près semblable à celui de l'Algérie. Mais il était important de tenter une expérience plus probante et de voir comment ils se comporteraient sur le sol algérien même. Dans ce but, on a fait venir en 1910 un bataillon, presque entièment composé d'éléments du Soudan (ce qui n'empêche de les dénommer Sénégalais), et on l'a envoyé dans le Sud-Oranais, où il a été partagé entre le poste de Béni-Ounif et celui de Colomb-

Béchar. La tentative paraît avoir donné des résultats satisfaisants, que le rapporteur du budget de la Guerre, M. Clémentel, a ainsi exposés à la Chambre : « Les autorités sous les ordres desquelles ce bataillon est placé sont unanimes à constater les bons résultats qu'a donnés jusqu'ici l'expérience en cours ; la discipline a été parfaite, l'instruction militaire a pu être menée de front avec les travaux d'installation du camp, de sorte que le bataillon de tirailleurs sénégalais peut être considéré comme en état de partir en colonne dans les mêmes conditions que les corps de troupe voisins. Les quelques sorties auxquelles ont pris part les troupes noires démontrent qu'elles sont aptes à assurer le service qui incombe habituellement à l'armée d'Afrique. Enfin les rapports des tirailleurs sénégalais, tant avec les autres troupes qu'avec la population civile européenne et indigène, n'ont été marqués par aucun incident. »

Enfin, le point si important de l'acclimatement semble aussi satisfaisant. D'après le rapport du commandant Moureaux, la mortalité aurait été moindre, en 1910-1911, parmi les tirailleurs noirs que parmi les troupes algéro-tunisiennes. « En dépit de cinq mois d'été passés sous la tente et d'un hiver exceptionnellement rigoureux, les deux médecins, chargés de surveiller les deux détachements, constatent que les Sénégalais, hommes, femmes et enfants ont bien supporté le climat. »

Nul n'ignore que nos soldats noirs ne se déplacent qu'avec toute leur famille : femmes et enfants les accompagnent partout, souvent même au combat. Il en est ainsi à Béni-Ounif, et leur camp offre le pittoresque aspect d'un grouillant village soudanais. A leur arrivée, rien n'étant prévu pour l'installation de semblables troupes, où chaque unité doit avoir son foyer indépendant, on les avait simplement logés sous la tente ; mais, en un climat météorologiquement si rigoureux, allant d'un été torride à un hiver très sensible pour les noirs du Soudan, il fallait rapidement

substituer aux tentes des habitations plus confortables et permettant l'isolement de chaque famille. Le plan adopté est celui de cases formant une série de « blocs » symétriquement disposés en damier et séparés les uns des autres par de larges voies. Chaque « bloc » constitue un véritable cube de maçonnerie, percé de deux portes sur deux des faces et divisé à l'intérieur en quatre pièces complètement indépendantes. Ce sont là les demeures des ménages ; les célibataires sont réunis par escouade dans des cases de plus grandes dimensions.

Tout cela a été édifié, sous la direction de nos officiers, des mains de nos soldats noirs. Les énormes briques de « toub » que nos légionnaires ont, à cause de leur poids considérable, surnommées ironiquement des « bengalis », et qui composent les parois et les terrasses de ces primitives habitations, ont été pétries par nos tirailleurs dans l'argile de l'oued voisin et, comme, après avoir construit les maisons, on s'occupe d'entourer en ce moment le village d'une enceinte qui le mette à l'abri des rôdeurs, nous assistons à la fabrication et au transport de ces frustes matériaux. L'argile mouillée et pétrie est tassée dans une sorte de gabarit de bois, formant un parallélipipède du volume de six à huit de nos briques ordinaires, puis, une fois moulée, exposée pendant un temps plus ou moins long à l'action du soleil ou simplement de l'air si desséchant de ces régions.

Comme nous sortons du lit de l'oued qui nous a servi de route, nous voyons partant de la berge, se dérouler à travers la plaine, une longue théorie de tirailleurs, portant chacun en équilibre sur le fez d'ordonnance ou la tignasse laineuse un des lourds « bengalis », tandis que d'autres, les bras ballants et le crâne libre, reviennent vers la rivière. Quelques-uns de ces hommes sont de vrais géants ; presque tous sont grands, et leurs noires figures s'illuminent d'un bon sourire d'enfant, tandis qu'ils nous saluent de joyeux bonjours en nous voyant les suivre ou les dépasser

pour nous diriger vers leur campement dont les cubes blanchis à la chaux papillotent sous le soleil.

A peine approchons-nous des premières cases qu'en un instant nous sommes enveloppés, assaillis par la plus amusante collection de négrillons qui se puisse imaginer. Il y a là comme une réduction en miniature de toutes nos vaillantes tribus soudanaises, Bambaras, Toucouleurs, Soninkés, Bobos, Malinkés, etc., et, mieux que chez nos tirailleurs, rendus tous semblables à nos yeux par l'uniforme, on discerne sur ces bambins les particularités ethniques de ces diverses races. Ce n'est pas que ces négrillons, dont les plus âgés n'ont guère plus de six à sept ans, soient vêtus d'une façon bien caractéristique, la plupart sont à peu près nus ou affublés sommairement de quelque lambeau de défroque européenne, mais sur leurs mignonnes frimousses on distingue aisément une étonnante variété de types et de couleurs, depuis le fin visage presque aquilin et brun clair jusqu'à l'épais masque du nègre d'un noir luisant ; et ce qui accentue cette diversité, c'est qu'ils ont conservé chacun la coiffure distinctive de sa tribu, petites plaques de laine découpées en bandes ou en losanges sur le crâne rasé, mèches finement tressées ou petites queues de rat du plus comique effet. Et tout cela est joli et amusant. Ce petit monde saute autour de nous, réclamant dans un charabia mi-français des sous ou des biscuits que nous leur distribuons aussi longtemps que dure notre provision, malheureusement vite épuisée, car la fourmilière est nombreuse. Comme de juste, ce sont les plus lestes et les plus forts qui sont les mieux partagés ; les pauvres petits qui n'ont rien attrapé se mettent gentiment à pleurer, tout comme des bébés français, et, pour les calmer, il nous faut promettre de revenir.

Les mères sont sorties de leurs cases, mais se tiennent à distance avec dignité, souriant à la scène et nous saluant de gracieux

« bojou ». Elles aussi ont presque conservé leur costume national et, demi-nues, s'enveloppent dans de larges pagnes de guinée bleue ; quelques-uns ont la jupe à l'européenne. Solides, bien campés, le geste large, le regard ferme et assuré, ce sont bien des femmes de guerriers. Au premier signal, elles ramasseront le ménage sommaire qui garnit la case, quelques nattes, une marmite de fonte, de la vaisselle émaillée de bazar, des calebasses, et, chargeant le tout sur leurs robustes épaules, seront prêtes à suivre leurs époux à travers le bled ou la brousse. Pour le moment, tandis que les hommes remplissent les devoirs de leur état, font l'exercice, les corvées, construisent les murs du camp, elles vaquent aux soins de la cuisine, font mijoter le riz cuit à l'eau, les sauces fortes en épices, le bœuf réglementaire et tiennent le repas prêt pour l'heure où le clairon sonnera le gai refrain de la soupe.

Encore haut sur l'horizon, le soleil brille maintenant dans un ciel balayé de tous nuages et nous fait presque regretter de ne pas avoir tenté d'aller à Figuig, mais c'eût été vraiment déflorer notre excursion : mieux vaut attendre à demain. Au delà du camp des Sénégalais, cependant, la noire Hammada s'étend si unie, si attirante par son aspect de mystérieuse solitude que nous décidons de faire, sous la garde de notre bleu chaouch, une promenade jusqu'au pied du Djebel Mélias. Là, parmi les roches, existe un groupe de ces fameuses gravures et inscriptions rupestres dont l'antiquité prodigieuse remonte bien au delà de l'époque des Numides de Massinissa et qui présentent un des plus intéressants problèmes de l'ancienne civilisation du Sahara. Le capitaine Pariel n'a pas manqué de nous les signaler, et les ouvrages de Gautier et de Flamand nous ont fourni des renseignements qui éveillent notre curiosité. Malgré la proximité apparente, due à l'extrême transparence de l'air, il y a peut-être d'ici à la montagne 4 à 5 kilomètres, mais sur ce sol formé de grandes dalles

plates, dont le vent a balayé le sable et les cailloux, la marche est facile et agréable.

On se fait difficilement idée, du reste, de l'horizontalité presque absolue de ces hammadas, horizontalité que ne présentent jamais nos plateaux dont le nivellement relatif n'est dû qu'à l'action toujours assez irrégulière des eaux, moins puissante que l'activité destructive des éléments météoriques, vent, températures extrêmes et siccité de l'air, réunis ici. Comme nous commençons notre promenade, un train de marchandises quitte précisément la gare de Béni-Ounif et se dirige vers l'ouest, à destination de Colomb-Béchar. En quelques instants, le petit convoi s'est assez éloigné pour ne plus paraître au milieu de cette immensité que comme un minuscule jouet d'enfant, et cependant nous pouvons le suivre pendant des kilomètres et des kilomètres, serpentant sans remblai ni talus sur cette table de pierre, jusqu'à ce qu'enfin, décrivant un crochet, il disparaisse dans un défilé des noires montagnes qui ferment l'horizon. Et par la pensée nous accompagnons un instant le train qui s'en va se perdre dans le désert et que des esprits audacieux rêvent de faire, dans un avenir prochain, continuer sa route de plus en plus loin, bien au delà de Colomb, et même du chapelet d'oasis du Touat, mais bien jusqu'à Tombouctou, jusqu'au Tchad et au Congo ; car c'est cette modeste petite ligne se déroulant sous nos yeux qui, dans leurs projets, certainement réalisables, doit, dans un avenir peut-être prochain, devenir non plus le Transsaharien, mais le Transafricain, réunissant, soudant l'un à l'autre les vastes territoires de notre Empire d'Afrique....

Comme nous approchons de la montagne, tout d'un coup le sol apparaît bosselé d'une façon étrange : du milieu des dalles de grès surgissent de petites taupinières arrondies, d'une régularité presque parfaite, qu'au premier coup d'œil nous prenons pour de gros galets ronds, à moitié enfoncés dans le sol et patinés

d'une mousse verdâtre ; mais un rapide examen nous montre que ce sont là des plantes vivantes, bizarres végétaux, durs au toucher comme du silex ou comme un amas de lichen fortement comprimé. Déjà, en traversant la Hammada de Tiout, nous avions aperçu des champs de ces étranges plantes sahariennes que le lieutenant Renault nous avait désignés sous le nom de « choux-fleurs du Bled » ; mais la rapidité de notre course ne nous avait pas permis de les examiner de près. Et, en effet, la plante se prête assez bien à cette comparaison imaginée par nos soldats, car elle ressemble à une pomme de chou-fleur posée sans tige, ni feuille, sur le sol. C'est l'*anabasis aretioides* des botanistes, l'*ed-Dega* des Arabes, d'une végétation paradoxale, dure, compacte et remplie d'arêtes pierreuses. La dent des animaux ne peut entamer sa surface, et la solidité de sa masse est telle qu'elle suffit à faire dévier les roues des voitures comme une borne de pierre. Plante sans utilité apparente, mais intéressante par sa vitalité même qui s'affirme dans des conditions où la vie végétale paraît impossible. Au printemps, ce « chou-fleur » saharien se couvre de minuscules fleurettes rosées, dures et ligneuses, d'une durée éphémère, mais qui suffisent à perpétuer l'espèce. Parfois les Arabes décollent, non sans peine, le dur champignon et en font un combustible qui se consume lentement comme de l'amadou.

Tout en cheminant, nous voici au pied du Djebel Mélias, qui forme la borne occidentale du col de Zenaga : au-dessus des dunes se dressent les éventails des palmiers ; quelques pas plus loin, nous serions en territoire figuiguien, mais nous résistons à la tentation. Obliquant vers la gauche, nous grimpons vers le monticule où, comme nous dit Mohammed-ben-Kadour, sont les *Hadjra Nektouba*, ce qui signifie, en arabe, les « Pierres écrites ».

Là, en effet, parmi les blocs épars, se distinguent de vagues écritures gravées dans la pierre et, aussi des silhouettes de bêtes de formes fantastiques. Ces gravures sont, les unes sur des pans

verticaux de rocher, et d'autres, aucontraire, sur des surfaces horizontales.

Nous avons dit que ces curieux restes d'une civilisation saharienne disparue remontent à une antiquité extrêmement reculée. Sans partager l'opinion de certains archéologues qui les feraient contemporains de l'époque où coulaient encore les grands fleuves sahariens, il y a donc plusieurs milliers de siècles, nous croyons, en effet, que bon nombre de ces gravures datent des temps préhistoriques.

Ces gravures préhistoriques se distinguent, non seulement par la beauté de leur exécution, mais encore par la nature des animaux qui y sont représentés et qui ont, depuis de nombreux siècles, disparu de cette région de l'Afrique, tels que les éléphants, les girafes, les bubales.

Mais il semble que les pierres, sur lesquelles ces premiers Africains avaient gravé ces mystérieuses figures, aient conservé, au regard des générations qui leur ont succédé, un caractère mystique, sacré, qui a amené les populations plus récentes, plus proches de nous, à ajouter aux inscriptions anciennes de nouvelles gravures, de nouveaux dessins, comme un hommage de piété et de consécration. De là, juxtaposées aux premières, une série d'inscriptions dites libyco-berbères, parce qu'on les attribue aux Libyens et aux fameux Numides berbères contemporains des Romains.

« L'âge plus récent, dit l'explorateur saharien Flamand dans sa savante étude de cette série de dessins, est nettement indiqué par le fait que les traits pointillés de ces derniers coupent en de nombreux points les traits pleins de galbes des grands animaux de l'époque précédente, et cela manifestement. Les animaux figurés vivent actuellement tous dans la région : mouflon, cheval, panthère, chacal, outarde, autruche, etc. Le chameau — à tout seigneur tout honneur — est le plus fréquemment représenté.

Quant aux signes ou lettres qui accompagnent ces dessins, sans qu'on puisse démêler leur ordre apparent, ils restent intraduisibles. Ce sont, bien caractérisés, des croix du genre souastika, des losanges, des cercles, des lettres libyques et berbères qu'il a été jusqu'ici impossible de rattacher à aucun des alphabets connus. »

Les Arabes eux-mêmes n'ont pas résisté au désir de laisser les traces de leur passage sur ces pierres, gravées, selon eux, par les Djinns ou génies mystérieux. Il est rare que, parmi les inscriptions rupestres, on ne trouve pas des formules coraniques et des invocations pieuses, dont la gravure remonte peut-être au temps de la conquête du pays par les Musulmans. Enfin, il est impossible de ne pas signaler une série de gravures « qu'on peut, à tous égards, comme le dit un de nos prédécesseurs, qualifier d'ultra-modernes, œuvres de légionnaires désœuvrés, de troupiers ignorants du méfait qu'ils commettent, en souillant d'inscriptions vulgaires ces monuments du passé ». Quelque regrettables qu'elles soient, ces inscriptions grossières, qu'on s'est efforcé, depuis, d'écarter, n'en marquent pas moins l'époque de notre passage.

Gravures et inscriptions rupestres de la région de Figuig.

Et ainsi, sur ces blocs de grès, qui ont résisté victorieusement aux assauts furieux du souffle du désert, se trouve inscrite en quelques traits toute l'histoire de ces régions sud-oranaises depuis

des milliers de siècles jusqu'à nos jours. C'est avec un soin pieux qu'on devrait, maintenant qu'on en connaît la valeur, les mettre à l'abri de l'action malfaisante des hommes.

Ces monuments sont, du reste, encore assez nombreux dans la région : auprès d'Aïn-Sefra, à Tiout, à Djenien-bou-Rezg, autour de Figuig, ils semblent jalonner la grande route des Hauts-Plateaux vers le mystérieux Sahara.

Le groupe de Figuig, que nous visitons, présente de très beaux types des diverses séries que nous venons d'énumérer, surtout dans la série des gravures préhistoriques.

« La plus intéressante de ces gravures, dit M. E. Gautier, est, sans contredit, celle du bélier ou du bouc coiffé d'un sphéroïde muni d'appendices. Au sujet d'un animal tout à fait analogue, une longue discussion a eu lieu au Congrès international d'Anthropologie de 1900. La question agitée était celle de ses affinités égyptiennes ; on a cru reconnaître dans le sphéroïde un disque solaire flanqué de chaque côté d'un serpent *uræus* ; ce serait une représentation du grand dieu de Thèbes en Égypte, Ammon, et, dès lors, on peut se demander, suivant l'antiquité plus ou moins grande qu'on attribue aux gravures rupestres, si c'est la gravure sud-oranaise dont l'inspiration est venue d'Égypte, ou si, au contraire, c'est le dieu Ammon qui est d'origine libyenne. »

M. Gautier fait observer que le fameux bouc casqué se rencontre, du reste, dans plusieurs autres groupes rupestres du Sud-Oranais, et il ajoute au sujet de celui de Figuig : « La gravure est très belle; tout l'espace circonscrit par les lignes extérieures de la figure est évidé et soigneusement *poli*, l'évidement étant régulièrement décroissant des lignes extérieures au centre : c'est ce que le dessin cherche à rendre en entourant la figure d'un grisé qui veut schématiser les aspérités de la roche. Il est impossible de concevoir une figure pareille, représentant un aussi gros effort,

comme un graffitti de pâtre qui s'amuse. La gravure est sur un pan de roche vertical, difficilement accessible, du moins aujourd'hui ; elle se verrait de loin si sa patine ne la rendait indiscernable. On échappe difficilement à la conclusion qu'elle avait une signification religieuse. »

Mais, les cimes du Mélias prennent tout à coup des reflets de pourpre et d'or ; le soleil s'enfonce au loin derrière les crêtes dentelées de l'Antar, et une ombre noire court sur la Hammada. Il faut nous arracher aux évocations du lointain passé. D'un bon pas, nous retraversons la plaine silencieuse, précédés de notre fidèle mokhazeni dont la carabine brille dans le crépuscule et qui ne nous quitte qu'après nous avoir vu franchir le seuil de l'hôtel du Sahara.

XVI

Départ en voiture. — Le « chemin de Discipline ». — Le col de la Juive et le guet-apens de 1903. — Configuration générale de l'oasis de Figuig. — La plaine de Baghdad. — Sous la voûte des palmiers. — Les bienfaits du dattier. — Le « chemin des Cascades ». — Guet-apens et meurtre. — Querelles intestines. — La lutte pour l'eau. — Organisation de la société berbère. — *Djemaâs* et *sofs*. — Les grottes du Djorf. — Sur le plateau supérieur. — Les tours de guet. — El Maïz. — Brodeurs berbères et orfèvres juifs. — L'or du Soudan. — Dans le Mellah d'el Maïz. — Les Juifs sahariens. — Les deux rabbins et le Berbère. — Déjeuner chez Rébecca. — L'amel de Figuig. — Visite d'Oudaghir. — Les rues couvertes. — Femmes berbères. — Villes de terre. — La descente du Djorf. — Sources et réservoirs. — Zenaga et la mosquée bombardée. — Charge à fond de train.

Sur le conseil de notre hôtelier, il a été décidé que nous ferions notre première excursion à Figuig en voiture, renonçant ainsi à employer les chevaux de selle que le Bureau Arabe a gracieusement mis à notre disposition. Mais, lorsque l'équipage, pompeusement annoncé, se présente, ce matin de bonne heure, devant l'hôtel, nous sommes assez vivement désappointés : une rudimentaire et vétuste carriole, juchée sur deux hautes roues branlantes et munie d'un seul banc sur lequel nous nous installons

non sans peine, ma compagne et moi, car le conducteur en occupe déjà presque la moitié. Conducteur, c'est conductrice que je devrais dire ; nous avons, en effet, l'avantage d'être conduits par Mme V... en personne, avantage qui n'est pas à dédaigner, car cette aimable et corpulente dame n'est pas seulement un des plus notables commerçants de Béni-Ounif, mais, grâce à sa connaissance de l'arabe et à ses continuels rapports d'affaire avec les Figuiguiens, il n'est sans doute personne qui connaisse mieux qu'elle tous les secrets de la grande oasis. C'est donc un guide entendu et précieux.

Nous n'avons, du reste, guère le temps de réfléchir aux agréments ou inconvénients du prosaïque mode de locomotion que nous avons choisi ; à peine sommes-nous installés que la petite haridelle arabe attelée à la charrette prend le galop et nous entraîne à si vive allure à travers la raboteuse esplanade que c'est tout juste si notre brave mokhazeni Mohammed-ben-Kadour, notre « escorte », réussit à prendre, comme il se doit, la tête de notre « colonne ». Comme l'éclair, nous franchissons le pont de la Redoute, passons devant le Bureau Arabe et galopons sur la large route qui se dirige vers l'oasis. Cette route est appelée le « chemin de Discipline », et elle fut, en effet, exécutée, dès les débuts de notre occupation, par les disciplinaires de Djenan-ed-Dar ; elle est en fort bon état, mais malheureusement coupée par d'assez profonds caniveaux, qui infligent à notre carriole, grâce à notre allure, des secousses auxquelles elle ne semblerait pas devoir résister et qui ont une fâcheuse répercussion sur notre épine dorsale.

Heureusement, cette fantasia, que Mme V... s'efforce en vain de modérer, n'est que de courte durée. En quelques minutes nous avons dévoré la plaine, et nous voici au pied de la montagne. Le « chemin de Discipline » s'incline à droite et gravit par une large rampe les premiers soubassements du Djebel Zenaga. Le fougueux coursier consent à s'arrêter et entame sagement la côte au

pas ; notre aimable guide réussit enfin à nous expliquer que son cheval ne peut pas souffrir d'en voir un autre galoper devant lui sans vouloir le rattraper, ce qui fait que, notre mokhazeni étant tenu de nous précéder, nous serions condamnés au steeple-chase forcé.

La route que nous suivons est entaillée dans le flanc du Djebel Zenaga dont le sommet culmine à 1 047 mètres et qui, avec l'éperon du Djebel Mélias lui faisant face, enserre le défilé de la Juive, un des trois passages qui font communiquer le cirque intérieur avec la plaine. Sur notre gauche, à mesure que nous nous élevons, le ravin étroit, resserré entre des roches noires et nues, s'allonge à demi rempli de palmiers, parmi lesquels serpente le lit profond d'un oued desséché. On comprend combien ce passage, avant la création de la route actuelle, devait être d'un accès difficile et presque impossible à franchir pour un ennemi sous le feu des défenseurs cachés derrière les roches qui le dominent de toute part. Ces cols faisaient, en somme, de Figuig une véritable forteresse, et c'est à eux qu'elle dut de rester si longtemps indépendante, même des sultans du Maroc.

Mais c'étaient là de bien piètres obstacles pour nous, quoique les Figuiguiens nous voyant, respectueux des conventions diplomatiques, nous établir à Béni-Ounif sans chercher à franchir les cols, aient d'abord pensé que c'était la crainte qui nous arrêtait. Leur erreur ne fut pas de longue durée.

Le gouverneur général de l'Algérie, M. Jonnart, dans le voyage d'inspection qu'il fit en 1903 sur les Confins Marocains, s'étant arrêté à Béni-Ounif, y reçut, le 31 mai, la visite de l'amel marocain de Figuig. Celui-ci l'avait invité à venir avec lui, non pas jusqu'à Zenaga, le principal ksar de la confédération, où lui-même, tant son autorité était peu reconnue, n'eût pas pu entrer plus que les Français, mais jusqu'au col de Zenaga d'où l'on domine cette ville et l'oasis entière. Escorté d'une compagnie de

la Légion et d'un peloton de spahis, le gouverneur se rendit au col et de là, ayant à ses côtés le général O'Connor, il put contempler enfin la mystérieuse Figuig et en étudier à la lorgnette les positions les plus importantes. De Zenaga on suivait tous les mouvements des Français, et les clameurs, les cris de fureur de la populace montaient jusqu'au gouverneur et à sa suite. Afin d'examiner l'oasis d'un autre point, on décida de regagner la plaine par une route différente et de passer par le col voisin de la Juive. C'est au moment où l'on atteignait ce point que les indigènes se lancèrent à l'attaque de la petite troupe. Le changement de route sauva seul M. Jonnart et les personnes qui l'accompagnaient, car, engagés dans le col de Zenaga, poursuivis par les Marocains, ils n'auraient même pas pu être protégés par leur escorte exposée à tirer sur eux en les défendant.

Ce guet-apens nous coûta une vingtaine de spahis et de légionnaires blessés, mais il décida du sort de Figuig. Le 8 juin, le général O'Connor, avec un fort détachement et une section d'artillerie de montagne, occupait les deux cols, rapidement évacués par les Marocains après une faible résistance, puis il faisait bombarder Zenaga, dont une partie de l'enceinte s'écroula. Pour éviter toute complication diplomatique, on s'en tint là ; cependant la leçon avait porté ses fruits, et, le lendemain, les délégués des sept villes venaient au camp de Béni-Ounif faire leur soumission. Les traités nous empêchaient d'installer une garnison dans l'oasis, mais celle-ci se trouvait désormais placée sous le contrôle de notre administration. Tout en maintenant dans ses fonctions purement honorifiques l'amel du sultan comme gouverneur de Figuig, on confia la direction effective de la turbulente République au chef du Bureau Arabe de Béni-Ounif.

C'est le capitaine Pariel qui fut, presque dès l'origine, chargé de la lourde tâche de ramener le calme et l'ordre parmi ces sauvages ksouriens, et il suffit de visiter la grande oasis pour

constater avec quelle habileté il s'est acquitté de cette délicate mission. « Pour comprendre, dit M. A. Bernard, quelle action exercent sur les indigènes ceux qui les aiment et les connaissent, il faut avoir suivi, dans les ksour si longtemps impénétrables de Figuig, le capitaine Pariel, avec sa veste de velours, son bon sourire et sa barbe de patriarche, pris comme arbitre

La palmeraie de Figuig. (*Cl. Rousselet.*)

dans les différends, accueilli par les paroles de bienvenue de ces ksouriens qui, il y a quelques années, manquaient lapider le général Cauchemez et tiraient sur le gouverneur général. »

A pas lents, maintenant, notre cheval gravit la pente. Nous voici au sommet de la rampe qui contourne le col et l'immense cirque de Figuig s'étale sous nos yeux. Le spectacle est superbe et, pour un vieux géographe comme moi, je puis dire impression-

nant, car ce fut ici, jusqu'en 1903, un des lieux les plus mystérieux et les plus inaccessibles du globe.

Séparée de nous par un espace nu où se dressent, isolées, deux blanches koubbas, l'immense forêt de palmiers s'étend à perte de vue. Surgissant au-dessus d'une ligne de murailles d'argile, à moitié écroulées, où s'intercalent des hautes tours rondes, bossues, cagneuses, les troncs noirs, en un alignement compact, s'élancent supportant l'immense voûte d'un vert d'émeraude dont les panaches ondulent sous le vent comme les vagues d'une mer. Sur la gauche, les flots de cet océan de palmes vont battre les terrasses roses de la ville de Zenaga et sont contenus au nord, dans toute la longueur de l'oasis, par une haute falaise dorée sur laquelle s'alignent les six autres cités de la confédération, séparées les unes des autres par des jardins et des esplanades pierreuses. Et fermant l'horizon, magique toile de fond de ce prestigieux tableau, le sauvage massif du Djebel Grouz, dont le soleil tinte les flancs abrupts de reflets mauves, dresse ses crêtes dentelées et toutes saupoudrées de neige étincelante.

Le pays de Figuig (1) occupe un vaste cirque, ou plutôt une plaine longue d'environ 15 kilomètres de longueur sur moitié moins de largeur, enserrée de toutes parts d'une ligne continue de montagnes dont les sommets dépassent en moyenne de 300 à 500 mètres l'altitude de la plaine située elle-même à 860 mètres : à l'ouest et au nord, le Grouz (1 407 m.) ; le Djebel Haïmer (1 171 m.) et le Djebel Maïz (1 800 m.) ; à l'est, le Béni-Smir (2 000 m.) ; enfin, au sud, l'étroite crête formée par les Djebel Sidi-Youssef (1 662 m.), Taghla (1 115 m.), Zenaga (1 047 m.) et Mélias (1 275 m.), véritable rempart séparant l'oasis du désert et où s'ouvrent les trois portes, les cols de Taghla, de Zenaga et de la Juive. L'oasis n'oc-

1. Les Arabes désignent sous le nom d'*el Figuig*, ce qui signifie « la Petite Porte, le Petit Passage » l'ensemble de l'oasis; on devrait donc dire « le Figuig » et non pas Figuig, ainsi que l'usage s'en est établi.

cupe guère que la partie occidentale de cette immense arène, et cette partie est partagée, elle-même, sur toute sa longueur, en deux zones, deux étages, par un ressaut rocheux, une sorte de falaise, appelée le Djorf, du haut de laquelle ruissellent les nombreuses sources qui alimentent la palmeraie alignée à sa base. Le reste, nu, presque partout inculte, forme la plaine de Baghdad, bornée à l'est par le piton isolé du Djebel Ardja.

Des sept ksour compris dans cette formidable enceinte natu-

La plaine de Baghdad et le Djebel Ardja. (*Cl. L. Rousselet.*)

relle et composant la confédération du Figuig, un seul, le plus important, le ksar de Zenaga, qui compte 7 500 habitants, repose dans la plaine inférieure. Les six autres s'échelonnent à l'étage supérieur du Djorf, sur le plateau que soutient la falaise et qui s'élève en pente douce vers le Grouz ; ce sont : Oudaghir, la capitale d'en haut (3 200 habitants) ; el Abid (700 hab.) ; le ksar des Ouled-Sliman (1 200 hab.), el Maïz (2 300 hab.), Hammam Tahtani (800 hab.) et Hammam Foukani (1 500 hab.) : ce qui représente un total d'environ 17 000 habitants, chiffre très approximatif, car il n'a jamais été fait de dénombrement.

Après cette indispensable esquisse géographique et sans nous arrêter à l'organisation si curieuse de ces cités berbères sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir au cours de notre visite, reprenons notre promenade.

A partir du sommet du col, la route, entaillée dans le talus intérieur du Djebel Zenaga, s'abaisse en pente douce vers la plaine de Baghdad, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'étend entre l'enceinte de l'oasis et le pied de la chaîne bordière que nous venons de franchir. Véritable désert, au sol uni comme un miroir, à peine parsemée de quelques touffes de thym et d'armoise, cette plaine forme un étrange contraste avec la luxuriante végétation qui la borde sur une longueur de plusieurs kilomètres. L'élégante pyramide du Djebel Ardja, noir rocher brûlé par le soleil, se dresse à l'horizon comme une île surgie de cette nappe de sable et de cailloux. Et cependant le sol est ici le même que dans l'oasis voisine ; il lui suffirait de recevoir le surplus des eaux si abondantes que le Djorf pourrait aisément lui fournir pour se couvrir à son tour de cultures et de jardins. Déjà, du reste, la sécurité que nous leur avons apporté donnant confiance aux ksouriens, les champs empiètent de plus en plus hors de l'enceinte sur l'espace en friche.

Le « chemin de Discipline » se perd dans la plaine et, malgré l'absolue planicité du sol, notre char-à-banc y est violemment secoué par les cahots; aussi mettons-nous pied à terre. Du reste, nous voici au but, car on ne peut circuler en voiture dans les étroites ruelles de la palmeraie. Mais alors, vif désappointement : dans l'agitation de notre départ, si fâcheusement précipité par notre pétulant coursier, on a oublié le panier des provisions ! Figuig ne possède encore ni hôtel, bien entendu, ni la moindre auberge, et je ne sais si, à prix d'or, on y trouverait un morceau de pain ou une galette arabe. Cependant le capitaine Pariel nous a avisé qu'il y a à Oudaghir une brave femme d'origine algérienne, la Juive Rebecca, qui offre aux touristes l'hospitalité, non seu-

lement de son toit, mais de table, chaises et couverts, mais il faut apporter ses provisions, vivres et boisson.

Du reste, notre perplexité est de peu de durée. A peine informé de l'incident, notre mokhazeni éperonne son cheval et pique des deux vers le col pour aller quérir notre déjeuner à Béni-Ounif. De son côté, Mme V... doit songer à mettre à l'abri son équipage qu'elle ne peut abandonner dans la plaine durant notre visite des ksour, et elle reprend le chemin du col pour gagner Zenaga où elle a une écurie.

Et nous voilà seuls, ma femme et moi, au pied des remparts renfrognés de la farouche Figuig, dans la sinistre plaine de Baghdad où ne se montre en ce moment âme qui vive ; loin de tout secours dans le cas de l'attaque imprévue de quelque fanatique ! J'ai bien un petit revolver de poche, mais à quoi bon ?... Et puis, le calme avec lequel notre cavalier, responsable de notre sécurité, nous a abandonnés ici en ce lieu où, il y a si peu de temps encore, c'eût été la torture précédant la mort pour tout Européen qui s'y fût aventuré, ne témoigne-t-il pas de la superbe confiance en notre force, en le prestige que nous inspirons à ceux qui nous servent. Du reste, ma compagne — peut-être parce qu'elle ne se rend pas compte du danger toujours possible, puisque le Bureau Arabe lui-même interdit pareilles imprudences — manifeste une telle sérénité que mes appréhensions s'évanouissent bien vite.

Traversant de petits champs d'orge dont les carrés d'un vert d'émeraude sont encadrés de murettes d'argiles destinées à retenir les eaux d'irrigation, nous nous dirigeons vers l'enceinte, où, au pied d'une tour, bizarrement inclinée, s'ouvre un étroit passage. Et, précisément, comme nous approchons, un grand et noir ksourien, de fière mine sous ses haillons et qui sans doute surveillait nos mouvements, sort de derrière la tour et se dirige vers nous. Va-t-il nous interdire l'entrée de l'oasis ? Non, sa figure s'illumine d'un sourire, et il nous salue en passant près de nous.

Désormais rassurés et sans attendre le retour de nos guides, nous avançons. Ce que nous avions pris pour une porte de l'oasis, n'est que l'entrée d'un jardin, et nous voici sous l'ombre épaisse des palmiers.

« De tous les arbres, le dattier, a dit Isabelle Éberhardt, est celui qui ressemble le plus à une colonne de temple. » Et, en effet, ces troncs droits, cylindriques, alignés, soutenant à quelque 15 à 20 mètres de hauteur des voûtes de feuillage aux courbes harmonieuses, aux puissantes nervures, donnent bien l'impression d'un immense sanctuaire. Une lumière étrange, mystérieuse, tamisée par les étroites folioles et où les tons verdâtres se mêlent à des rais de pourpre et d'or, remplit ces longues nefs qui semblent ainsi éclairées par de féeriques vitrages et que limitent au loin des ombres lumineuses. Ici règne une fraîcheur délicieuse, reposante ; dans le silence absolu, que ne trouble ni le chant d'un oiseau, ni le cri d'un homme, on éprouve vraiment une sensation de mystère oppressant, d'angoisse mystique.

Et vraiment ces palmeraies sont des sanctuaires, car c'est à elles seules que le désert est redevable de la vie ; sans elles, de l'Atlas au lointain Niger, l'Afrique ne serait qu'un affreux désert où nul n'eût jamais pénétré ; espacées, disséminées parfois trop chichement, elles forment cependant à travers tout le Sahara les seules étapes où puissent s'arrêter les hommes ; à elles seules, elles suffisent à les faire vivre et vont même, comme dans le Touât, le Drâ, le Tafilalet, jusqu'à l'enrichir.

On a pu dire que le dattier suffit à tous les besoins, mais il demande pour cela des soins patients et continus. Le proverbe arabe dit de lui : « La tête dans le feu, le pied dans l'eau ». Et cette eau dans le désert, trésor inestimable, ne peut être réunie, amassée, dirigée que par des travaux qui semblent prodigieux lorsqu'on les examine de près et qui ont demandé parfois le labeur de nombreuses générations : *foggaras* ou canaux souterrains de plusieurs

kilomètres, puits, séguias. Une fois cet élément obtenu, sa répartition doit être faite avec un soin jaloux, car le dattier demande une irrigation régulièrement espacée ; et c'est cette distribution, source de richesse, qui est la cause de toutes les querelles, de toutes les luttes entre tribus, entre ksour.

L'arbre planté, artificiellement fécondé, irrigué, donne seul des fruits, car le dattier sauvage est stérile, et ces fruits sont la base de la nourriture du Saharien. Mais multiples sont encore les ressources qu'il offre ; les stypes (*djerid* en arabe) longs et flexibles servent à confectionner les plafonds des maisons, les clôtures des jardins, les battoirs des blanchisseuses. Des folioles séchées, on tresse les nattes, les couffins ; et les troncs, entiers ou refendus, forment la charpente des maisons, dont l'étroitesse des pièces tient au peu de portée de ce bois fibreux. Ajoutons que les noyaux concassés des fruits servent à la nourriture du bétail, et enfin que la sève extraite du bouquet terminal donne le vin de palmes, boisson fermentée et capiteuse fort appréciée des ksouriens.

Aussi, le dattier, source de la richesse saharienne, puisque son produit annuel peut s'évaluer de 15 à 20 francs, sert-il de base à l'impôt que nous imposons aux ksouriens, et ceux-ci acceptent d'autant plus cette contribution qu'elle est relativement minime, 1 ou 2 francs par arbre en rapport, tandis qu'autrefois le ksourien cultivait et le nomade pillard récoltait.

Mais là ne s'arrêtent pas les bienfaits du dattier. Sous ce climat de feu, c'est l'ombre seule des voûtes épaisses des palmeraies qui permet la culture des céréales et des fruits : c'est là qu'on sème et récolte l'orge et le blé, les fèves, les haricots et les pois chiches, les courges, les tomates, les piments et autres légumes ; là que croissent, abrités du vent et des ardeurs solaires, les figuiers, les grenadiers, les orangers, les citronniers, les abricotiers, et aussi le henné qui sert à embellir les femmes. « Le dattier est le père

de l'oasis et l'eau en est la mère », dit le proverbe berbère.

Un bruit de galop vient troubler le silence du sanctuaire et nous arrache à nos réflexions : c'est Mohammed-ben-Kadour, qui rapporte triomphalement notre déjeuner ; et avec lui, Mme V..., qu'accompagnent quelques jeunes ksouriens qui vont nous servir de guides.

L'enceinte, qui enveloppe la palmeraie de Figuig, n'a pas à proprement parler un caractère défensif ; elle est constituée par les murs qui divisent l'immense forêt en d'innombrables jardins séparés à d'assez longs intervalles par des ruelles tortueuses. A leur débouché dans la plaine, ces passages ne sont fermés d'aucune porte ou barrière ; mais, en général, de hautes tours d'argile, placées à proximité, servent, en cas d'attaque, à en protéger l'accès. L'enchevêtrement de ces ruelles, souvent si étroites que des cavaliers s'y croisent avec quelque peine et que dominent des murs de près de trois mètres de hauteur, forme un véritable labyrinthe où il serait fort difficile de s'orienter sans guide.

Le capitaine Pariel nous a lui-même tracé l'itinéraire à suivre pour cette première journée dans Figuig, itinéraire qui s'écarte sensiblement de celui que les hôteliers tracent aux touristes, mais qu'on ne saurait trop recommander, car il permet, non seulement de voir tout ce qui est intéressant dans l'oasis, mais encore d'aborder chaque ksar sous son plus saisissant aspect. Voici les indications principales : Entrer dans la palmeraie par le « Chemin des Cascades ». — Ksar d'el Maïz : y entrer par la porte Sud. — Ksar des Ouled-Sliman. — Oudaghir : déjeuner chez la Juive ; visite de la ville après déjeuner. — A la sortie du ksar, sources de Zenaga. — Le Djorf. Descente sur Zenaga. — Retour par le fond du col de Zenaga.

Nous entrons donc dans l'oasis par la ruelle que le capitaine Pariel a baptisée le « chemin des Cascades », terme un peu ambitieux, car ce sont, du moins en ce moment, de bien modestes

cascatelles que forment les sources descendues du Djorf ; mais c'est néanmoins un spectacle charmant, en plein désert, de voir de toutes parts ces clairs ruisseaux clapoter gaiement au long de

Le chemin des Cascades à Figuig. (*Cl. L. Rousselet.*)

ces murs branlants que les ombres lumineuses colorent de tons rose et or.

Un jeune ksourien, qui s'est institué d'autorité notre *zettat*, ou guide responsable de notre sécurité, marche devant nous ; il est vêtu d'une longue chemise blanche serrée à la ceinture par

une sangle de laine grise et abrite sa tête nue et rasée sous le pan d'un voile de coton dont il s'enveloppe comme d'un burnous. Son visage bronzé, aux traits fins et réguliers, est éclairé par des yeux pétillants de malice et d'intelligence ; et, en effet, ce gentil spécimen des « sauvages » de Figuig baragouine assez de mots français pour se faire à peu près comprendre. Si nous donnons ces détails, c'est comme exemple de la rapidité avec laquelle nous arriverons, si nous savons nous y prendre, à rapprocher de nous les éléments jeunes de cette population, alors que très probablement les adultes, en se soumettant, resteront irréductibles.

Rude et farouche peuple, en effet. Comme nous parvenons à un étroit carrefour, formé par une ruelle transversale, notre jeune Figuiguien nous désigne de la main un palmier dont la tête touffue dépasse à peine la crête d'un mur. Là, il y a quinze jours à peine, un Ouled-Sliman, embusqué dans les feuilles, a fusillé, à bout portant, un homme d'el Maïz qu'il accusait de lui avoir dérobé quelques légumes.

Motif futile, mais qui eût suffi autrefois à déchaîner de sanglants combats entre les deux tribus auxquelles appartenaient la victime et le meurtrier. Actuellement, le cas a dû être soumis au jugement du capitaine Pariel, arbitre suprême, et, en attendant sa décision, le ksar des Ouled-Sliman et celui d'el Maïz vivent dans un état d'hostilité latente ; comme les deux bourgades ne sont séparées que par un espace de quelques centaines de mètres, on s'est hâté, de chaque côté, de murer les portes dans les parties des enceintes qui se confrontent, de sorte qu'aucun des membres des deux tribus n'ose plus s'aventurer dans le chemin des Cascades et doit faire un grand détour pour gagner la plaine.

Avant notre occupation du pays, on se battait presque continuellement de bourgade à bourgade, et souvent de quartier à quartier dans le même ksar. Parfois, comme dans les petites ré-

publiques italiennes du Moyen Age, ces luttes étaient provoquées par les compétitions des *sofs* ou partis politiques rivaux ; souvent, tel le cas actuel, elles avaient pour origine des querelles individuelles à propos de menus vols ; mais, de beaucoup, la cause la plus fréquente provenait de la rivalité occasionnée par la propriété des sources ou la répartition de leur eau si précieuse.

Dans ses études sur le Maroc, le comte de Castries a cité comme exemple de ces rivalités la lutte acharnée entre les deux villes principales de Figuig, Zenaga et Oudaghir, pour la possession d'une source importante. « En 1877, rapporte-t-il, les deux oasis rivales, à la suite d'un accommodement, procédèrent à une répartition des eaux qui ramena un peu de paix à Figuig; mais, quelque temps après, les Zenagas tentèrent de capter la source à leur profit en creusant un canal intérieur. Leurs entreprises furent déjouées par les Oudaghir, qui, pour en prévenir le retour, isolèrent la source au moyen d'un fossé transversal creusé en aval. Les Zenagas, dont les palmiers se desséchaient, ne se découragèrent pas ; ils reprirent leur ancienne mine, la firent descendre sous le fossé des Oudaghir et l'amenèrent à proximité de la source. Le lendemain, une explosion formidable ébranla l'oasis, tuant tout ce qui était à proximité ; les eaux de Tzadert s'élancèrent dans la longue tranchée fumante des Zenagas. Les Oudaghir, remis de leur stupeur, coururent aux armes; mais les Zenagas vainqueurs restèrent maîtres de la source. Ils firent construire un bordj, où depuis ils entretiennent en permanence quarante fantassins armés de fusils et de tromblons. »

Notre présence a mis fin à ces guerres intestines, et les querelles entre ksour ne se manifestent plus que par des attentats isolés, tel le guet-apens de l'Ouled-Sliman, attentats que notre autorité réprime avec rigueur en obligeant les *djemaâs* ou sénats berbères à punir les criminels.

Nous avons qualifié les djemaâs de sénats berbères. Figuig

offre, en effet, aux touristes — et c'est là un de ses plus puissants sujets d'intérêt — le spectacle d'une des plus antiques organisations sociales du monde, d'une société où rien, sauf la religion, n'a été modifié depuis des milliers d'années. On se tromperait, en effet, si, en voyant les gens de Figuig vêtus des mêmes turbans, tuniques et burnous, on les considérait comme semblables à nos indigènes algériens. Au point de vue ethnique, ils n'ont aucun lien de parenté avec eux et appartiennent à la grande race berbère qui peuple plus des trois quarts du Maroc. Leur langue elle-même, appelée le *chleuh* ou le *tamazirt*, n'a guère plus de rapport avec l'arabe que le breton peut en avoir avec le français. D'après de nombreux savants, les Berbères, où se rencontrent fréquemment des yeux bleus et des chevelures blondes, se rattacheraient plutôt aux races européennes qu'aux descendants d'Ismaël. En tout cas, ils habitaient le nord de l'Afrique dès l'antiquité la plus reculée, bien avant l'établissement des Carthaginois et des Romains. Les Arabes, qui envahirent leur territoire, les refoulèrent dans les déserts et les montagnes, mais, s'ils leur imposèrent la religion musulmane, ils ne parvinrent jamais à les soumettre. Et c'est aux Français sans doute que reviendra l'honneur de dompter et de civiliser ces peuples farouches qui n'eurent jamais de maîtres.

Cette société berbère que rien n'a réussi à transformer depuis tant de siècles offre à l'observateur de palpitants sujets d'étude que nous ne pouvons pas tenter même d'effleurer ici ; mais il nous faut cependant dire un mot de son organisation, qui témoigne, jusque dans les moindres groupements, d'un sentiment passionné d'indépendance et de liberté.

Tout d'abord, il faut noter que, tandis que l'Arabe est, d'instinct, essentiellement nomade, le Berbère est presque toujours sédentaire et, si parfois la vie pastorale lui fait adopter la tente, il lui préfère les lourdes bâtisses du ksar entouré de cultures. Au

contraire des Arabes, soumis à toute une hiérarchie de chefs, de nobles, chez les Berbères, tous, du plus pauvre au plus riche, se considèrent comme égaux.

Sans nous laisser entraîner trop loin, prenons l'organisation de Figuig, véritable république fédérative, comme exemple. Chaque ksar y est gouverné par une *djemaâ*, véritable petit sénat, puisqu'il n'est composé que des principaux chefs de famille, des notables les plus âgés de la tribu. Les djemaâs des ksour formant l'ensemble de la confédération sont indépendantes les unes des autres. « Ces assemblées, dit M. A. Bernard, n'élisent aucun chef, et leurs membres sont nommés à vie sans aucune hérédité. En temps de guerre, quand la sécurité générale est compromise, les djemaâs des divers ksour se réunissent, mais, si critiques que soient les circonstances, elles n'élisent jamais de chef suprême. Chaque année, la djemaâ prélève sur le revenu de chaque maison une certaine quantité de paille, d'orge, de dattes, et constitue ainsi une espèce de fonds de réserve pour les dépenses à prévoir : hospitalité envers les étrangers, invités, ambassadeurs, fournitures pour la guerre, etc. La djemaâ inflige des amendes pour toutes sortes d'infractions. C'est ainsi que, devançant les plus récentes réglementations de la circulation des grandes villes, elle interdit de circuler à certaines heures dans un certain sens par les rues étroites des ksour et des jardins ; les mauvaises têtes qui enfreignent cette prescription payent une amende. Des règlements sévères concernent l'entretien des canaux d'irrigation, travaux pour lesquels chacun doit une partie de son temps. »

En somme, la djemaâ gère toutes les affaires criminelles, civiles, politiques et financières ; elle est essentiellement chargée de l'entretien de la mosquée et du cimetière, s'occupe des discussions entre propriétaires, de la distribution des eaux d'irrigation, de la police, rend la justice, fait payer le prix du sang en cas de meurtre. Mais, il y a, comme en toutes choses humaines,

une ombre à ce tableau. « Tous ces groupements sont divisés en *sofs*. Ce sont les querelles des sofs qui sont le fond même de l'âme berbère. Ces querelles font que partout, dans chaque tribu, dans chaque ksar, il y a deux partis groupés autour des personnalités plus ou moins marquantes, acharnés à s'entre-tuer, et préférant s'allier à l'étranger, fût-il même chrétien, que de se réconcilier avec le sof adverse. Et ce sont d'âpres luttes pour le pouvoir, accompagnées de dénis de justice de la part du sof triomphant, d'assassinats, de proscriptions et de crimes de toutes sortes, engendrant d'interminables vendettas. »

Ce sera la tâche de la France, devenue la souveraine et l'arbitre de la société berbère, tout en respectant cette organisation séculaire, basée sur de si nobles principes, d'en faire disparaître les tares qui l'ont si profondément altérée. Les résultats déjà obtenus par notre intervention à Figuig permettent d'espérer que cette tâche n'est nullement irréalisable.

Nous éloignant du carrefour du guet-apens, nous continuons à suivre le « chemin des Cascades » qui s'enfonce par de brusques détours entre les hautes murailles couronnées de palmes, puis gravit peu à peu les talus rapides formant la base de la grande falaise. Et, brusquement, nous débouchons dans un étroit défilé de roches éboulées qui nous conduit au pied même de l'escarpement principal. Constitués par le lent dépôt calcaire des sources qui descendent du plateau, des amas de travertin d'un jaune d'or veiné de rouge se suspendent au-dessus de la crête en stalactites arrondies, ou se creusent en grottes tout scintillantes de cristaux ; et parmi ces blocs s'élancent, comme placés par la main d'un artiste, quelques groupes de palmiers, qui complètent ce coin charmant.

Par un sentier taillé dans le roc, nous grimpons le dernier ressaut de la falaise, et nous voici, surplombant la mer de palmes, sur le plateau supérieur. Devant nous, une longue ligne d'épais

remparts d'argile, flanquée de distance en distance de hautes tours rondes : c'est le ksar des Ouled-Sliman ; et sur la droite, séparée de ce dernier, par une esplanade, nue, desséchée, coupée çà et là de murettes et parsemée de maigres dattiers, le ksar d'el Maïz, dont les maisons, s'étageant au-dessus de l'enceinte, sem-

Sous les murs des Ouled-Sliman. (*Cl. Rousselet.*)

blent, avec leurs larges vérandas ouvertes, les alvéoles d'une ruche immense. Comme nous l'avons dit, ces deux ksour, depuis le funeste guet-apens du chemin des Cascades, ont mutuellement interdit à leurs citoyens l'accès de l'espace qui les sépare et, pour prévenir toute surprise nocturne, ont condamné leurs portes de ce côté. Aussi, longeons-nous les murailles des Ouled-Sliman sans rencontrer âme qui vive ; cependant, au sommet des tours dominant l'enceinte, apparaissent furtivement les têtes des guetteurs qui surveillent le passage.

Ces hautes tours, qui couvrent non seulement les abords des ksour, mais sont disséminées sur toute la périphérie de l'oasis, sont, comme du reste les murailles et les maisons des bourgades, bâties en *toub*, ces blocs informes de pisé dont nous avons déjà souvent parlé. Sortes de cylindres de 10 à 20 mètres de hauteur et d'un diamètre de 3 à 4 mètres, leur cavité intérieure ne peut guère livrer passage qu'à un homme, et encore, en l'absence de tout escalier, celui-ci doit-il se hisser en s'accrochant aux chevrons de la charpente qui soutient la bâtisse. Cependant, grâce à l'épaisseur de leur mur, ces tours de terre et de bois présentent plus de solidité qu'on ne le penserait en les voyant si bizarrement déséquilibrées, tordues et contournées, car la plupart datent de plusieurs siècles. Elles ne jouent, du reste, pas un rôle défensif en temps de guerre et servent principalement à surveiller les maraudeurs, surtout dans les jardins au moment de la récolte.

Nous arrivons bientôt devant la porte Sud d'el Maïz, par où le capitaine Pariel nous a recommandé d'entrer dans ce ksar; mais nous pouvons constater, comme on nous l'avait annoncé, que la haute et large arcade, flanquée de deux massifs bastions, est bel et bien murée. C'est de ce point, en effet, que le ksar d'el Maïz se présente sous son aspect le plus pittoresque; mais à voir ces abords déserts, ces murs à la crête démantelée, ces terrasses où ne se montre aucun être humain, on croirait contempler quelque antique cité depuis longtemps ruinée et abandonnée, alors que c'est, en réalité, un des centres les plus vivants et les plus actifs de la petite république saharienne.

Il nous faut contourner l'enceinte pour atteindre la porte du Nord qui s'ouvre par une étroite ogive au milieu d'une longue courtine basse et sans caractère posée au sommet d'un talus raviné. De ce côté, en revanche, règne une grande animation : des groupes de ksouriens aux burnous terreux sont accroupis au long des pentes ou au pied des murailles et semblent tenir de

vifs conciliabules ; des ânes lourdement chargés, des chameaux conduits par des nomades déguenillés, le fusil aux reins, montent ou descendent le sentier poussiéreux qui conduit à l'entrée ; des enfants demi-nus accourent vers nous en gambadant pour quémander quelques sous, tandis que femmes et fillettes, surprises, s'enveloppent de leurs voiles blancs et s'enfuient comme un trou-

La porte Sud d'el Maïz. (*Cl. L. Rousselet.*)

peau de gazelles. Aucune hostilité apparente, du reste, chez cette foule : quelques hommes même nous adressent le salut arabe ; la plupart nous examinent curieusement mais sans malveillance.

Franchissant le sombre et profond portail, nous voici dans le ksar, et presque aussitôt tournant à droite dans la rue étroite, encadrée de maisons basses dont le soleil dore les façades d'argile, nous nous trouvons dans le quartier des brodeurs.

El Maïz jouit dans tout le Sahara marocain d'une réputation spéciale pour ses cuirs brodés et ses bijoux, et c'est à ce titre surtout

que ce ksar offre de l'intérêt aux touristes qui peuvent y trouver encore des objets fort intéressants et d'un travail primitif curieux : nous disons « encore », car il est à craindre qu'ici comme à Tlemcen et autres villes arabes d'Algérie, la pure fabrication indigène ne fasse bientôt place à l'article fabriqué hâtivement et sans goût pour les visiteurs européens, l'article « rue de Rivoli ».

Accroupis sur une sorte de comptoir, de plancher surélevé qui remplit l'étroite case de quelques mètres carrés constituant la boutique, les brodeurs sahariens travaillent sous les yeux des clients, et il y a là, pour les visiteurs féminins surtout, un spectacle fort captivant de voir avec quelle habileté ces primitifs artistes tracent leurs dessins, composent leurs ornements et combinent d'une façon charmante les nuances de leurs soies. C'est sur l'admirable cuir appelé *filali* parce qu'il vient du Tafilalet, ce cuir souple comme un tissu, fort, résistant, parfumé, que sont exécutées ces broderies, parfois avec des fils d'or ou d'argent, le plus souvent avec des soies teintes de couleurs éclatantes, jaune, cramoisi, vert, violet. On ne fabrique toutefois ici que d'assez menus objets, sacoches, boîtes à bijoux, porte-monnaies, enveloppes pour armes et pistolets, porte-amulettes (ne pas lire « allumettes »), etc.

Les travaux de broderie sont au Sahara l'apanage des hommes ; les femmes filent et tissent, mais ne brodent pas ; il en est de même, du reste, pour la couture. Bien plus, le métier de brodeur jouit d'une véritable considération, et les « lettrés » ne dédaignent pas de l'exercer ; ainsi un savant *taleb* saharien disait à Isabelle Eberhardt : « La couture et l'ornement des tissus sont fort en honneur parmi nous ; ils sont une preuve de goût, et ce n'est pas déchoir que de s'y livrer même en public. » Et, en effet, les brodeurs d'el Maïz semblent former une caste aristocratique et, quoique pour la plupart Berbères, ils sont vêtus avec une élégance assez rare chez leurs concitoyens.

Assistés de l'excellente Mme V... qui entretient des relations suivies avec ces négociants, nous faisons quelques achats à des prix modérés, surtout comparés à ceux qu'on nous eût faits dans les magasins de Béni-Ounif ; puis, toujours sous la direction de notre cicerone, fort populaire à el Maïz, nous nous dirigeons vers le quartier des orfèvres.

Celui-ci se confond avec le Mellah, car la fabrication et le commerce de la bijouterie sont exclusivement réservés aux Juifs qui forment ici une communauté très importante. Et, tandis que les fabricants berbères nous ont impassiblement attendus sur leur comptoir, n'arrêtant même pas leur minutieux travail pendant que nous leur parlions, à peine avons-nous franchi le seuil du quartier juif que nous sommes assaillis par une bande de jeunes Israélites nous offrant toute une bimbeloterie sans grande valeur, mais d'un travail curieux : bracelets et agrafes d'argent, bijoux en « or du Soudan », talismans, boîtes à amulettes décorées d'émaux grossiers, marteaux et hachettes de cuivre joliment ciselés, poignards à gaine de métal. On sent que déjà les astucieux trafiquants ont compris le parti à tirer de l'ignorance des touristes et que tous ces bibelots, grossières copies de la bijouterie saharienne, ont été fabriqués dans ce but. Tout cela ne manque pas d'intérêt cependant et peut s'acquérir à des prix fort modiques, dix à vingt fois au-dessous de la valeur fixée de prime abord par le marchand.

Mais il faut aller jusqu'aux échoppes où travaillent en public les pères de ces jeunes courtiers, et là on trouve, et l'on voit même fabriquer devant soi, de barbares bijoux, d'une réelle valeur et d'un style archaïque intéressant. Le métal le plus employé pour ces parures destinées aux beautés sahariennes est l'argent, rarement l'or, souvent l' « or du Soudan ».

Ce dernier métal n'est qu'un trompe-l'œil, bon tout au plus

à tromper les naïfs Berbères. Voici ce que nous dit à ce sujet M. E. Gautier, en parlant des mines des environs de Figuig : « Toutes les mines de cuivre sont considérées par les indigènes comme mines d'or et d'argent ; ils n'y soupçonnent pas la présence du cuivre. En poussant un peu plus loin l'investigation, on s'aperçoit que tout le minerai est extrait pour le compte des orfèvres juifs établis à Figuig. Ces ouvriers habiles font de curieux bijoux d'argent et d'or. La matière de ces derniers est qualifiée par le vendeur « or du Soudan » ; mais, comme cet or se recouvre très vite d'une pellicule de vert-de-gris, il y entre assurément une forte proportion de cuivre marocain. Le peu de minerai de cuivre, annuellement extrait du Djebel Maïz ou des gisements voisins, sert donc, à peu près exclusivement, à des alliages de bijouterie, inavoués et fructueux. »

Après quelques emplettes dans les échoppes juives, Mme V... nous entraîne vers les sombres profondeurs du Mellah. Dans les ruelles étroites et boueuses se tiennent, assis sur les bancs de terre qui bordent les façades, des vieillards au type patriarcal, à barbe blanche, les deux longues mèches frisées pendant de chaque côté du visage sous la chéchia noire. Des jeunes gens bruns et barbus, vêtus de courtes tuniques, des enfants demi-nus, des femmes parées de colliers et de bijoux se pressent autour de nous et nous accueillent avec de bienveillants sourires. On nous invite à entrer dans les demeures et, par des portes basses, nous pénétrons dans des cours étroites où la lumière descend à peine, arrêtée par les galeries de bois qui s'accrochent aux murs et aussi par les linges, les oripeaux suspendus à des cordes tendues en travers. En général, l'hôte vient au-devant de nous et, après de profonds saluts, nous fait les honneurs de sa maison : en des pièces obscures, des femmes, des enfants, les unes s'occupant des soins du ménage, les autres épelant ou écrivant des caractères hébreux sur une ardoise ; çà et là, dispersés, quelques meubles minables, mar-

mites, vieilles vaisselles, et enveloppant le tout, un relent de cuisine, de renfermé.

Mais voici la demeure d'un riche ; la cour plus vaste laisse apparaître un carré de ciel d'un bleu ardent, et dans une pièce, presque claire, accroupie au milieu de coussins, sur de riches tapis, se tient une femme, la maîtresse du logis, parée comme une

Dans le Mellah d'el Maïz. (*Cl. Rousselet.*)

idole, le front ceint d'un lourd turban scintillant de joyaux, la poitrine chargée de colliers de verre, d'ambre et de séquins ; de massives boucles d'oreilles d'argent et de turquoises encadrent son visage d'une régularité parfaite, mais dont la blancheur étrange, la pâleur maladive, font ressortir l'éclat étrange des yeux cernés de koheul et empreints d'une poignante expression de mélancolie. « C'est la plus belle femme d'el Maïz », nous murmure Mme V... et c'est pour cela, sans doute, qu'on a tenu à nous la montrer.

Nous saluons; la pauvre femme sourit tristement et nous sortons plutôt impressionnés de ce spectacle.

« Nulle part plus qu'à Figuig, a-t-on prétendu, le type hébreu n'a conservé la caractéristique primitive de son originelle beauté. » Cela est vrai, mais nulle part aussi on ne peut constater de plus profonds stigmates de déchéance que ceux qui marquent ces Juifs sahariens ; si leurs traits ont une finesse caractéristique, presque tous ont les yeux rongés d'ophtalmie, et nombreux sont parmi eux les borgnes, les boiteux, les difformes. Et comment en serait-il autrement, après les longs siècles d'oppression, d'esclavage qu'ils ont subi.

Dans tout le Maroc, le Juif se reconnaît à sa calotte noire, marque infamante sans laquelle il ne peut se montrer au dehors. Dans la campagne, il peut aller à âne et à mulet, mais, s'il rencontre un chérif ou une koubba, il met pied à terre ou fait un détour. Aux péages et aux portes, il paie la même taxe que les bêtes de somme ! En ville, il se déchausse et marche à pieds; les rues voisines des mosquées lui sont interdites. Il demeure hors du contact des musulmans, avec ses coreligionnaires, dans un quartier spécial appelé *mellah* ; ce mellah est entouré de murs et les portes qui y donnent accès doivent être fermées du coucher au lever du soleil.

Cependant ces conditions misérables sont encore aggravées dans le Sahara marocain. En pays berbère, « tout Juif, dit de Foucault, appartient corps et biens à son seigneur. Celui-ci protège son Juif contre les étrangers, comme chacun défend son bien. Est-il sage, économe, il ménage son Juif, il ne prend que le revenu de ce capital ; une redevance annuelle, calculée d'après les gains de la saison, est tout ce qu'il lui demande ; il se garde d'exiger trop, il ne veut pas appauvrir son homme ; il lui facilite, au contraire, le chemin de la fortune ; plus le Juif sera riche, plus il rapportera. » Et rien ne peut libérer les malheureux de cet escla-

vage, même un long éloignement du pays, comme le démontre l'anecdote suivante :

« Un jour arrivent dans une oasis deux rabbins quêteurs de Jésusalem. Comme ils passaient sur le marché, un musulman leur saute à la gorge. « Ce sont mes Juifs ! s'écrie-t-il. Je les reconnais. Il y a quarante ans, tout jeunes encore, ils s'enfuirent avec leur père. Enfin Allah me les rend ! Qu'il soit loué ! » Les pauvres rabbins de se récrier que depuis dix générations leurs familles habitaient Jérusalem. Jamais eux-mêmes n'avaient quitté la ville sainte avant cette année, et plût au Ciel qu'ils n'en fussent jamais sortis ! « Qu'Allah maudisse votre voleur de père ! s'écrie le Berbère. Je jure que je vous reconnais et que vous êtes mes Juifs ! » Et il les emmène chez lui. Il ne leur rendit la liberté qu'au prix de 800 francs, que paya pour eux la communauté israélite de l'oasis. »

Les Israélites qui, aux yeux des musulmans, ne sont pas des hommes, à qui les armes, les chevaux sont interdits, ne peuvent être qu'artisans ou commerçants. Pauvres, ils exercent divers métiers : ils sont surtout orfèvres et cordonniers ; ils travaillent aussi le fer et le cuivre, sont marchands forains, crieurs publics, changeurs, domestiques dans le Mellah. Les riches sont commerçants et surtout usuriers....

Dans tout le pays où s'est implantée l'influence française, ce régime d'exception a, bien entendu, cessé ; mais, déprimés par de longs siècles d'oppression et de mépris, pillés et rançonnés sans merci à tous propos et à cause de cela obligés à une constante dissimulation, les Juifs sahariens ne se présentent pas évidemment sous un jour très favorable ; aussi la plupart des voyageurs ont porté sur eux des jugements sévères. Isabelle Eberhardt, qui était elle-même d'origine israélite, a dit d'eux : « Le Juif du Sud se distingue surtout du mulsulman par sa vulgarité. Il n'a pas la moindre idée de ce que nous appelons un sentiment

noble, et c'est en quoi réside, sans doute, le secret de sa force insinuante et commerçante ; quand il veut s'adapter, il n'est pas gêné par son pli personnel. » Mais c'est précisément de cette facilité d'adaptation que nous devons tirer parti pour relever de la déchéance morale ces Juifs marocains qui ont donné tant de preuves de vigueur en résistant durant des siècles à des conditions d'existence plus défavorables encore que celles qu'eurent à subir les diverses branches de leur race en d'autres contrées. On ne peut nier qu'ils sont doués de qualités intellectuelles infiniment supérieures à celles des grossiers Berbères et de la grande majorité des Arabes du Sud. Bien avant notre arrivée, ils avaient accaparé tout le commerce des oasis ; depuis, ils n'ont pas été longs à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer de la sécurité et des commodités que nous apportions, et ils n'ont pas hésité à entrer en concurrence avec les négociants européens de Béni-Ounif. « Désireux de faire une fortune rapide, ces derniers, dit M. Ed. Déchaud, ont vendu à des prix très élevés des marchandises de qualité inférieure et n'ont pas toujours eu la juste perception des égards qu'ils devaient à leurs clients. Les Figuiguiens, au bout de fort peu de temps, se sont arrangés de façon à se passer de leur intermédiaire, tout en usant de la facilité de transport que leur donnait la création de la voie ferrée. Ils ont pris le train et sont allés faire eux-mêmes leurs commandes à Oran. Ils ont actuellement des relations avec les principaux centres du Tell ; ils traitent au cours, sur lequel ils sont très renseignés, de gros chiffres d'affaires d'orge, de sucre, de thé, de cotonnades, etc. ; ces denrées et articles leur sont expédiés en gare d'Ounif, où ils viennent en prendre livraison pour les transporter directement à Figuig. »

Mais, l'heure du déjeuner a depuis longtemps sonné, et, sans poursuivre notre visite du ksar, dont nous avons, du reste, vu la partie vraiment intéressante, nous nous hâtons de sortir d'el Maïz pour gagner Oudaghir. Cette ville est, du reste, très proche ;

sa longue ligne de remparts de terre, au-dessus desquels apparaît seule la haute tour carrée d'un blanc minaret, s'allonge, à une centaine de mètres de l'enceinte maïzienne.

En quelques instants, nous avons franchi la courte distance et entrons dans la capitale du Djorf par un étroit portail, près duquel des nomades déguenillés et farouches ont planté leurs tentes noires. Une large place s'étend derrière la muraille et, parmi les maisons qui l'encadrent, on nous montre la demeure de la Juive Rébecca, qui doit à sa qualité d'Algérienne de ne pas être reléguée au Mellah.

Là, dans une pièce étroite, mais fort propre et meublée à l'européenne, nous sommes très gracieusement accueillis par la brave femme qui a vite fait, grâce aux provisions apportées, d'organiser notre déjeuner. Installée depuis plusieurs années à Figuig, elle se livre au commerce et est en relation avec les notables des ksour ; aussi, comme elle parle fort bien français, elle nous fournit, au cours de notre repas, d'intéressants renseignements émaillés d'amusantes anecdotes. Nous lui demandons pourquoi elle n'organise pas un rudimentaire restaurant qui rendrait grand service aux touristes, mais elle nous répond que « les temps ne sont pas encore venus » ; ses fanatiques voisins ne verraient pas d'un bon œil la création d'un pareil établissement en plein quartier musulman ; elle est supposée offrir seulement l'hospitalité aux voyageurs de son pays et ne peut être inquiétée pour cet acte conforme aux usages indigènes. Elle n'accepte, du reste, qu'une modique rétribution pour le café ou le thé à la marocaine qu'elle offre à ses hôtes.

Comme nous sortons, après déjeuner, de chez Rébecca, on nous conduit hors de la ville pour nous montrer alignés au centre de l'esplanade une vingtaine de soldats armés de fusils et vêtus du costume disparate des réguliers du Makhzen, chéchias rouges, courtes vestes et caleçons de toile plus ou moins déguenillés,

jambes et pieds nus. C'est la garnison chérifienne de Figuig qui manœuvre sous les regards goguenards de quelques Bédouins !

Tout près de là, du reste, en une modeste bicoque, demeure l'amel, que le sultan du Maroc entretient ici comme témoignage de sa souveraineté sur le Figuig. Étrange gouverneur qui n'oserait même pas s'aventurer à l'intérieur d'aucun des ksour. « Sa situation, dit M. A. Bernard, est en quelque sorte symbolique. Les Figuiguiens n'ont jamais pu l'admettre et renvoyaient autrefois à Fez, montés à rebours sur un âne, les fonctionnaires qu'on leur adressait. Aujourd'hui, le pacha vit à la lisière du ksar d'Oudaghir, en dehors des remparts, à côté de gens sans aveu que la djemaâ n'autorise pas à pénéter à l'intérieur des murailles et qui habitent des huttes de roseaux avec les askris de Sa Majesté Chérifienne. » C'est cependant par respect pour cette fiction de souveraineté marocaine que la France s'abstient de laisser un seul de ses soldats pénétrer dans la grande oasis !

Et maintenant, franchissant de nouveau la porte et précédés de notre mokhazeni menant son coursier par la bride, nous procédons à la visite d'Oudaghir, le plus grand, le plus beau, le plus populeux ksar du plateau supérieur.

Il serait futile de chercher à décrire l'enchevêtrement de ces ruelles étroites, dessinant le plus imprévu labyrinthe entre des maisons basses pour la plupart, aux murs d'argile non crépie et d'une architecture renfrognée. Ici aucun détail particulier n'arrête le regard, mais l'ensemble présente un aspect de vie primitive et barbare qui produit une impression profonde.

Le dédale des ruelles, à travers lesquelles notre guide nous entraîne, est à chaque instant coupé par de longs couloirs voûtés, et ces couloirs ne sont pas seulement formés, comme à Tunis ou à Alger, par des planches ou des toiles destinées à abriter des ardeurs du soleil, mais par les planchers des maisons mêmes enjambant par-dessus la voie publique, de sorte qu'il règne

Une rue d'Oudaghir. (*Cl. Rousselet.*)

sous ces voûtes une obscurité de cave. Ces passages, si nombreux qu'ils doivent occuper au moins la moitié du développement total des rues, ont souvent 20 ou 30 mètres de longueur, parfois plus de 50, et on ne s'y avance qu'en tâtonnant, pour se retrouver quelques instants après à demi-ébloui par l'éclatante lumière qui inonde la rue seulement plafonnée d'un ruban de ciel implacablement bleu. Mais bientôt les yeux s'habituent à ces continuelles alternances, et on s'apprend à distinguer le curieux spectacle qu'offrent ces tunnels obscurs ; tandis que, dans l'étroite voie, défilent incessamment piétons et animaux de charge qui glissent autour de vous comme des ombres, sans vous bousculer, sans même vous effleurer, on aperçoit, silhouettes imprécises, les oisifs accroupis au seuil obscur de leur demeure ou sur les hautes banquettes de pierre qui garnissent les côtés du corridor. On se prend à songer, si l'on avait à conquérir ces villes par la force, ce que serait la guerre des rues, en cet inextricable labyrinthe dont chaque lézarde des murs peut se transformer en meurtrière. Et ici vraiment, dans l'obscurité de ces défilés de murailles qui semblent inviter le guet-apens, l'on se sent livré sans défense à la merci de cette foule barbare. De quel secours pourrait être le mokhazeni qui nous précède, si d'un des seuils noirs qui s'ouvrent sur le sinistre coupe-gorge s'élançait sur nous quelque fanatique? Mais, qu'on se rassure, le plus grossier Berbère, le plus farouche même qui vous abattrait d'un coup de fusil au coin d'un champ, vous considère comme son hôte dès qu'il vous a autorisé à pénétrer dans son ksar.

Et cependant on se sent plus à l'aise chaque fois qu'on sort de ces tunnels. Quel charmant constraste alors que celui de ces façades où la lumière se joue en tons roses ou dorés, colorant de teintes bleuâtres les ombres légères des auvents ou des portiques. Là, sur des placettes exiguës, des hommes, assis par groupes sur le sol, discutent à mi-voix ou somnolent en égrenant le lourd chapelet

coranique ; quelques-uns — nomades du Bled sans doute, car les ksouriens ne portent pas leurs armes dans la ville — tiennent leur fusil entre leurs jambes et s'entretiennent peut-être du *djich* ou du *rezzou* qu'ils préparent. Mais, sauf quelques bourricots, parfois un chameau, nulle part aucune trace d'activité. Du reste, Oudaghir n'ayant aucune industrie, ni brodeurs, ni juifs, il n'y existe rien qui ressemble à une boutique ; chacun y vit pour soi et par soi.

Il est un point sur lequel il nous faut insister : c'est l'extrême propreté qui règne dans ces petites cités figuiguiennes. Nous qui nous souvenons des rues fangeuses et puantes d'Oudjda, nous sommes étonnés de ne rencontrer ici ni ordures, ni boue, ni surtout de mauvaise odeur (notons en passant que le « tout à l'égout » est depuis longtemps de règle, grâce à l'abondance de l'eau dans tous les ksours de Figuig) ; et vraiment, s'il en était autrement, quel foyer de pestilence serait une ville semblable, presque à moitié privée de lumière.

Du reste, les vêtements des habitants semblent participer de ces mêmes principes de propreté imposés par les djemaâs ; ce ne sont que beaux burnous, haïks blancs, gandouras bien nettes ; on est frappé de l'apparence aisée des habitants.

Des femmes, on voit peu de chose, et, quoique les Berbères se voilent rarement, la plupart, dès qu'elles nous aperçoivent, se cachent le mieux qu'elles peuvent. Sur les vieilles seulement on peut juger du costume.

Le vêtement féminin, semblable à celui des femmes des anciens Hébreux, se compose d'une pièce d'étoffe unique attachée sur les épaules et serrée à la taille par une épaisse ceinture ; un voile court retombant sur les épaules couvre la tête, dont les cheveux tressés en nattes encadrent le visage. Jeunes et vieilles portent de grosses boucles d'oreilles, des agrafes de même métal, des colliers de verroterie, des bracelets de corne ou parfois d'argent ;

souvent aussi des bracelets du métal ornent les chevilles ; les pieds sont chaussés de *belras*, babouches ou sandales de cuir rouge.

N'était la prestigieuse lumière du Sahara, combien mornes et tristes paraîtraient ces agglomérations de maisons de terre, de forme cubique, aux arêtes effritées, sans saillies ni ornements, semblables à de gigantesques termitières ; mais l'ardent soleil, qui les cuit et les recuit, transforme ces blocs d'argile en masses rutilantes où se jouent les tons fauves, les ors, les rouges, découpant en un lacis de broderies les mille aspérités de leurs murs nus ; et malgré l'aspect de ruines que leur donne la pluie furieuse des orages qui émousse les arêtes, ravine les façades, ces ksour sahariens constituent, sous l'azur invraisemblable de ce ciel, entre le cadre mouvant des palmes, des tableaux d'un éclat et d'une vigueur incomparables.

Nous avons déjà dit que les seuls matériaux de construction étaient fournis par l'argile pétrie en blocs informes ; pour les charpentes, on se sert de poutres de palmier. Parfois les murs sont crépis à la chaux et l'encadrement des portes peint de couleurs vives.

Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, souvent un étage, rarement deux : elles sont toujours couronnées de terrasses, sur lesquelles, comme dans toute l'Afrique du Nord, les femmes se tiennent après le coucher du soleil ; peu ou point de fenêtres sur les façades, les pièces n'étant éclairées que par la cour, étroite et carrée, qui occupe le centre du bâtiment. Que sont ces maisons à l'intérieur ? Il est malaisé de le savoir, les Figuiguiens ne laissant jusqu'ici pénétrer aucun infidèle dans leurs demeures : cependant, à juger par celles des Juifs, plus accessibles, elles doivent se composer — sauf chez les grands personnages — de nombreuses chambrettes de dimensions exiguës et n'ayant pour meubles que des nattes, des tapis, des coffres. Mais

toutes ont de l'extérieur, avec leurs profils rectilignes, leurs murs rouges, le même aspect sinistre de forteresse, de prison.

Ainsi, au gré de nos guides, nous errons pendant plus d'une heure à travers les inextricables méandres de la mystérieuse et captivante cité, d'où nous serions bien embarrassés de sortir si nous étions brusquement abandonnées à nous-mêmes. Un moment, nous passons devant la mosquée au blanc minaret et, par la porte ouverte, nous apercevons une grande pièce obscure, sous des arcades dentelées les fidèles en prière ; nous ne jetons qu'un regard furtif, car notre curiosité pourrait déplaire. Puis, par d'autres carrefours, d'autres terriers noirs, nous gagnons la porte du Sud et nous nous retrouvons sur le plateau, parmi les jardins où se balancent les panaches des hauts palmiers.

Ce coin du plateau est un des plus riches en eau ; de tous côtés y jaillissent des sources, dont une partie seulement est employée aux besoins de la ville et des jardins supérieurs, tandis que la plupart, captées en de profonds *foggaras*, descendent vers la grande palmeraie.

Parmi ces sources, une des plus riches est la fameuse Aïn-Tzadert, objet de si longues luttes entre Oudaghir et Zenaga.

Le bordj ou petit bastion que les Zenaguiens vainqueurs élevèrent pour protéger leur précieuse conquête se dresse au rebord même du plateau, accrochant sa pittoresque tour d'argile au-dessus de l'abrupt talus. De la terrasse qui l'avoisine, on a de nouveau un admirable panorama d'ensemble de la grande oasis, avec, devant soi, toute l'étendue de la palmeraie enveloppant le grand ksar de Zenaga et, cette fois, au fond, la ligne dentelée de la chaîne des cols dont les élégantes pyramides semblent vêtues de velours violet. Vue superbe certainement, mais dont doivent se contenter en général les touristes, que les guides d'hôtels se bornent à conduire ici et à Zenaga, alléguant de chimériques dangers dans la visite des autres ksour.

Par un chemin en lacets, nous redescendons vers la palmeraie, et en quelques minutes nous nous retrouvons sous la voûte lumineuse des grands dattiers. Cette partie de l'oasis appartient à Zenaga, et les riches et cupides citoyens y ont accumulé les canaux et les réservoirs. Quelques-uns de ceux-ci sont de vastes bassins aux margelles de pierre. Leur miroir glauque, qu'ombragent

La falaise du Djorf à Oudaghir. (*Cl. Gleiser.*)

les larges palmes aux courbes harmonieuses, forme, en cette forêt silencieuse, le centre de petits motifs pleins de mystère et de fraîcheur.

En des sentiers étroits et contournés, bordés de murailles croulantes, à travers des jardins où l'orge naissante enveloppe d'un épais tapis vert les massives colonnes des palmiers, nous gagnons Zenaga.

C'est, comme nous l'avons déjà dit, la plus peuplée et la plus riche de la Confédération figuiguienne ; celle aussi qui manifesta le plus ouvertement son hostilité contre les Français, et

la large brèche que nos canons ont pratiquée dans son enceinte témoigne encore du châtiment qui lui fut infligé. Mais tout cela a bien changé depuis, et Zenaga est aujourd'hui, comme étant le plus facilement accessible de Béni-Ounif, le ksar qui reçoit le plus de touristes européens. Peut-être moins pittoresque qu'Oudaghir, il offre le même enchevêtrement de ruelles étroites coupées par de longues et noires galeries ; mais les maisons y sont en général plus hautes, plus massives, plus renfrognées. Nulle part, aucune trace de commerce, aucune boutique, aucun café public ; seulement de loin en loin de petites places, de larges et irréguliers carrefours, où, accroupis, se réunissent les indolents ksouriens.

A notre approche, les conversations s'arrêtent. Tandis qu'à Oudaghir parfois on nous saluait, ici on se contente de nous regarder, les uns d'un air de mépris indifférent, d'autres, les vieux, avec un mouvement de lèvres marmottant quelque imprécation : on sent que si le Zenaguien s'est soumis à la force, sa haine n'est pas encore éteinte, et qu'il faudrait bien peu de choses pour la rallumer. Cependant, ici encore, on n'a à craindre aucune manifestation d'hostilité, et ces farouches Berbères se laissent même très paisiblement photographier.

Sur une des places principales, la grande mosquée dresse sa haute façade à deux étages d'arcades mauresques et l'on y distingue les trous profonds que creusèrent nos boulets lors du bombardement de 1905.

A notre sortie du ksar par la porte du Sud, nous trouvons Mme V... qui a pris les devants et qui nous attend avec sa voiture, car la journée s'avance et il ne serait certes pas prudent de se laisser surprendre par la nuit. Entassés dans notre étroite guimbarde, nous nous éloignons par le plus effroyable chemin qui se puisse imaginer et où il semble que, pour rebuter les visiteurs, les Zenaguiens entassent tous les cailloux qu'ils puissent

tirer de leurs champs. Heureusement ce dur passage est court ; bientôt nous roulons sur le sable, parmi les palmiers malingres, au fond de l'oued qui traverse le col de Zenaga, et, non sans secousses, nous franchissons l'enceinte de montagnes pour retrouver enfin la plaine et le délicieux « chemin de Discipline ».

Déjà, filant à bonne allure, nous apercevions la blanche coupole de Si Sliman et les longs alignements de la Redoute, lorsque survint un incident comique qui eût pu tourner au tragique. Pendant que nous visitions l'oasis, un haut personnage officiel, arrivé la veille à Ounif, avait manifesté le désir de voir Zenaga et, accompagné d'une brillante escorte de spahis et de mokhazenis, était venu jeter un bref coup d'œil sur la rébarbative cité.

Comme nous débouchions en plaine, le cortège, dévalant le col de la Juive, défilait à peu de distance devant nous, et c'était un joli spectacle que l'envolée de ces brillants cavaliers aux burnous rouges ou bleus sur la noire Hammada. Malheureusement, le bruyant piétinement de tous ces chevaux réveilla les ardeurs belliqueuses de notre maigre haridelle qui, sourde à la voix angoissée de notre brave conductrice et résistant à tous ses efforts, se lança au galop de charge en plein centre du cortège.

Ce fut une belle débandade parmi les spahis, les mokhazenis, et même les grands personnages : comme une trombe, nous traversons la troupe officielle, dont les coursiers, affolés par le bruit de notre char et peut-être par nos cris, fuient de toute part.... Puis, épuisée par ce noble effort, notre bête s'arrête à quelque cent mètres de là. Profitant de ce répit, nous sautons à terre et, malgré les pressantes sollicitations de notre cochère, nous regagnons à pied l'hôtel, maintenant tout proche, fort satisfaits quand même de cette journée si remplie de péripéties.

XVII

La région orientale du Figuig. — Question de transports. — Le col de Taghla et la Zousfana. — Promenade au bord de l'eau. — Les monts de Sidi-Youssef. — Un vol de kangas. — La koubba de Sidi-Abdelkader es-Sahéli. — Les deux Hammam. — La maison de Bou-Amama. — Sources thermales. — Dans les jardins de Tahtani.

Pour terminer notre exploration du Figuig, il nous reste à visiter la partie orientale de l'oasis. Sans posséder des villes célèbres telles que Zenaga et Oudaghir, cette région l'emporte certainement par la beauté de ses sites et la diversité de ses aspects sur celle que nous avons parcourue hier, quoique, assez généralement, les touristes, mal renseignés par les guides, s'abstiennent de la visiter ou ne font que la traverser rapidement en rentrant de Zenaga à Ounif. Cette promenade, pour être exécutée en entier, est, en effet, un peu plus fatigante que la précédente, car on ne trouve pas dans les ksour de l'Est de gîte où l'on puisse déjeuner ou se reposer au cours de l'excursion, dont une notable portion doit se faire à pied ; mais il est facile de l'accomplir en quatre ou cinq heures, ce qui permet de ne partir de Béni-Ounif qu'après le déjeuner. C'est le parti auquel nous nous arrêtons. Mme V..., un peu émue des incidents de la veille, a confié notre direction à un de ses serviteurs et nous a envoyé un équipage un peu plus confortable.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de dire que la question des transports présente ici une grave lacune. Il est regrettable que le gouvernement des Confins, qui a déjà tant fait pour encourager le tourisme à Figuig et qui projette même d'y faire construire ou de subventionner un grand hôtel offrant toutes les commodités modernes, ne commence pas par assurer aux visiteurs de plus en plus nombreux (on en a compté environ 1500 en 1911) un

service de voitures permettant de parcourir l'oasis dans des conditions de sécurité et de confort modeste qui n'existent pas actuellement ; car enfin tout le monde n'est pas cavalier, et peu de dames savent enfourcher une selle arabe. Dans l'état actuel des

Un bras de la Zousfana. (*Cl. Rousselet.*)

routes, rien n'empêcherait même d'employer pour le service des touristes un ou deux autos....

Quoi qu'il en soit, de nouveau empilés dans une carriole blanlante et précédés de notre fidèle mokhazeni, nous nous acheminons, après déjeuner, vers Figuig. Un peu avant d'atteindre le col de Zenaga, nous tournons à droite pour suivre un embranchement du « chemin de discipline », qui, longeant la base de la montagne durant 2 ou 3 kilomètres, nous amène à l'entrée du col de Taghla (Tarla). Énorme brèche ouverte dans le rempart naturel de Figuig par les eaux de la Zousfana, à l'époque fort lointaine où celle-ci était un des plus puissants fleuves sahariens,

ce passage est fâcheusement encombré jusqu'à une grande hauteur par une énorme dune ; aussi est-il beaucoup moins fréquenté que les deux cols de l'Ouest.

Observant scrupuleusement les indications que nous a données le capitaine Pariel, nous mettons pied à terre à l'entrée du défilé, tandis que notre voiture, poursuivant la route, va nous attendre à l'extrémité orientale de la plaine de Baghdad. Il fait un temps admirable ; brillant dans l'azur implacable, le soleil enveloppe d'une lumière féerique tout ce qui nous entoure ; au-dessus du torrent de sable doré, où flottent à demi ensevelis quelques panaches verts se dressent, encadrant le col, deux immenses et noires pyramides, dont les faces semblent ciselées, burinées dans le métal, reflets d'acier, de bronze, de de cuivre patinés par la flamme.... Les impressions lumineuses, en ce pays saharien, sont tellement puissantes qu'elles en constituent, en somme, la beauté principale, beauté qu'aucun pinceau sans doute ne pourrait rendre, et que la plume la plus habile est impuissante à décrire. Fromentin, grand peintre et admirable écrivain, a cherché à définir cette lumière saharienne « d'une incroyable vivacité, mais diffuse. Elle vous baigne également, comme une seconde atmosphère, de flots impalpbles ; elle enveloppe et n'aveugle pas... l'ombre elle-même de tout ce qui fait ombre se noie de tant de reflets que la vue n'éprouve aucune violence, et qu'il faut presque la réflexion pour comprendre à quel point cette lumière est intense.... »

Au col de Taghla, la Zousfana sort de l'enceinte des monts de Figuig où elle prend sa source et, se frayant un chemin à travers la dune qui obstrue le col, coule à l'air libre d'une façon constante ; mais, à peine hors de ce passage, elle disparaît sous le sable pour ne reparaître de nouveau qu'à une centaine de kilomètres d'ici, près du ksar de Taghit. Parfois, à la suite des grands orages du printemps, elle se grossit assez pour forcer la gigantesque bar-

rière de sable et s'étale en une immense nappe qui roule lentement jusqu'au cœur du Sahara. Ces crues, de peu de durée mais d'une violence extrême, ont nécessité la construction d'un solide viaduc pour le passage du chemin de fer d'Oran. En ce moment, le fleuve ne dépasse pas le débouché du col ; du point où nous sommes, on peut suivre jusqu'au lointain horizon le couloir large de plusieurs kilomètres qu'il a creusé dans le sable ; entre des berges rousses, une traînée de palmiers dessine à travers le désert le trajet suivi par les eaux souterrains et jalonne ainsi la grande route du Touât.

A travers les brèches de murs écroulés qui entouraient des jardins aujourd'hui délaissés, nous glissant sous les panaches de dattiers à demi ensevelis, nous descendons au fond du ravin jusqu'à la rivière dont, à partir de ce point, on peut remonter le cours sur 8 ou 10 kilomètres. Et c'est là un des spectacles les plus inattendus que celui de ce beau cours d'eau calme et profond se déroulant dans ce décor saharien, encadré d'un côté par des dunes menaçantes, de l'autre par des blocs de lave brûlée. Un bois de dattiers, non plus sombre et aligné comme la palmeraie de la grande oasis, mais formé de groupes épars, de rangées tortueuses, remplit la vallée, se masse sur les berges croulantes, et au travers de ce paysage de parc africain la rivière se partage en étroits méandres ou s'étale en larges bassins dont les eaux clapotent en vaguelettes.

L'eau de la Zousfana, d'une extrême limpidité, est malheureusement, comme celle de la plupart des rivières sahariennes, fortement chargée de sels de magnésie, ce qui lui donne à la fois un goût un peu saumâtre et surtout de redoutables propriétés laxatives ; on s'y habitue, paraît-il, cependant et, faute de mieux, on s'en contente au désert. Les poissons s'en trouvent fort bien et on pêche ici de gros et beaux barbillons dont la chair ne se ressent nullement de cet habitat pharmaceutique.

A l'ombre épaisse des palmiers, au bord de ces eaux nonchalantes, il règne une fraîcheur délicieuse et nous nous attarderions volontiers ici. Mais Mohammed-ben-Kadour ne l'entend pas ainsi, et, esclave des instructions du « capitaine », il nous entraîne hors de ce coin enchanté pour nous ramener dans la plaine brûlante. Nous hissant au flanc de la berge de sable, nous grimpons vers un pittoresque groupe de ruines : l'ancien ksar de Taghla, abandonné depuis notre occupation et dont il ne reste que des masures croulantes. La palmeraie de la Zousfana n'appartient pas à la Confédération de Figuig dont elle est, du reste, séparée par la plaine de Baghdad ; c'était — c'est sans doute encore — la propriété de la puissance tribu berbère des Béni-Guill, dont une importante fraction venait établir ses tentes ici lors de la récolte des dattes et profitait de l'occasion pour pressurer les ksouriens de Figuig ; mais les farouches nomades ont fui à notre approche et ne sont plus revenus.

La partie orientale de la plaine de Baghdad, où nous débouchons au delà du ksar ruiné, est envahie par le sable, et la marche, sous un soleil ardent, au milieu des hautes touffes d'herbes aux lames tranchantes n'offre qu'un médiocre agrément. Il nous faut cependant franchir ainsi un peu plus d'un kilomètre pour rejoindre la berge de la Zousfana, en évitant la longue courbe que décrit la rivière. Du point où nous conduit notre mokhazeni, sorte de cap de sable dominant la vallée saharienne, on embrasse, selon le programme du capitaine Pariel, « une des plus admirables vues de Figuig ». Et, en effet, il n'y a, je vous assure, rien d'exagéré dans le qualificatif appliqué au tableau qui se déroule devant nous ; à nos pieds, la Zousfana avec sa ceinture de palmiers, ses sables fauves ; en face de nous, la koubba de Sidi-Youssef, pittoresquement située à l'entrée d'un étroit ravin ; puis l'alignement des monts dentelés, découpés, sillonnés de rayures verticales, se projetant en bastions, en pyramides, et tout cela enve-

loppé de lumières, de teintes invraisemblables : par exemple, le monticule sombre, à gauche sur ma photographie, se détachait en mauve sur l'indigo de la crête du fond, tandis que les pentes, au centre, s'enfonçant vers le sud, se zébraient de traînées de rose et d'amarante.... Et cette lumière s'étale, comme le disait

La Zousfana et les monts de Sidi-Youssef. (*Cl. L. Rousselet.*)

si bien Fromentin, sans heurts, sans violences, avec une douceur, une harmonie inimaginables.

Comme nous nous éloignons pour regagner notre voiture qui est venue, par un long détour, nous attendre ici, une nuée d'oiseaux, d'assez grosse taille, que nous prenons pour des pigeons, s'enlève devant nous. Mohammed nous apprend que ce sont des *kangas*, sorte de perdrix sahariennes très nombreuses dans ce pays. Ce bel oiseau africain a, en effet, la forme d'une perdrix, mais il vole comme les pigeons, en tournoyant en bande et indéfiniment. Le cou est d'un jaune bronzé à reflets métalliques,

tandis que le dos et les ailes sont couverts de plumes jaunes et brunes du plus heureux effet. Il est regrettable que les qualités culinaires, fort médiocres, de ce joli oiseau ne soient pas en rapport avec son brillant plumage.

Nous nous dirigeons en voiture à travers la plaine de Baghdad vers la palmeraie de Figuig, dont l'extrémité de l'enceinte, garnie de tours d'argile, s'aligne à quelques kilomètres devant nous. Bientôt au-dessus des palmes se dresse la longue ligne, toute percée de larges embrassures, des maisons des deux Hammam, le ksar Foukani ou d' « En haut », et le ksar Tahtani ou d' « En bas ». Mais, sans atteindre l'oasis, nous tournons à droite, vers un monticule rocheux que couronne la jolie koubba du saint marabout, Sidi-Abdelkader es-Sahéli. C'est un élégant édifice du XVIe siècle renfermant le tombeau vénéré du célèbre patron de la tribu des Béni-Guill. Quelques-uns de ces nomades sont venus précisément en pèlerinage et, accroupis au pied des blanches murailles, forment un groupe pittoresque ; ils nous lancent des regards farouches, comme s'ils nous soupçonnaient de vouloir violer le saint lieu. Mais nous passons et, continuant à gravir la colline parmi les pierrailles roulantes, nous suivons la crête du plateau. Bientôt s'allonge devant nous l'enceinte démantelée de Hammam-Foukani, au-dessus de laquelle se balancent des palmiers encadrant de hautes maisons à terrasse. Un massif donjon carré, dont les sombres façades ne sont percées que d'étroites meurtrières, commande l'entrée du ksar. « La maison du seigneur Bou Amama ! » nous dit, d'un ton de vénération respectueuse, notre mokhazeni. C'est, en effet, ici que s'était réfugié, après sa défaite, notre opiniâtre adversaire, et qu'il excitait la haine des gens de Figuig contre nous ; à l'approche de nos troupes, il décampa prestement sans nous attendre, mais en annonçant son prochain retour et promettant que cette fois il exterminerait les Français ; jusqu'à sa mort toute récente, les ksouriens l'ont attendu....

El Hammam Foukani. (*Cl. L. Rousselet.*)

Au pied même du donjon, s'ouvre une modeste porte rectangulaire, aux lourds battants de bois. C'est par là que nous entrons dans le ksar. Derrière cette première enceinte, s'étendent d'assez vastes jardins qu'il nous faut traverser pour gagner l'entrée de la rue principale qu'enjambe une légère arcade mauresque. Nous retrouvons ici, entre les hautes façades d'argile, où s'accrochent parfois de frustes moucharabiehs, les mêmes ruelles étroites, sinueuses et coupées de longs passages obscurs, les petites places irrégulières où somnolent par groupes les flâneurs ; parfois une femme, s'enroulant dans son haïk troué, fuit devant nous et s'engouffre dans une porte aussitôt refermée ; quelque cavalier au riche costume nous croise fièrement ; des ânes, aux larges paniers, passent remplissant la voie et nous collant aux murailles. Mais, en somme, sauf ces petites scènes de vie orientale qui amusent toujours, de jolis effets d'ombre et de lumière, toutes ces bourgades sahariennes paraissent si semblables à nos yeux que l'absence de boutiques, de toute vie commerciale, en rend la visite assez monotone.

Ici, ce qui constitue la principale curiosité, ce sont les remarquables sources thermales qui ont valu aux deux ksour jumeaux leur nom de Hammam qui, ai-je besoin de l'expliquer à nos lecteurs, signifie « Eaux chaudes, Bains ». C'est au centre même de Foukani, sur une place ombragée de dattiers, que s'ouvre l'entrée de la source principale. Un étroit escalier de pierre, auquel la voûte triangulaire formée de larges dalles donne un aspect étrangement archaïque — et sans doute ces constructions sont vieilles de plusieurs siècles — s'enfonce en une irrégulière spirale d'une douzaine de mètres jusqu'à l'*aïn*, l' « œil », où bouillonne la source.

Toutes les eaux du Figuig ont une origine artésienne, c'est-à-dire qu'elles viennent des entrailles du sol ; non pas qu'il existe dans toute l'oasis un seul puits creusé de main d'homme, mais les

sources sont amenées d'une grande profondeur à la surface par des failles naturelles, et leur température élevée atteste leur origine plutonienne. Dans nombre d'entre elles, cette température ne dépasse pas une vingtaine de degrés ; mais ici, dans les deux Hammam, l'eau sourd entre 47 et 50 degrés. Aussi l'escalier qui conduit au bassin est rempli de vapeurs qui en font une véritable étuve. On ne nous permet, du reste, de nous avancer que jusqu'à mi-chemin, car cette source sert de lavoir et aussi de bain aux femmes berbères. Du point où nous nous arrêtons, on distingue cependant, éclairé par une lumière mystérieuse qu'amènent d'invisibles soupiraux, sous une large voûte, le bassin au centre duquel l'eau s'élève en tumultueux bouillonnements ; tout autour, sommairement drapées de voiles blancs, s'agitent des ombres mystérieuses ; le bruit des battoirs, faits de stypes de dattiers et frappant le linge mouillé, les rires sonores et les éclats de voix des brunes blanchisseuses parviennent jusqu'à nous. Mais il serait souverainement imprudent de laisser soupçonner notre indiscrète présence et, après un furtif coup d'œil sur l'amusant spectacle, nous nous hâtons de remonter à la surface.

Cette visite de la source, fort intéressante, est toutefois un peu aventurée, et notre mokhazeni avait cherché à nous en détourner, craignant d'irriter le fanatisme des Béni-Hammam. Toutefois le jeune indigène du ksar que nous avions pris pour guide, appartenant à une famille notable et s'étant institué notre *zettat*, se portait donc, selon la coutume berbère, garant de notre sécurité vis-à-vis de ses concitoyens ; lui seul eût été responsable en cas d'incident. Du reste, on ne saurait trop répéter qu'on ne court aucun danger dans la visite des ksour, à condition de se faire guider par un des habitants, et, bien entendu, de ne pas commettre d'imprudence pouvant susciter une explosion de fanatisme. Le soldat du Makhzen que le Bureau arabe fournit comme escorte aux touristes serait de bien peu de secours au milieu

d'une foule en furie, et très probablement il serait le premier massacré.

Du ksar de Hammam Foukani, nous passons dans celui de Tahtani, qui n'en est séparé que par un court espace. Cette bourgade n'offre d'autre intérêt que ses nombreuses sources chaudes; aussi la traversons-nous aussi rapidement que le permet le dédale

Une rue d'El Hammam Foukani. (*Cl. L. Rousselet.*)

de ses ruelles, et nous en sortons par la porte du Sud. Là, près d'une petite koubba, coiffée d'un dôme globuleux, on a une fort belle vue sur toute la région orientale de l'oasis, les monts des Béni-Smir et de Sidi-Youssef, le Djebel Ardja.

Par un sentier rapide, nous descendons du plateau et nous nous retrouvons dans la palmeraie. Le capitaine Pariel a donné le nom de « chemin des Grenadiers » à la route qui traverse cette partie de l'oasis, et les jardins sont, en effet, nombreux de ce côté.

Comme le dit d'une façon charmante Isabelle Eberhardt, « sous les grenadiers touffus et dans l'ombre malsaine des figuiers, s'offrent des coins délicieux, auquels la voûte glauque des dattiers donne quelque chose du mystère des vraies forêts. Des séguias d'irrigation chuchotent dans l'herbe rare, et de toutes parts monte la petite voix triste du crapaud du Sud, une note unique, répétée à l'infini.... »

Près d'une grosse tour cylindrique, isolée à l'extrémité de l'enceinte comme une sentinelle avancée, nous retrouvons notre voiture. Lentement, nous gravissons la rampe qui monte au col de Zenaga. Sous nos yeux s'étale, pour la dernière fois, l'admirable panorama en la splendide apothéose du soleil couchant. Vers l'est, au bout de la plaine que l'ombre envahit, le mont Ardja étincelle comme un pur bloc d'améthyste, tandis qu'à l'ouest, des flammes courent sur la crête dentelée du Grouz et saupoudrent de rubis les neiges de ses flancs ; un voile mauve, d'une finesse exquise, enveloppe les palmes, les rochers et les ksour de l'oasis mystérieuse....

XVIII

L'extrême sud des Confins. — La région du Béchar. — La ville de Colomb et son importance commerciale. — Bou-Denib et la vallée du Haut-Guir. — 75 Français contre 20 000 Berbères. — La campagne du général Alix. — Promenade au Djebel Mélias. — De Figuig à Alger.

De Figuig, nous avions projeté de descendre vers le sud, jusqu'au point extrême atteint par la voie ferrée, c'est-à-dire jusqu'à Colomb-Béchar ; mais on nous en dissuadés. En dehors de la satisfaction morale de s'avancer encore d'une centaine de kilomètres dans une région inconnue, on nous a fait ressortir que cette pointe n'offre qu'un médiocre intérêt pour le touriste, qu'il vaut

mieux laisser sous la puissante impression de sa visite de la grande oasis.

Considération plus importante encore, c'est que Colomb n'offre jusqu'ici en fait d'hôtels que des installations assez primitives, et enfin que l'alternance des trains oblige le voyageur à y passer deux jours entiers, ce qui est un peu long. Mais évidemment tous ces inconvénients sont appelés à disparaître très prochainement, lorsqu'un chemin de fer, partant de ce poste, ira rejoindre Bou-Denib et les admirables vallées du Grand Atlas.

Cependant, pour des touristes plus persévérants que nous, peut-être n'est-il pas inutile de donner quelques brefs renseignements sur cette extrême région des Confins soumise à notre domination.

De Béni-Ounif à Colomb-Béchar, la ligne, qui a une longueur de 112 kilomètres, franchit dans toute sa largeur la hammada du Figuig, en se tenant à peu de distance du pied de la chaîne, puis, s'inclinant vers l'ouest-sud-ouest, s'engage dans l'étroite vallée enserrée par les deux puissants massifs du Béchar et de l'Antar. Le défilé se resserre vers la moitié du parcours, près du poste de Ben-Zireg, qui protège la principale station intermédiaire. Toute cette région offre un caractère peut-être encore plus âpre, plus sombre, que la traversée de l'Atlas au nord de Figuig. Isabelle Eberhardt en a tracé un tableau vraiment impressionnant.

« Nous entrons, écrit-elle, dans des gorges ravinées, tortueuses, où la route surplombe un oued profond encastré entre de hautes falaises rouges, et bientôt nous débouchons dans la vallée de Ben-Zireg. Quelle inoubliable vision désolée à la sortie des gorges ! Le plus lugubre, le plus désolé de tous les décors arides du Sud s'étend devant nous. Entre l'éperon abrupt du Djebel Béchar et la haute muraille de l'Antar, des collines aiguës comme les dents d'une scie, des chaînes de pitons enserrent

encore la vallée inclinée en pente douce vers l'oued. Et toutes les collines, le sol d'ardoise pulvérisée, les pierres rugueuses, tout est noir, d'un noir olivâtre et terne de foie corrompu. Au pied des coteaux que domine le Béchar, la redoute blanche d'une blancheur livide, accentue l'horreur de ce paysage de deuil.... Pas une ombre, pas une herbe, seulement deux ou trois maigres palmiers dans l'oued. Affreux pays d'exil, où les imaginations d'un visionnaire appelleraient les phalanges de la mort. Jamais rien ne poussera dans ce vallon maudit... Ben-Zireg ressemble à ces pays funestes qu'on voit dans les mauvais rêves. Il y a quelque part, dans les « Mille et une Nuits », un de ces paysages de basalte qu'habite un géant nègre enchaîné. Le plus féroce caprice d'un halluciné d'opium n'imaginerait pas cette funèbre splendeur minérale.... »

Mais ces tableaux d'une sombre grandeur laissent une impression profonde, et ce n'est pas une des moindres satisfactions que le touriste, confortablement installé dans son compartiment, doit éprouver à les contempler dans la rapide traversée de cette partie de la chaîne saharienne.

Colomb, que l'on atteint à une cinquantaine de kilomètres plus à l'ouest, n'offre, malgré son assez vaste oasis, un site guère moins sombre que celui de Ben-Zireg, et les collines brûlées, entrecoupées de dunes de sable, qui l'entourent, en font un des lieux les plus torrides du Sud-Oranais. Aussi faut-il expliquer les raisons qui nous ont amenés à nous établir en ce lieu déshérité et à y créer un centre aussi important.

En même temps que nous occupions, en 1900, les lointaines oasis du Touât, afin de garantir notre ligne de communications, nous établissions, dans la vallée de la Zousfana, une série de petits postes depuis Duveyrier jusqu'à Igli; mais ces positions étaient exposées aux attaques fréquentes des Berabers retranchés derrière le formidable rempart du Djebel Béchar, qui domine, à l'ouest,

sur toute sa longueur, le fleuve saharien. Après le bombardement de Figuig, en 1903, le général Lyautey, chargé de l'organisation des Confins, reconnut qu' « il était indispensable de ne pas nous cantonner dans le fossé de la Zousfana, mais de surveiller également le talus qui borde ce fossé à l'ouest », selon le principe que, « quand on veut couvrir quelque chose, on s'interpose entre ce quelque chose et l'ennemi ». Il décida donc de faire occuper le pays de Béchar, qui nous permettrait « désormais de recouper vers le nord les pistes allant à Figuig, de surveiller vers le sud la vallée du Guir et de tenir les Berabers en respect ».

Le pays fut occupé sans coup férir, et, en novembre 1903, on choisissait près du ksar de Taagda, au bord de l'oued Béchar, l'emplacement du nouveau poste, qui reçut le nom de Colomb, en souvenir du général français qui, déjà en 1870, avait porté victorieusement jusqu'ici le drapeau de la France.

Poussé activement, le chemin de fer atteignait, en 1905, Colomb-Béchar, et, dès lors, le centre se développait rapidement en une véritable petite cité, qui dépassait bientôt en importance la ville de Béni-Ounif elle-même. C'est ainsi que son mouvement commercial s'élevait, en 1909, à près de 6 millions, alors que celui du marché figuiguien tombait en dessous de 3 millions.

Par lui-même Colomb-Béchar n'offre guère d'intérêt au voyageur qui a déjà vu Ounif. Comme là, le centre comprend d'abord la gare fortifiée et l'hôpital militaire, plus loin les casernes de la Redoute et le Bureau Arabe, puis le village des Sahariens ; enfin la petite ville européenne avec ses rues rectilignes, ses maisons de l'architecture habituelle du Sud, ses modestes édifices publics, et au delà le petit ksar de Béchar et l'oasis.

« Celle-ci, nous dit M. Déneux, est constituée par une palmeraie de 12 kilomètres de longueur (60 000 palmiers). L'oued Béchar, dont un épais barrage retient les eaux près de la ville,

forme tantôt une rivière de 10 mètres de large, tantôt se divise en une infinité de ruisseaux au milieu des lauriers-roses et des palmiers.... Les bords de l'oued sont merveilleux de couleur : le sable est d'or, les lauriers d'un beau rose vif s'encadrent dans le vert des palmiers, et le ciel bleu turquoise vient s'harmoniser avec les tons brillants du paysage.... Le ksar est en toub et forme un quadrilatère entouré d'un grand mur flanqué de hautes tours carrées. Les Arabes et les nègres que l'habitent sont très pauvres ; pour la plupart, ce sont des serfs qui cultivent la terre et partagent la moitié de la récolte avec les nomades Douï-Ménia, ceux-ci étant les véritables propriétaires de la palmeraie.... Une des rues, qui partage le ksar dans toute sa longueur, est un véritable tunnel qui ne s'éclaire qu'à ses deux extrémités ; il y faut parler haut constamment, afin de prévenir des collisions possibles avec ceux qui viennent en sens inverse.... »

Quand, en 1905, le chemin de fer eut atteint Colomb, il semblait que, selon des projets depuis longtemps caressés, on dût lui faire continuer sans retard sa marche progressive vers le Sud; mais on se trouva alors embarrassé pour décider si, comme on l'avait pensé primitivement, on le dirigerait vers le Touât, en faisant ainsi l'amorce du fameux Transsaharien, ou si on le bifurquerait au sud-ouest dans la direction du Tafilalet. Le premier projet, entraînant à des dépenses considérables, sans résultats possibles à apprécier, fut abandonné complètement, et, quant au second, les difficultés pendantes avec le Maroc obligèrent à l'ajourner indéfiniment. C'est à ces hésitations, qui l'ont laissé jusqu'ici le terminus de la grande voie de pénétration, que Colomb-Béchar, plus heureux en ce sens que Béni-Ounif, doit la durée relativement longue de sa prospérité ; mais on parle de nouveau de prolonger la chemin de fer vers le Tafilalet en lui donnant pour première étape le centre de Bou-Denib, fondé à 160 kilomètres de Béchar et déjà en plein développement.

Pour le touriste qui est venu jusqu'à Colomb et qui ne redoute pas une randonnée à cheval de quatre ou cinq jours, à la suite du convoi militaire régulier, il y a là une excursion du plus haut intérêt et ne présentant aucun danger. Et certes, de toutes les localités que la présence de nos soldats a fait surgir au milieu de ces régions sauvages, il n'en est pas de plus curieuses que Bou-Denib, puisqu'ici, en l'absence non seulement de chemin de fer,

Bou-Denib et les contreforts du Grand Atlas. (*Cl. Boumendil.*)

mais de toutes voies de communication, c'est à la seule énergie de nos pionniers algériens que cette cité saharienne doit d'être devenue en si peu de temps le principal marché du sud-est du Maroc.

Les rapports du commandant Canton et du lieutenant d'Herbigny nous fournissent d'intéressants renseignements sur la création de ce centre au cœur même de la région de l'Atlas.

Bâtie à proximité des bâtiments militaires, la petite ville s'étale dans l'immense plaine que dominent à l'ouest les premiers contreforts de la grande chaîne. « Entre le poste et le ksar coule le Guir, où les oiseaux d'eau, ibis, flamants, secrétaires, viennent boire et se baigner au coucher du soleil, pendant que

les gours (collines) prennent une coloration pourpre et violacée. Le village est très coquet.... Au lieu de rues se coupant à angle droit, comme dans la plupart des villages algériens, on a tracé une place centrale de laquelle divergent des rues bordées d'arcades.... »

Enfin, détail qui intéresse surtout le touriste, Bou-Denib a un hôtel relativement confortable, et même, ajoute M. André Colliez, qui le visita en 1910, « doté d'un lawn-tennis, dont les courts nous ont paru supérieurs à beaucoup des terrains de jeu utilisés en France ». On voit avec quelle rapidité notre civilisation s'implante au fond du Sahara !

Dans peu de temps sans doute, le chemin de fer, déjà étudié sur tout son tracé, sera construit, et Bou-Denib deviendra, non seulement un des plus importants marchés des Confins Marocains, mais le centre d'admirables excursions dans les riches oasis qui s'égrènent au pied des superbes montagnes coiffées de glaciers de la chaîne du Grand Atlas. Mais on ne peut parler de Bou-Denib sans rappeler le beau fait d'armes dont il a été le théâtre peu après la fondation du poste.

Au mois de mai 1908, la colonne du général Vigy, après une série de sanglants combats, s'était avancée dans la vallée du Guir et avait enlevé le ksar de Bou-Denib, où avait été laissée une petite garnison de 700 hommes sous les ordres du commandant Fesch. Cette occupation ne pouvait manquer de surexciter le fanatisme des Berbères de l'Atlas, et, dès le mois de septembre, une *harka* de plus de 20 000 hommes, descendant des montagnes, se répandait dans la plaine et venait, le 1er septembre, investir le nouveau poste.

A une petite distance en avant de la redoute, où était concentré le gros de la garnison, le commandant Fesch avait fait construire, sur un rocher dominant le Guir, un petit blockhaus servant de poste avancé et que défendaient 75 hommes commandés par

le lieutenant Vary. C'est cette poignée d'hommes, isolés un moment de tout secours, qui eurent à soutenir durant dix-huit heures l'assaut furieux de 20 000 Berbères. « Les Marocains, dit M. Colliez, se lancèrent à l'assaut la nuit venue et tentèrent d'enlever le blockhaus de vive force. Par bonheur, on avait eu le temps de l'entourer de plusieurs rangs de fil de fer barbelé, qui, contre des adversaires couverts de vêtements flottants, non munis d'instruments propres à les couper, constituèrent la meilleure des défenses. Les burnous des Marocains s'accrochaient aux ronces artificielles ; les assaillants, gênés dans leurs mouvements, avaient toutes les peines à se dégager et nos légionnaires les tiraient à travers les créneaux à quelques mètres de distance. Et le courage de ces indigènes était tel que, sous un feu terrible, ils venaient chercher leurs morts jusque sous les remparts. Derrière les portes qui, pour ne pas empêcher les communications, n'étaient pas protégées par des réseaux de fils de fer, le lieutenant Vary avait posté des hommes de confiance munis de grenades à main. C'était, en effet, le point faible de de la défense, car les Berbères, arrivant en nombre jusqu'à elles, pouvaient les enfoncer assez facilement et alors tout eût été fini. Cependant, en bas de la redoute, les 600 hommes du commandant Fesch vivaient des minutes douloureuses. Ils entendaient toutes les péripéties de la lutte sans pouvoir y prendre part. On ne pouvait songer, en effet, à les lancer dans un combat nocturne contre les 20 000 Marocains de la harka ; et, cependant, on craignait à chaque moment qu'une clameur plus forte, qu'un cri plus éclatant n'apprît que le blockhaus était enlevé et que les camarades étaient perdus. Comment les secourir ?... Au moyen du canon. On mit en action les quelques pièces de 75 dont on disposait et, dans la nuit, à 1 300 mètres, par un tir indirect, on se mit en demeure de balayer les abords du blockhaus qu'un seul obus aurait pu mettre à mal. Les assié-

gés réglaient le tir au moyen de la télégraphie optique et signalaient le résultat de chaque coup : « trop à droite, trop à gauche, « plus près, plus loin », et le résultat fut excellent. »

« C'est vers 10 heures, rapporte le capitaine Lechartier, que se place l'instant de plus critique de cette nuit émouvante ; l'assaut que livrèrent alors les Marocains dépasse tous les autres en furie. Malgré un feu terrible, les assaillants franchirent la palissade qui bordait la plate-forme et escaladèrent le mur de soutien ; plusieurs d'entre eux parvinrent même auprès de la porte de la cour du blockhaus ; tandis qu'ils y réussissaient, trois pétards de mélinite lancés à la main supprimèrent le plus imminent danger et firent évacuer la plate-forme. Quelques instants après, le commandant Fesch, ne pouvant sans doute, malgré sa confiance en Vary, détacher son esprit de la poignée de braves qu'une pareille marée humaine pouvait à la fin submerger, demanda à plusieurs reprises, par signaux optiques : « Comment ça va maintenant ? » A quoi le jeune chef du blockhaus répondit : « Toujours cernés, mais comptez sur nous ». Vers 2 h. 30, le tir de l'ennemi, lassé par cinq assauts infructueux, se ralentit. Peu à peu, les coups de feu s'espacent ; on ne voit plus çà et là que quelques isolés cherchant à enlever les cadavres. Aux premières lueurs de l'aube, le silence est complet. Les Marocains ont disparu ; c'en est fini de cette lutte harassante, et, quand le jour paraît, l'héroïque petite troupe sort sur le terre-plein, rend les honneurs à ce drapeau déchiqueté par les balles qu'elle a si vaillamment défendu et qui, grâce à elle, flotte plus fièrement que jamais sur la gare de Bou-Denib ! »

N'est-ce pas une des belles pages de notre histoire africaine et qu'on ne peut lire sans une patriotique émotion ?

Quatre jours après, le colonel Alix, qui devait, dans cette campagne si habilement menée, gagner ses étoiles de général, arrivait à la tête d'une colonne de secours ; malgré l'infériorité

de ses forces, il n'hésitait pas à attaquer l'immense horde marocaine déployée dans la plaine sur un front de 2 kilomètres et la refoulait en déroute vers ses montagnes.

Le train pour Oran ne quittant Béni-Ounif que vers midi, nous sommes sortis ce matin de bonne heure de l'hôtel du Sahara pour faire une dernière promenade. Au delà du camp des Sénégalais, en suivant la piste de Béchar qui coupe la Hammada, nous avons rejoint un petit oued, parsemé de flaques d'eau, et ce chemin pittoresque nous a conduits à une minuscule palmeraie blottie au pied du Djebel Mélias. Dans les rochers voisins, quelques ouvriers indigènes exploitent, d'une façon primitive, un assez riche filon de galène argentifère. Nous sommes revenus au long de la chaîne, dont une lumière d'une transparence exquise diapre les flancs de longues écharpes où le bleu, le violet, le pourpre, le rose et le vert se juxtaposent en combinaisons harmonieuses.

Une dernière visite au Bureau arabe, et nous nous hâtons de gagner le gare où le train, arrivant de Colomb-Béchar, nous attend. Bientôt installés dans le wagon-restaurant, car le déjeuner coïncide avec le départ, nous voyons glisser devant nous le décor, déjà familier, de la Redoute, du ksar, de l'oasis.... En franchissant le viaduc de la Zousfana, nous apercevons encore une fois par l'échancrure du col de Taghla la fugitive vision des ksour et des palmiers de Figuig.... Puis, c'est de nouveau, les âpres tableaux de l'Atlas Saharien, mais cette fois transformés par la prestigieuse lumière du soleil et le magique effet des dernières pluies ; le pays est tout rutilant de couleur ; les pics les plus pelés resplendissent et, au long des oueds, où scintillent des rubans d'argent, s'étalent de larges nappes verdoyantes.... A Aïn-Sefra, il neige ; les monts sont enturbannés de givre et la subite tempête nous accompagne sur les Hauts-Plateaux, plus sinistres encore qu'à notre premier passage. La nuit nous prend à Méchéria.

... Le lendemain matin, nous sommes à Oran et, quelques heures après, l'express nous emmène au long de la torride vallée du Chélif pour nous déposer le soir même à Alger.

LOUIS ROUSSELET.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le choix d'une traversée. — Entre les Baléares. — Oran. — Le port. — Ville haute et ville basse. — La mosquée du Pacha. — Promenade à Mers-el-Kébir et au cap Falcon. 13

II. — La plaine et la Sebkha d'Oran. — Le col de l'Oued-Imbert. — Tell et Tessala. — Sidi-bel-Abbès. — Le type d'une cité militaire. — Espagnols et Arabes. — La Légion étrangère. — Les vignobles de Sidi-bel-Abbès. — Les séguias de la Mékerra. 23

III. — De Sidi-bel-Abbès à Tlemcen. — Première impression. — Situation et climat de Tlemcen. — Aperçu historique. — La ville et le Méchouar. — Arabes et Koulouglis. — Le quartier juif. — Visite de la Grande Mosquée. — Le « Bois de Boulogne » tlemcénien. — Koubbas et sanctuaires. — Le village sacré de Bou-Médine. — Les cascades du Mefrouch 32

IV. — Les ruines de Mansourah. — Un siège de huit ans. — Les remparts et la mosquée d'Abou-Yacoub. — Une école de tapis. — Les souks de Tlemcen. 47

V. — Le chemin de fer de la frontière algéro-marocaine. — En route pour le Maroc! — Le col du Juif et la plaine de la Tafna. — Turenne. — Les smalas de spahis. — Lalla-Marnia et la bataille d'Isly. — Un grand marché de frontière 55

VI. — La redoute et la koubba de Lalla-Marnia. — Le désert d'Angad et la route d'Oudjda. — Notre entrée au Maroc. — Cultures et douars. — Sous les remparts d'Oudjda. — La porte du Jeudi et les douanes chérifiennes. — L'hôtel et le quartier français. 70

VII. — Les vicissitudes d'Oudjda. — Les résultats de notre occupation. — Les *souks* et les boutiques marocaines. — Quartiers et tribus. — La foule marocaine. — La Grande Mosquée et la Kasbah. — Chez les Juifs d'Oudjda. —

Le marché aux grains. — Une renaissance de l'art mauresque. — Le camp du corps d'occupation et la police franco-marocaine. — Une partie de hockey 79

VIII. — L'Oued-Oudjda et les séguias. — L'oasis de Sidi-Yaya et le tombeau du marabout. — Visite au commandant du territoire. — Les boucles de la Moulouïa. — Le massif des Béni-Snassen et la campagne de 1907. — Berkane, une ville champignon 96

IX. — Le chemin de fer d'Oran à Colomb-Béchar. — Perrégaux. — En wagon-lit. — Méchéria et l'entrée des Hauts-Plateaux. — La Mer d'alfa. — Le Bled. — Pasteurs nomades. — Naâma et la montagne de sel. — La porte du Sahara. — Première vision d'Aïn-Sefra. — L'arrivée du train 109

X. — Aïn-Sefra. — La catastrophe de 1904. — La Redoute et le Bureau arabe. — Makhzen et Mokhazenis. — Promenade dans les bois. — Sur la dune. — Le Ksar. — Soirée d'hiver 122

XI. — Le marché d'Aïn-Sefra. — Une visite à la Redoute. — En voiture d'ambulance. — Sur la Hammada. — Une piste cahoteuse. — Le Château Rouge. — Télégraphe aérien et postes optiques. — Koubba et cimetière. — Tiout et la tribu des Amour. — Un grand chef arabe. — Un ksar modèle. — Café arabe et thé marocain. — L'école des aghas. — Sous les palmiers. La prière de l'*asfar* 133

XII. — L'Atlas Saharien. — D'Aïn-Sefra à Figuig. — Traversée de la chaîne des Ksour. — Aïn-el-Hadjadj et le Djebel-bou-Leghfad. — Les *bétoum*. — Le « lieu des Embuscades. » — Un fleuve saharien. — Stations fortifiées. — L'oasis de Moghrar-Foukani. — La révolte de Bou-Amama. — En wagon-restaurant. — La grande caravane des Hamyan. — Squelettes de montagnes. — Le déménagement d'une ville. — Arrivée à Béni-Ounif-de-Figuig . . . 151

XIII. — Grandeur et décadence de Béni-Ounif. — Le sirocco et le chêch. — Une visite au Bureau Arabe. — Le sanctuaire de Si-Sliman. — Retour dans la nuit 167

XIV. — Le simoun à Béni-Ounif. — Prisonniers à l'hôtel du Sahara. — Les Méharistes. — Le pâturage au désert 176

XV. — Le dimanche à Béni-Ounif. — Le belvédère du Garet-el-Emir. — La vallée de la Zousfana et les monts de Figuig. — Dans l'oasis. — Le café chez les Mokhazenis. — La question des troupes noires. — Au camp des Sénégalais. — Sur la Hammada. — Les « choux-fleurs » du Bled. — Les « Pierres écrites » du Djebel Mélias. — Le bouc casqué du dieu Ammon . . 182

XVI. — Départ en voiture. — Le « chemin de Discipline ». — Le col de la Juive et le guet-apens de 1903. — Configuration générale de l'oasis de Figuig. — La plaine de Baghdad. — Sous la voûte des palmiers. — Les bienfaits du dattier. — Guet-apens et meurtre. — Querelles intestines. — La lutte pour l'eau. — Organisation de la société berbère. — *Djemaâs et sofs*. — Les grottes du Djorf. — Sur le plateau supérieur. — Les tours de guet. — El Maïz. — Brodeurs berbères et orfèvres juifs. — L'or du Soudan. — Dans le Mellah d'el Maïz. — Les Juifs sahariens. — Les deux Rabbins et le

Berbère. — Déjeuner chez Rébecca. — L'amel de Figuig. — Visite d'Oudaghir. — Les rues couvertes. — Femmes berbères. — Villes de terre. — La descente du Djorf. — Sources et réservoirs. — Zenaga et la mosquée bombardée. — Charge à fond de train. 203

XVII. — La région orientale du Figuig. — Question de transports. — Le col de Taghla et la Zousfana. — Promenade au bord de l'eau. — Les monts de Sidi-Youssef. — Un vol de kangas. — La koubba de Sidi-Ald-el-Kader-es-Sahéli. — Les deux Hammam. — La maison de Bou-Amama. — Sources thermales. — Dans les jardins de Tahtani. 242

XVIII. — L'extrême-Sud des Confins. — La région du Béchar. — La ville de Colomb et son importance commerciale. — Bou-Denib et la vallée du Haut-Guir. — 75 Français contre 20 000 Berbères. — La campagne du général Alix. — Promenade au Djebel-Mélias. — De Figuig à Alger. . . . 254

DANS LA MÊME SÉRIE

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

About (Ed.) : Le Roman d'un brave Homme.
— L'Homme a l'oreille cassée.
Avezan (d') : Enfant d'adoption.
Beecher Stowe : La Case de l'oncle Tom.
Cahun : Les Aventures du Capitaine Magon.
Cervantès : Don Quichotte de la Manche.
Charlieu (H. de : La Marseillaise.
Cim (Albert) : Grand'mère et Petit-fils.
— Les Quatre fils d'Hémon.
— La revanche d'Absalon.
— Disparu (Histoire d'un enfant perdu).
Deslys : L'Héritage de Charlemagne.
Dronsart (M) : Les Grandes Voyageuses.
Du Camp (Max.) : Bons Cœurs et Braves Gens.
Ferry (G.) : Dernières Aventures de Bois-Rosé.
Figuier : Les Grandes Inventions (*Nouv. édit. revue*).
Fonvielle (W. de) : Les Navires célèbres.
— Histoire de la Navigation aérienne.
Glouvet (I. de) : Aventuriers célèbres.
Gorsse (H. de) et J. **Jacquin** : La Jeunesse de Cyrano de Bergerac.
— Les Cadets de Gascogne.
Gourdault (J.) : La Suisse pittoresque.
— L'Italie pittoresque.
Jacquin (J.) Monsieur de la Palisse, épisode des guerres d'Italie.
Le Goupils (Marc) : Les Filles du pionnier.
Maël (P.) : Une Française au pôle Nord.
— Terre de Fauves.
— Robinson et Robinsonne.
— Seulette.
— Le Trésor de Madeleine.
Meyra : Le Fakir.
Monnier : Notre belle Patrie.
Mouton (E.) : Lazare Poban.
Raynal (E.) : Les Naufragés des Iles Auckland.
Rousselet (L.) : Au Vieux pays de France.
Stany (Le commandant) : Jeanne la Rousse.
Toudouze (G.) : Enfant perdu.
— La Vengeance des Peaux-de-Biques.
— Le Démon des Sables.
— La Dernière des Spartiates.
— Le Renard de la Mer.
— Le Voltigeur hollandais.
— Le Trésor maudit du Palais rouge.
Walter Scott : Ivanhoé.
— Quentin Durward.
Wyss (J.) : Le Robinson suisse.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
310
R68

Rousselet, Louis
Sur les confins du Maroc

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 27 14 10 009 9